TU ES PETRUS ◆ NOUVELLE SÉRIE ◆ N° XXVI

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

◆ B. PAUL-JOSEPH : *Âmes de prière* 1

FAMILLE

◆ Q. SAUVONNET : *Conseils tirés du discernement des esprits* 3

SCOUTISME

◆ RIAUMONT : *Père Jacques Sevin, un fondateur sous le boisseau* 11

FIGURES JÉSUITES

◆ J. OLIVIER : *Deux jésuites apôtres de sainte Jeanne d'Arc* 22

◆ V. LE ROUX : *Saint Jean de Brébeuf, martyr au Canada* 30

MARIOLOGIE

◆ R. BREVELAY : *Saint Ignace et la Sainte Vierge* 38

SPIRITUALITÉ

◆ A. GARNIER : *Contempler la Passion avec saint Claude La Colombière* 47

◆ Q. SAUVONNET : *La direction spirituelle chez saint Ignace* 55

CONNAÎTRE LES EXERCICES

◆ Ch. TOULZA : *L'appel du Christ-Roi.* 62

◆ *** : *Trois manières de prier chez saint Ignace de Loyola* 72

◆ L. BAUDON DE MONY : *Au cœur des* Exercices, *l'indifférence à l'égard des créatures* 82

◆ SACERDOS : *Réflexions sur le troisième degré d'humilité* ** 88

L'ART ET LA FOI

◆ C. BARBEY : *Le ciel de Pozzo* 98

LECTURES

◆ P. ROY : *Urgences politiques et perspectives d'action* 105

** Les deux astérisques indiquent des articles un peu plus difficiles.

TU ES PETRUS

9 770998 208006

TU ES PETRUS N° XXVI

TU ES PETRUS

REVUE DES AMIS DE LA FRATERNITÉ SAINT-PIERRE

NOUVELLE SÉRIE
N° XXVI
PRINTEMPS 2020
10 €

DANS CE NUMÉRO :

- Famille et discernement des esprits
- L'indifférence ignatienne à l'égard des créatures

Selon le bon plaisir de sa volonté

(Ep 1, 5)

TU ES PETRUS

BULLETIN D'ABONNEMENT

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M ☐ P

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

Code postal.....

Ville.....

Tél. .....

Courriel.....@.....

❑ Je m'abonne à la revue *Tu es Petrus* (4 numéros par an) :
☐ 35 € (1 an) ☐ 63 € (2 ans) ☐ 43 € (1 an Étranger)

❑ Je m'abonne à la revue *Tu es Petrus* (4 numéros par an) et je reçois *l'Ordo* à tarif préférentiel :
☐ 43 € (1 an) ☐ 77 € (2 ans) ☐ 53 € (1 an Étranger)

❑ J'adhère à l'Association des *Amis de la Fraternité Saint-Pierre* :
☐ Normal 30 € ☐ Soutien 54 € ☐ Bienfaiteur 36 €

Les Amis et bienfaiteurs de la Fraternité Saint-Pierre diffusent gratuitement la revue Tu Es Petrus *auprès de nombreux prêtres et séminaristes. Aidez-nous dans notre œuvre de formation en offrant un abonnement :*

❑ J'abonne un prêtre ou un séminariste.

Adressez-nous votre bulletin :
Secrétariat des Amis de la Fraternité Saint-Pierre
5, Rue MacDonald – 18000 BOURGES, France

Règlement par chèque à l'ordre :
Amis de la Fraternité Saint-Pierre

Ou bien abonnez-vous et réglez en toute sécurité sur le site de la boutique des Amis :
https://boutique.fssp.fr/categorie-produit/tu-es-petrus/abonnement-france/

Abbé Benoît Paul-Joseph
Supérieur du District de France de la Fraternité Saint-Pierre

Âmes de prière

L'injonction vient du Seigneur lui-même, demandant à ses Apôtres de *prier sans cesse et de ne jamais se lasser* (Lc 8,1). Pourquoi une telle importance donnée à la prière ? Pour quelle raison le Sauveur la recommande-t-il avec tant d'insistance ? Parce que la prière est la réponse de l'homme à Dieu qui s'est révélé, à Dieu qui est venu à sa rencontre. Un des plus grands bienfaits de l'Incarnation rédemptrice est cette relation privilégiée établie désormais entre l'homme et Dieu, entre la créature et le Créateur. Par le baptême, une vraie communication est instituée entre l'homme et Dieu, une communication personnelle, au point que le Christ demande à ses Apôtres – décision inouïe – d'appeler Dieu "Notre Père". Depuis l'Incarnation, depuis ce moment du temps où le Fils de Dieu s'est inséré dans la famille humaine, l'homme est appelé, par grâce, à entrer dans la famille trinitaire. Or ce privilège unique demande à être entretenu et développé dans la prière, à travers un échange régulier a*vec Notre-Père, par Jésus-Christ Notre Seigneur*. Néanmoins, si la grâce du baptême a fait de nous des fils d'adoption, seul Jésus-Christ est fils de Dieu par nature. Aussi la plus haute, la plus grande prière est-elle celle du Verbe Incarné à laquelle peuvent s'agréger *tous ceux qui ont reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu* (Jn 1,12), c'est la prière liturgique. Mais l'âme chrétienne est appelée à prolonger cette élévation de l'âme vers Dieu par le biais de sa prière personnelle, c'est-à-dire par son dialogue régulier avec le Christ ressuscité qui *intercède pour nous auprès du Père* (Rm 8,34). Ainsi, la prière chrétienne ressortit aux relations familiales ou amicales : elle consiste à entretenir et à développer un lien d'affection par une fréquentation régulière de l'être aimé. "Souvent un long silence a détruit l'amitié", écrit Aristote (*Éthique à Nicomaque*, Livre VIII) ; or cela vaut aussi pour notre relation avec Dieu : sans prière, nos liens d'amitié avec Dieu s'étiolent, deviennent factices et finissent par se rompre. Par la prière, en revanche, nous nous

rapprochons de Dieu, nous cultivons et développons notre intimité avec Jésus-Christ, “ami de notre âme” (saint Claude de La Colombière). Certes la prière revêt différentes tonalités, inspirées par la grande supplication des psaumes qui constituent la trame de l’Office divin : louange, action de grâce, repentir, demande. Pour autant, de façon ultime, la prière ne tend que vers une seule et même fin : trouver Dieu. Oui, Dieu s’est révélé, cependant, pour nous autres, le mystère de son être demeure insondable. Et c’est la prière qui, petit à petit, au fil du temps, nous fait pénétrer plus avant dans le mystère de son être. Nous ne pourrons jamais *comprendre* Dieu, mais nous pouvons toujours mieux le *connaître*. Or, connaissance et amour ont partie liée. C’est pour cet unique motif – trouver Dieu – que les contemplatifs ont quitté le monde et fait de la prière une profession. Ils ont abandonné la compagnie des hommes pour trouver celle de Dieu, ils se sont consacrés à Dieu pour mieux le connaître et, partant, mieux l’aimer. Mais ce que les religieux poursuivent par l’offrande de toute leur vie, nous devons le rechercher par l’offrande régulière de notre temps. Car la prière demande du temps, exige de s’arrêter pour offrir de notre temps à Dieu. Ne pas accepter cette loi de la vie spirituelle, c’est se condamner à en rester à une amitié superficielle avec Celui qui nous invite à une relation personnelle. Il n’est pas possible de chercher, durant toute sa vie, à “caser” son temps de prière. Non, celle-ci mérite une vraie place dans nos journées, ajustée certainement à notre état de vie, à nos exigences professionnelles, à notre famille, mais enfin il est impératif que nos échanges avec le Sauveur soient bien établis, bien définis. Le pape Pie XII, en son temps, parlait de “l’hérésie de l’action”, rappelant que la prière n’était pas un luxe ou un passe-temps mais une nécessité pour toute âme chrétienne. Que l’exemple et la lecture d’un grand maître spirituel, saint Ignace de Loyola, que nous mettons à l’honneur dans ce numéro, nous encourage à donner du temps à Dieu pour nous approcher de lui, à l’image de Moïse sur le mont Horeb : la prière est un lieu sacré, la terre sainte où Dieu réside. ■

Saint Ignace de Loyola : *Ad majorem Dei gloriam.*

Conseils tirés du discernement des esprits

Abbé Quentin Sauvonnet, FSSP

CETTE ÉTUDE est motivée par les constats suivants :

- Nous faisons tous l’expérience, dans notre vie quotidienne, de périodes où tout nous semble facile et agréable : notre devoir d’état est alors accompli avec délectation et promptitude. Il y a d’autres périodes où tout nous semble pesant et vain. Et tout s’en ressent.
- Ce qui se vit pour la vie quotidienne se retrouve également dans la vie spirituelle. Prier nous semble parfois facile pendant ce qu’il est coutume d’appeler la *consolation*, et parfois (voire trop souvent) ardu pendant les périodes de *désolation*.

Devant l’écueil sur lequel beaucoup achoppent de nos jours, en raison d’une trop grande propension à s’écouter et à régler leurs actes sur leurs sentiments, il nous a paru opportun de tirer quelques considérations des *Exercices* de saint Ignace et, en particulier, de ses règles du discernement des esprits (n° 313 à 336 des *Exercices*). Par discernement des esprits, il faut entendre l’art de déterminer, dans les pensées qui surgissent en notre esprit, celles qui ont Dieu ou le bon ange comme auteur et celles qui ont le mauvais ange comme inspirateur. Nous sommes en permanence “sous influence”.

Ces règles sont le fruit de l’expérience d’un mystique et d’un fin connaisseur

du cœur humain. Aussi pourrons-nous y puiser, pour la vie quotidienne, des avis utiles qui nous aideront à regarder plus loin que le "sensible" et les impressions.

1. État de grâce et action des esprits

Saint Ignace commence l'exposé des règles du discernement des esprits par les conseils suivants auxquels il nous faut prêter une attention toute spéciale :

1 – À l'égard des personnes qui vont de péché mortel en péché mortel, la conduite ordinaire de l'ennemi est de leur proposer des plaisirs apparents, leur occupant l'imagination de jouissances et de voluptés sensuelles, afin de les retenir et de les plonger plus avant dans leurs vices et dans leurs péchés. Le bon esprit, au contraire, agit en elles d'une manière opposée, il excite dans leur conscience le trouble et le remords, en leur faisant sentir les reproches de la raison.

2 – Dans les personnes qui travaillent courageusement à se purifier de leurs péchés et vont de bien en mieux dans le service de Dieu, Notre-Seigneur, le bon et le mauvais esprit opèrent en sens inverse de la règle précédente. Car c'est le propre du mauvais esprit de leur causer de la tristesse et des tourments de conscience, d'élever devant elles des obstacles, de les troubler par des raisonnements faux, afin d'arrêter leurs progrès dans le chemin de la vertu. Au contraire, c'est le propre du bon esprit de leur donner du courage et des forces, de les consoler, de leur faire répandre des larmes, de leur envoyer de bonnes inspirations et de les établir dans le calme, leur facilitant la voie et levant devant elles tous les obstacles, afin qu'elles avancent de plus en plus dans le bien.

Nous constatons d'abord que le bon et le mauvais esprit ont une façon d'agir radicalement opposée pour chacune de ces catégories. Selon que la personne va de mal en pis ou de bien en mieux, ce n'est pas le même ange qui freine ou qui pousse.

Prenons la mesure du critère que nous donne saint Ignace. Le point de départ de toute analyse est non pas ce que je ressens, mais l'aspect purement objectif de mon état de grâce et de mon progrès dans la voie du salut : "*à l'égard des personnes qui vont de péché mortel en péché mortel*" ou "*dans les personnes qui travaillent courageusement à se purifier de leurs péchés et vont de bien en mieux dans le service de Dieu*". Il est important de noter ce point. Il n'y a pas de critère plus objectif. Si d'aventure on avait un doute, il suffirait de se confesser et d'observer si les mouvements dans notre âme persistent de la même façon.

Prenons un exemple. Depuis ce matin je suis accablé par une mélancolie qui m'étonne d'autant plus que ce n'est pas mon tempérament et qu'aucun évènement n'explique cet état. Je n'ai écouté, en effet, aucune musique, je n'ai appris aucune fâcheuse nouvelle qui pourrait expliquer ce sentiment. À ne prendre en compte que le ressenti, je serais porté à

qualifier cette mélancolie de mauvaise. Mais pour peu que j'applique les critères de saint Ignace, je constate tout d'abord qu'un tel sentiment peut être suscité tant par le bon esprit que par le mauvais, selon l'état de mon âme. Cela peut ainsi être un électrochoc salutaire que m'envoie le bon esprit, si je m'éloigne toujours plus du Seigneur, ou bien le signe que je progresse sur le chemin du Ciel, quand le mauvais esprit est à l'œuvre. Il ne faut donc pas me focaliser sur le sentiment, mais plutôt regarder objectivement l'état de mon âme pour alors déterminer quel esprit est à la manœuvre.

L'objectif constant du Malin est de nous faire perdre le goût du bien.

Mais un deuxième constat s'impose alors. Loin de m'accabler, une telle mélancolie identifiée comme venant du mauvais esprit devrait m'encourager à persévérer. L'ennemi ne s'acharne que sur ceux qui "*vont de bien en mieux dans le service de Dieu, Notre-Seigneur*".

Saisissons bien l'intérêt qu'a le Malin à nous nuire par de si nombreux artifices. Il veut certes nous détourner du bien par le péché. C'est la raison d'être de la tentation. Mais à défaut de nous entrainer au mal, il veut, il désire par-dessus tout, nous faire perdre le goût du bien afin de nous ralentir dans la quête du Ciel. Considérons, pour illustrer cela, que notre âme est un lac qui a pour vocation de refléter le soleil. Quand l'ennemi de notre salut ne peut souiller l'eau de ce lac et la rendre boueuse, il en agite la surface, de sorte que nous avons l'impression que le soleil ne peut plus s'y refléter. Tel est son intérêt : nous faire croire que nous ne sommes pas "*capables de Dieu*", que nos efforts ne servent de rien.

Reprenons alors l'énumération que saint Ignace nous donne des obstacles du Malin pour mieux nous prémunir contre son action : "c'est le propre du mauvais esprit de [nous] causer de la tristesse et des tourments de conscience, d'élever devant [nous] des obstacles, de [nous] troubler par des raisonnements faux, afin d'arrêter [nos] progrès dans le chemin de la vertu".

1. La tristesse. Nous venons d'illustrer cet obstacle. Insistons tout de même sur le fait que toute tristesse ne vient pas du mauvais esprit. Il y a évidemment des causes naturelles de tristesse. Il faut entendre ici la tristesse qui nous accable sans causse apparente au point d'être nous-mêmes les premiers surpris de cet état. De surcroît, elle a souvent un trait caractéristique : elle martèle en nous, ce qui est le propre d'une obsession.

2. Les tourments de conscience. Le Père Louis Lallemant, le célèbre jésuite, disait pour illustrer ce que peuvent être ces tourments de conscience : "*Toute proposition conditionnelle qui trouble vient du démon.*" Il faut entendre une proposition qui commence par un si : "Qui sait si… ? Qui sait si je me suis bien confessé ? …si j'ai la vocation ? …si je pourrai persévérer ? Notons que

certaines personnes sont plus fragiles que d'autres sur ce point, tels les tempéraments inquiets et scrupuleux.

3. Les obstacles. Ils sont souvent subjectifs. Un bien à réaliser, un service à rendre nous paraît tout d'abord irréalisable. C'est comme si une chape de plomb nous tombait sur les épaules. Cela est lourd, bien trop lourd. Le saint Curé d'Ars disait que le plus dur, c'était souvent le premier pas ; tout le reste semble après bien plus aisé. Le Malin cherche à paralyser notre volonté, en laquelle réside la vertu, principe du mérite, en faisant passer des collines pour des montagnes.

4. Les raisonnements faux. Ils sont certes voisins des tourments de conscience, mais ne portent pas sur des problèmes moraux. J'observe par exemple que des amis, à plusieurs reprises, se taisent et éprouvent une certaine gêne quand j'arrive sans crier gare. Je suis de plus en plus affecté à mesure que je rumine ces constats. Un sentiment me martèle à l'esprit qu'ils se détournent de moi et m'excluent de plus en plus. J'en deviens malheureux… Quel talent a le Malin ! Que de troubles inutiles alors que mes amis me préparaient une fête surprise…

En somme, le mauvais esprit sait adapter ses assauts en fonction des personnes. Comment ne pas penser à cette recommandation de saint Pierre : "*Mes frères, soyez sobres et vigilants, car le diable, tel un lion rugissant, rode autour de vous, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, forts dans la foi.*" (1 P, 5, 8)

2. Attitude à avoir lors des désolations et des consolations

Après avoir mis en place quelques règles pour poser un diagnostique objectif, saint Ignace nous livre quelques conseils des plus utiles :

5 – Il importe, au temps de la désolation, de ne faire aucun changement, mais de demeurer ferme et constant dans ses résolutions et dans la détermination où l'on était avant la désolation, ou au temps même de la consolation. Car, comme ordinairement c'est le bon esprit qui nous guide et nous conseille dans la consolation ; ainsi dans la désolation est-ce le mauvais esprit, sous l'inspiration duquel nous ne pouvons prendre un chemin qui nous conduise à une bonne fin.

L'expérience prouve que nous regrettons souvent les décisions prises dans les périodes de trouble. Une colère, un mot malheureux qui a dépassé notre pensée… Quand tout va mal et que nous ne sommes pas en état de réfléchir sereinement, alors il vaut mieux ne rien faire tant qu'on n'a pas pris conseil auprès de quelqu'un de prudent. Dans tout ce qui touche à la vie intérieure, cette personne pourra être le directeur spirituel.

Selon cette règle, celui qui, par exemple, a pris comme résolution de réciter son chapelet ne décidera pas, tout à coup, d'arrêter, parce qu'il n'y trouve plus goût ou qu'il croit perdre son temps, en raison de distractions continuelles.

Les couples, qui se séparent parce que plus rien ne va, illustrent également cette règle : la décision malheureuse de se séparer est à chaque fois prise au moment où tout va le plus mal… Relisons, avec attention, saint Ignace : "*Ainsi dans la désolation est-ce le mauvais esprit [qui nous guide], sous l'inspiration duquel nous ne pouvons prendre un chemin qui nous conduise à une bonne fin.*"

6 – Quoique nous ne devions jamais changer nos résolutions au temps de la désolation, il est cependant très utile de nous changer courageusement nous-mêmes, je veux dire notre manière d'agir, et de la diriger toute entière contre les attaques de la désolation. Ainsi, il convient de donner plus de temps à la prière, de méditer avec plus d'attention, d'examiner plus sérieusement notre conscience, et de nous adonner davantage aux exercices convenables de pénitence.

Cette règle est LA règle d'or, à savoir : **la contre-attaque**. Il nous faut prendre le contre-pied de ce que le mauvais ange nous inspire. Pour ce faire, reprenons les solutions que saint Ignace nous livre :

A. *La prière.* Nous ne saurions trop insister sur l'efficacité de la prière.

B. *La méditation.*

C. *Les examens fervents de conscience* sont utiles pour analyser nos actions, ne pas nous troubler inutilement et pour faire le point sur nos résolutions.

D. *Un peu de pénitence…* N'oublions pas que la pénitence met le démon en

fuite, comme nous le rappelle l'anecdote suivante. Un jour, saint Benoît eut une tentation terrible contre la pureté. Loin de s'en émouvoir et encore moins d'y donner suite, voici ce qu'il fit : ôtant son habit, il se roula dans un buisson d'épines. Son corps était meurtri. Mais tous les démons avaient fui. Quel intérêt aurait eu le Malin à le pousser, à chaque tentation, à poser des actes de vertu héroïque ? Nous avons là un grand principe de conduite pour vaincre le démon.

Considérons que notre âme est telle une place forte. Si chaque fois que l'ennemi essaye d'en enfoncer la porte d'entrée, celle-ci se trouve encore plus consolidée, il cesse d'attaquer par cet endroit et cherchera un autre moyen d'enlever la place.

Tâchons de mettre en œuvre cette règle. Ainsi quand une personne nous insupporte particulièrement – un voi-

sin, voire un membre de notre famille –, plutôt que de ruminer du ressentiment à son égard, il nous faut agir à son endroit avec encore plus de délicatesse et de patience. C'est ce que fit la petite Thérèse à l'égard d'une carmélite de son couvent qui l'insupportait au plus au point. Elle était d'autant plus bienveillante avec cette religieuse que des mouvements intérieurs la poussaient à l'agacement. Le Bon Dieu n'en était que plus glorifié.

Saint Ignace résume tout cela par une comparaison très expressive, si nous avons en tête le modèle de la matrone espagnole :

12 – Notre ennemi ressemble à une femme ; il en a la faiblesse et l'opiniâtreté. C'est le propre d'une femme, lorsqu'elle se dispute avec un homme, de perdre courage et de prendre la fuite aussitôt que celui-ci lui montre un visage ferme ; l'homme au contraire, commence-t-il à craindre et à reculer, la colère, la vengeance et la férocité de cette femme s'accroissent et n'ont plus de mesure. De même c'est le propre de l'ennemi de faiblir, de perdre courage et de prendre la fuite avec ses tentations, quand la personne qui s'exerce aux choses spirituelles montre beaucoup de fermeté contre le tentateur, et fait diamétralement le contraire de ce qui lui est suggéré. Au contraire, si la personne qui est tentée commence à craindre et à supporter l'attaque avec moins de courage, il n'est point bête féroce sur la terre dont la cruauté égale la malice infernale avec laquelle cet ennemi de la nature humaine s'attache à poursuivre ses perfides desseins.

Voici comment les saints confirment cette remarque.

Saint Augustin a un mot célèbre qui résume le jeu du démon : "*Latrare potest, mordere non potest, nisi volentem*. Aboyer, il le peut, mais mordre il ne le peut pas, à moins qu'on ne veuille se faire mordre."

Saint Vincent de Paul est devenu le saint que l'on connaît grâce aux *Exercices* qu'il fit en 1611. Il fut sauvé d'une tentation grâce à cette règle. Il y avait à Paris un jeune professeur de philosophie en train de perdre la Foi. L'abbé Vincent demanda à Dieu de délivrer ce professeur de ses tentations et de les lui envoyer. Que ne fit-il pas là ? Il fut bel et bien exaucé au point que tout prêtre, tout saint qu'il était, il eut à subir les plus terribles tentations contre la foi. À tous moments, disant la messe, prêchant, faisant oraison, s'occupant des pauvres, toutes les impostures que le démon peut inventer contre la foi lui venaient continuellement à l'esprit. "*Tu n'es pas loyal, il n'y a pas de Dieu ; le Seigneur n'est pas dans l'Eucharistie ; tu racontes des histoires.*" Devait-il, pour être libéré de telles tentations, étudier à nouveau sa théologie ? Voici ce qu'il fit plutôt : il appliqua cette règle. Il écrivit un acte de foi en des paroles très ardentes afin de demander à Dieu de mourir martyr pour la foi. Il signa son papier, il l'épingla sur son cœur et convint de ceci : chaque fois qu'il mettrait la main sur son cœur, cela voulait dire qu'il répétait à Dieu son offrande de mourir martyr pour la foi. Régulièrement, disant la messe, prêchant,

La gloire de saint Ignace, église du Gesù à Rome.

faisant le bien autour de lui, chaque fois que les tentations du même genre survenaient : *"ce n'est pas vrai ; tu es un menteur ; etc."*, il posait sa main sur son cœur. Il le répétait aussi souvent que nécessaire, des milliers de fois. Il était toujours autant accablé par les doutes mais, loin de pécher, il offrait au Seigneur le plus bel encens qui soit. D'ailleurs, le démon, voyant que toutes ces tentations ne le poussaient pas à pécher mais plutôt à faire des actes héroïques, finit par le laisser tranquille.

Sachons suivre de tels modèles qui tous illustrent ce que saint Ignace appelle l'*agere contra*. Agir contre, prendre le contre-pied de la direction que le démon entend nous faire emprunter.

3. La façon pour chaque ange d'agir sur notre âme

7e règle de la deuxième semaine – Le bon ange a coutume de toucher doucement, légèrement, suavement l'âme de ceux qui font chaque jour des progrès dans la vertu ; c'est pour ainsi dire, une goutte d'eau qui pénètre une éponge. Le mauvais ange, au contraire, la touche durement, avec bruit et agitation, comme l'eau qui tombe sur la pierre. Quant à ceux qui vont de mal en pis, les mêmes esprits agissent sur eux d'une manière opposée. La cause de cette diversité est dans la disposition même de l'âme qui est au contraire ou semblable à la leur. Si elle est contraire, ils entrent avec bruit et commotion ; on sent facilement leur présence. Si elle

est semblable, ils entrent paisiblement et en silence, comme dans une maison qui leur appartient et dont la porte leur est ouverte.

Retenons juste de cette règle, pour nous qui cherchons à bien servir notre Seigneur, que toutes ces pensées – sur des sujets souvent honnêtes et louables – qui surgissent dans notre esprit de façon bruyante et obsédante ne proviennent pas, *a priori*, du Bon Dieu. Cela est encore plus vrai quand cela a lieu pendant la prière.

Ainsi au moment de la consécration, une inquiétude soudaine, concernant un des enfants ou plus prosaïquement le rôti qui risque d'être trop cuit, n'a certainement pas le bon esprit comme auteur. Ou bien ces pensées récurrentes qui nous impèrent de dire nos quatre vérités à un conjoint passablement irritant n'a pas Dieu pour auteur. Ici l'agacement peut avoir un fondement – souvent même – mais nous voulons juste souligner que parler dans de telles circonstances, sous le coup de l'agacement, sera désastreux, dans la mesure il est probable que c'est le mauvais esprit qui nous martèle de le faire prestement et de façon radicale.

Nous sommes en permanence "sous influence". Tâchons de prendre le temps d'analyser ce qui se joue en nous pour discerner quel esprit nous inspire, pour ne pas agir au gré de nos passions et de nos sentiments.

Tâchons de prendre le temps d'analyser ce qui se joue en nous pour discerner quel esprit nous inspire, pour ne pas agir au gré de nos passions et de nos sentiments.

Et surtout, renouvelons sans cesse des actes d'abandon dans le Seigneur, conscients que si le Bon Dieu nous envoie des croix, il nous donne également des épaules pour les porter. Saint Paul est catégorique : *"Je puis tout en Celui qui me fortifie !"* ■

Père Jacques Sevin un fondateur sous le boisseau

par un religieux de Sainte-Croix de Riaumont

"Seigneur Jésus, apprenez-nous à être généreux…" Nombreux sont ceux qui connaissent le chant attribué à saint Ignace, et adopté par le P. Sevin comme prière scoute. D'autres aumôniers scouts influents furent issus aussi de la Compagnie de Jésus, comme le P. Doncœur et le P. Rimaud. Mais on pourrait évoquer aussi, encore trop méconnus en France, les Pères Joseph Jacobs et Jules Francken S.J. chez nos voisins belges.
Pourtant, c'est incontestablement le P. Jacques Sevin qui marqua le plus de son empreinte le scoutisme catholique naissant ; on lui doit, entre autres, son insigne (la croix potencée), son cérémonial (promesse, loi, prière des chefs), ainsi que de nombreux chants. Il suffit de citer parmi les plus connus : le Cantique des Patrouilles, *le* Chant de la promesse, *la* Légende du feu, *le* Cor, *les* Excuses de l'Aspirant, Ce n'est qu'un au revoir, Le soir étend sur la terre *(ND des éclaireurs), etc…*

En 2012 le Pape Benoît XVI a promulgué le décret reconnaissant l'héroïcité des vertus de ce *serviteur de Dieu*. Il ne manque plus que la reconnaissance d'un miracle par son intercession pour la béatification du "vénérable" P. Jacques Sevin. Depuis les études autour de sa *Positio* (procès en vue de la béatification), de nombreux progrès ont été faits sur sa bio-

graphie [1]. Comment la Providence a-t-elle fait germer ce bel arbre aux fruits si abondants ? Nous allons essayer ici de mettre en avant quelques aspects peu connus de sa vie.

Jeunesse

Jacques, Ignace, Marie, Joseph Sevin naquit à Lille le 7 décembre 1882, et fut baptisé dès le lendemain, en la fête de l'Immaculée Conception.

Sa famille se disait rattachée aux *Sevin de Quincy*, dont l'un des ancêtres fut compagnon de Jeanne d'Arc, et un autre général sous Louis XIV. Pendant la Révolution, le bisaïeul de Jacques Sevin (considéré comme émigré) préférait ne jamais donner son nom complet. Prudent, à la naissance de son fils Jean, il avait seulement déclaré : "*On l'appellera Sevin !*" Pour le Père Jacques Sevin, "noblement" ne signifiera jamais un privilège de naissance, mais un idéal exigeant et magnanime, accessible à toute âme chevaleresque.

De sa petite enfance à Dunkerque, Jacques Sevin gardera aussi une certaine nostalgie de la mer qu'il montrera encore longtemps après, dans son soutien au scoutisme marin (cinquante ans avant l'essor de la Plaisance).

Au cours d'une retraite en 1897, le jeune Jacques Sevin se sent confirmé dans son aspiration à la vie religieuse. Il fera remarquer plus tard que c'était quelques jours après la mort de la petite Thérèse de Lisieux… Avant même sa béatification, il publiera en 1911 son premier article [2] sur *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face*, dont sa troupe de Lille portera les couleurs et les armes sur son foulard. Elle sera béatifiée en 1923 et canonisée en 1925, en plein dans les années de naissance des Scouts de France (avec Jeanne d'Arc canonisée en 1920). Le Père Sevin se rendra plusieurs fois à pied en pèlerinage jusqu'à Lisieux.

Les parents de Jacques le mirent en 6ème en pension à Amiens, au grand collège jésuite de *La Providence* [3]. Il écrivait déjà avec une surprenante facilité en prose et en vers, cultivant le chant, le dessin et la musique.

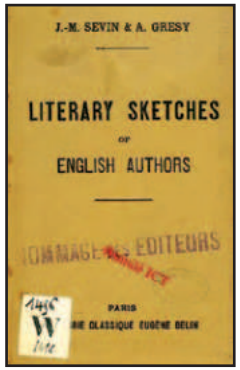
C'est à Lille, au collège Saint-Joseph, qu'il fit sa philosophie et obtint la seconde partie du baccalauréat en mars 1900. Cela lui permit, dès le mois suivant, de commencer une licence d'Anglais à l'Université Catholique de Lille.

Son premier ouvrage publié sera d'ailleurs *Literary sketches of English Authors* en 1908. Cette connaissance de l'anglais lui sera un atout décisif pour la connaissance du scoutisme naissant, quelques années plus tard. Le P. Sevin

1.– Signalons ici celle de 2018 par Pierre-Joseph Rubino (éditions CSC). Et l'étude plus théologique : *Seigneur et Chef* par la Sainte-Croix de Riaumont (parution Pâques 2020).

2.– Dans *Le Messager du Cœur de Jésus* en 1911 ; et repris en opuscule publié par l'Apostolat de la Prière (Toulouse) en 1926.

3.– "La Pro" d'Amiens verra aussi passer le futur général Leclerc, ainsi que plus tard le jeune Emmanuel Macron et Brigitte, son professeur de Français et de Théâtre...



lira les revues internationales et traduira Vera Barclay (*Le louvetisme et la formation du caractère*) ainsi que John Lewis (*Comment diriger une patrouille*).

Le 15 septembre 1900 à Amiens, Jacques Sevin rentre au noviciat de Saint-Acheul, de la Compagnie de Jésus, où il prend la soutane en la fête de Notre-Dame des Douleurs. Dans son "élection d'état de vie" il a écrit les raisons de son choix : "*Pour sauver mon âme. Pour sauver des âmes. Pour avoir une règle, des supérieurs et la vie de communauté. Pour n'être pas vulgaire.*"

Commence alors le cycle normal de formation d'un jésuite, qui durera 16 ans ! Mais en 1901, le parlement français vote une loi assujettissant les congrégations religieuses à une autorisation de l'État, ce qui va les chasser hors de France. Ces années, Jacques Sevin les passera donc en exil, principalement en Belgique, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale.

"Pour sauver mon âme. Pour sauver des âmes. Pour avoir une règle, des supérieurs et la vie de communauté. Pour n'être pas vulgaire."

Un fondateur

Sa première rencontre avec Baden-Powell en Angleterre remonte à 1913, à la suite de la lecture d'articles critiques sur le scoutisme dans la revue des *Études* (S.J.).

Il est ordonné le 2 août 1914, le jour même de la déclaration de guerre, mais ne pourra pas rejoindre les aumôniers militaires en France.

Coincé à la frontière belge à Mouscron, à 5 km de Tourcoing où résident ses parents, il lance une troupe clandestine de garçons… appelée la Compagnie des "Guides", pour ne pas faire trop "british» aux yeux de l'occupant allemand ! Et il prépare les éléments de ce qui sera son livre : *Le Scoutisme, études documentaires et applications*.

Dès 1917, on trouve dans son carnet manuscrit *Le livre du guide-maître* qui sera la base de la future Fédération des Scouts de France, avec notamment l'idée d'un Ordre Scout (O.S.) pour les chefs afin de "sanctifier et maintenir" le scoutisme à la hauteur de sa mission surnaturelle.

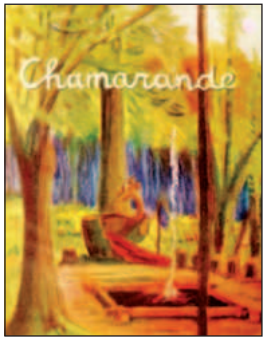
Dans les biographies du P. Sevin, on a eu trop tendance à voir la fondation religieuse comme la seconde partie de sa vie (avec la reconnaissance en 1949 des Dames la Sainte Croix de Jérusalem), alors qu'au contraire sa conception de l'ordre scout remontait à l'origine même de son projet, avant même Chamarande !

Après guerre, le Père Sevin rentre à Lille, où il lance plusieurs troupes de Scouts de France dès janvier 1919. Mais ses diverses affectations jésuites ne favorisent guère son projet de Fédération nationale catholique "*Les Scouts de France*". C'est le temps des rencontres

avec les autres initiateurs du scoutisme catholique, dont le Chanoine Cornette avec ses Entraîneurs, de la paroisse Saint-Honoré-d'Eylau (75016).

Nous fêtons cette année le centenaire de la déclaration de cette association du 25 juillet 1920, juste avant que la P. Sevin ne se rende au jamboree d'Olympia en Angleterre avec une petite délégation composite. Là se crée le premier Bureau International du scoutisme, ainsi que l'Office International des Scouts catholiques (avec notamment des Italiens et des Belges) dont il est secrétaire et qui sera approuvé par le pape Benoit XV le 28 juin 1921.

On imagine mal les difficultés que posait alors la formation des chefs. Dès son retour de ce premier Jam en Angleterre, le Père Sevin se rend au camp interfédéral de Francport sur l'Aisne. C'est là, dans l'Oise, adossé à la forêt de Compiègne et non loin du carrefour de Rethondes, que le *Comité américain pour les régions dévastées* avait lancé des camps où des *Boys Scouts of America* enseignaient l'art du scouting.



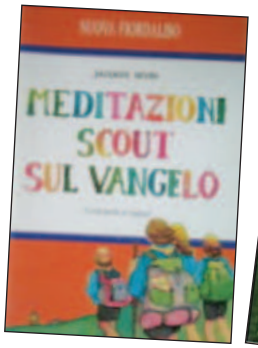
Début août 1920, les grands chefs des trois mouvements (Éclaireurs "neutres", unionistes protestants, et scouts catholiques) préparent ensemble trois camps de formation de dix jours chacun, qui vont s'y succéder. Si les cadres eurent une session commune, les jeunes des trois mouvements ne se rencontrèrent pas. Cependant, début septembre, les Scouts de France avec le Chanoine Cornette y reçurent la visite officielle du général de Maudhuy [4] leur premier Chef Scout.

Cependant les évêques de l'époque redoutent les risques de relativisme avec ce qu'on appelle l'inter-confessionalisme. Si les Scouts de France (et à partir de 1923 les Guides) veulent exister en tant que catholiques, il leur faudra monter leur propre camp de formation. Ce ne sera donc pas Cappy (avec les EDF et les E.U.) mais Chamarande. Diplômé D.C.C. de Gilwell et puis "Akela-leader", le père Sevin va y exceller pendant dix années. Le "Teepee d'émeraude" de la Croix Saint-Ouen cède ainsi la place aux bûchettes de la "badge de bois".

Le P. Sevin passe du titre de *Secrétaire général* à celui de *Commissaire Général*. Il lance la revue *Le Chef SdF*, où ses "*idées du mois*" incitent à "*penser scoutement*".

Le "Veilleur de Chamarande" garde le souci de développer le corps du scoutisme, sans jamais le séparer

4.– Cf. Photos au musée franco-américain de Blérancourt.



de son esprit. En recevant la promesse de ceux qu'on appelait les "allongés" des sanatorium de Berck (62600), le P. Sevin illustre clairement où se situe l'âme du scoutisme. Il sera ainsi avec sa troupe IXe Lille à l'origine de la "branche d'extension" auprès d'enfants handicapés.

Peut-on dire alors que le P. Sevin a ajouté une dimension chrétienne à la chevalerie qui manquait à Baden-Powell, en revêtant son scoutisme d'un habit de grâce ? Un tel raccourci serait faux car trop superficiel. Quand on se plonge dans Baden-Powell, il est facile de reconnaître qu'il est intrinsèquement chrétien et que son scoutisme est déjà chevaleresque.

Dans un bon scoutisme, la religion n'est pas plaquée par dessus, comme on revêtirait un habit du dimanche. "*Intrinsèquement, le catholicisme compose avec son scoutisme ; au sens thomiste, il l'informe. Il y a compénétration, animation. À la façon de l'âme présente dans tout le corps et du corps humanisé par l'âme*", écrira le P. Forestier en 1940.

Même si parler de spiritualité scoute pouvait être prophétique à l'époque, le père Sevin sait faire passer ce souffle surnaturel dans ses chants et ses écrits, telles *Méditations scoutes sur l'Évangile* (1923 & 1932). [5]

En butte aux contradictions

Le fait de résider maintenant à Lille ne lui simplifiait pas la tâche, et cet éloignement "*fut une source d'innombrables malentendus qui marquèrent deux étapes : 1924 et 1933*", écrira-t-il.

Le mouvement compte de plus en plus d'enfants de la classe moyenne, mais le Père Sevin souhaite toujours que ce soit un apostolat, particulièrement vers ce qu'on appelle aujourd'hui les "périphéries" : "*Les enfants que nous revendiquons comme plus spécialement nôtres, ce sont ceux dont les œuvres existantes ne veulent pas, ou ne veulent plus.*"

L'Ordre Scout est aussi pour cela, mais ces contacts privilégiés avec cer-

5.– Ces méditations écrites pour les jeunes scouts n'ont pas vieilli et connaissent alors une diffusion internationale, traduites en espagnol dès 1933, en italien en 1946, en tchèque en 1992 (*Skaut přemýšlí o Kristu*), en arabe en 1996, et en anglais en 2013 (*Scout Meditations on the Gospel*).

tains chefs suscitent bien des jalousies :

> "Chaque commissaire national entendait alors exercer l'entière responsabilité de la pédagogie dans sa branche propre, sans avoir à la soumettre à un autre commissaire à la formation. De plus, l'ambivalence de Jacques Sevin à la fois chef et aumônier, dispensateur d'une spiritualité qui dépassait de beaucoup l'action de Chamarande, notamment par la création d'un Ordre issu du scoutisme, lui donnait une influence que certains jugèrent trop grande car elle ne cessait de croître en étendue et en profondeur."

Le père Sevin note dans son carnet :

> "Démission de Commissaire Général, demandée par le Gal de Salins, en février 1924, provoquée et quasi exigée par M. Cosson, curé de S.J.B. de la Salle, à cause de l'O.S.
>
> 1924 - Mai : Dans la séance qui consacrait ma démission, le Q.G. me chargeait d'aller d'urgence à Rome d'où venaient des rumeurs alarmantes de condamnation du scoutisme."

En effet au cours de la même séance du comité directeur, il fut chargé d'aller avec le Chef Scout à Rome défendre la cause des SDF accusés par les réseaux de la Sapinière et le P. Henri Jeoffroid [6] (Frère de Saint-Vincent-de-Paul). Certains considèrent toujours le scoutisme comme une émanation protestante et maçonnique, en vue de détourner la jeunesse des patronages catholiques :

> "Il y a des relents de théosophie dans le scoutisme que l'on sait déjà imprégné de protestantisme et de franc-maçonnerie. Le scoutisme catholique, en vertu de la fraternité scoute, a des contacts avec les neutres et les protestants."

Dans "les leçons de Rome" le P. Sevin fit amender quelques détails du cérémonial, notamment l'article VI qui disait "*voit Dieu dans la nature*" et pouvait donner prise aux accusations de panthéisme. L'AG du 20 juin 1924 ratifia ce changement dans la Loi des Scouts de France ; il était prévu aussi [7] qu'on reprenne la formule entière de BP pour l'article IV ("*à quelque classe sociale que celui-ci appartienne*"), probablement pour éviter l'interprétation FM de la fameuse fraternité scoute…

Le P. Sevin resta cependant au Comité directeur, et l'on créa pour lui un commissariat à la formation des chefs. Mais une lutte intérieure entre des influences opposées n'en finissait pas, alimentée probablement aussi par des courants extérieurs aux SDF, comme la Franc-maçonnerie.

Son influence surnaturelle et l'intérêt des chefs pour l'*Ordre Scout* apparaissent toujours derrière les reproches. Au point même qu'en janvier 1926, le Général Guyot de Salins déclara au Chanoine Cornette : "*Si le père Sevin n'arrête pas, je donne ma démission dans les 24 heures !*"

Pourtant le Vieux Loup (Aumônier général) se rend bien compte du besoin surnaturel des scoutmestres et invite le Père Sevin en janvier 1929 à reprendre

6.– Cf. l'étude de Christophe Carichon.
7.– *Le Chef* n°4 été 1924 p.2.

son projet en sommeil depuis trois ans. Sur ce programme *Pour former des chefs, l'Ordre Scout, 1929* : "trois branches possibles : prêtres, chefs et cheftaines. Pour ces derniers, deux possibilités : Ordre et Tiers-Ordre. En résumé, vocation active et apostolique."

La première réunion officielle eut lieu à Paris le 14 février 1929, en l'Église Saint-Leu-Saint-Gilles (alors église capitulaire des Chevaliers de l'Ordre du saint Sépulcre) en présence de saint Sevin, du Chanoine Cornette, d'Édouard de Macedo et d'une dizaine de chefs [8]. En septembre, bénédiction du premier fanion par le chanoine Cornette : fanion blanc frappé de la croix potencée écarlate de Jérusalem avec, au centre, une fleur de lys d'or cantonnée de quatre fleurs de lys (cf. le premier drapeau du Père Sevin pour les "Guides" de Mouscron). Lors d'une retraite à Valloire, le Père Sevin présente la règle provisoire de l'Ordre des Chevaliers de la sainte Croix de Jérusalem.

Dans la revue *Le Chef* qui ouvre l'année 1931, le père Sevin publie son fameux éditorial : *Vers un Ordre Scout. "Famille spirituelle, j'ai prononcé le mot."*

L'expérience des chefs ayant bien démarré, le moment semblait venu d'élargir la même expérience en direction des cheftaines. La première réunion (31 mars 1931) en regroupa dix ou douze autour du père Sevin et du chanoine Cornette, qui dit tout ce qu'il attendait de cette nouvelle fondation pour le bien du scoutisme. À la Pentecôte, l'Aumônier Général accompagne le père Sevin à Valloires pour étudier sur place la possibilité d'une fondation du noviciat féminin.

Mais tout s'arrête le 31 juillet 1931, sur ordre des supérieurs. Pour le jésuite très obéissant (*perinde ac cadaver*) que restera toujours le P. Sevin, cette décision crucifiante marque la fin d'une époque. L'O.S. en tant qu'ordre ne pouvait plus exister. Le P. Sevin s'inclina comme on le lui demandait et sans amertume se contenta d'un simple Cercle spirituel qui représentait tout ce qui pouvait subsister.

> "Bien que prévenues que seul un 'Cercle' est possible et autorisé en ce moment, elles ne renoncent pas à l'espoir de réaliser une vocation proprement dite, dans le cadre de l'O.S. qu'elles envisagent pour elles-mêmes comme surtout contemplatif ; ces âmes sont décidées à attendre autant qu'il le faudra."

En réalité, peu à peu, les Cercles (aussi bien de chefs que de cheftaines)

8.– André Noël, Marc Lallier, Jean Duriez-Maury, Pierre-Louis Levêque, Yves Le Breton, André Morant, Abel Faivre, Edouard de Macédo étaient présents. Dans ce premier groupe de l'OS on trouve aussi Jean Rupp, François de Brétizel, Jacques Astruc, et Pierre de Montjamont.

se désagrègent : les unes ou les autres s'éloignent. La plupart des chefs qui se réunissaient depuis 1929 se dispersent : profession, mariage, séminaire. Les cheftaines qui avaient l'espoir d'une vocation partent dans divers instituts (plusieurs se retrouvèrent chez les bénédictines de Vanves). Le groupe n'est plus qu'un cercle de formation spirituelle.[9]

Le 15 mars 1933, au cours d'une réunion du Comité Directeur, le commissaire à la formation des Chefs fut déchargé de ses fonctions "*sans aucune discussion, ni aucun ménagement*". Il se retire dès lors du Comité directeur des Scouts de France, de l'Office International des Scouts Catholiques et de la revue Le Chef qu'il avait fondés. Meurtri, il prend cette décision dans une acceptation toute religieuse et profondément scoute. Il se retire avec humilité et obéissance et devient simple aumônier de troupe et de clan, à la IXème Lille.

Le Père Sevin accepta cette éviction dans un esprit d'obéissance héroïque. À l'occasion de l'ouverture du procès de béatification du Père Sevin, le Père Kolvenbach, alors Général des Jésuites, dira de lui : "*Mis en demeure assez inopinément de céder la place, le Père acceptera de rentrer dans l'ombre. Meurtri, certes, mais sans amertume ni ressentiment, il fera sienne l'attitude de saint Jean-Baptiste : Il faut qu'il grandisse et que je diminue (Jn 3, 30). Et c'est là ce qui fait sa vraie grandeur.*"

Sainte Croix de Jérusalem

Redevenu simple aumônier "*cantonné dans ce poste trop modeste pour l'influence réelle qu'il conservait dans le mouvement, il se trouvera jusqu'à la fin de sa vie dans une position fausse qui créait des malentendus. Ce fut pénible pour tous et pour lui combien douloureux et sanctifiant*" (dit la notice nécrologique du Père Sevin publiée dans la Compagnie de Jésus). Ce furent surtout d'anciennes cheftaines louveteaux et des Guides de France qui profitèrent de l'enseignement du P. Sevin. Ses contacts avec les Chefs scouts de France furent dès lors sévèrement surveillés (et même dénoncés).

Il ne sera donc pas présent au jamboree de 1933, ni au pèlerinage en Terre Sainte qui devait suivre. Pas plus à Rome pour le second pèlerinage des Scouts de France à Pâques de l'année sainte de 1934, lors de la canonisation de Dom Bosco. Pie XI leur adresse un long discours, lui qui a toujours soutenu le scoutisme catholique :

> "La vie chrétienne, vécue avec perfection, voilà chers Scouts et chères Guides, une formule, une nouvelle formule, mais bien en harmonie avec votre programme de scouts et de guides. […] Scouts de France, vous êtes des Explorateurs, soyez-le à l'exemple de saint Jean Bosco qui fut un magnifique explorateur sur toutes les routes du bien."

Après l'interdiction, le Cercle féminin continua donc, tout en subissant de profondes modifications. Toutes celles

9.– Cf. *Lettre du cercle* n°6 du 1er juin 1936 son article : "Le Scoutisme est-il ou a-t-il une Spiritualité ?"

du Cercle spirituel de 1931 avaient fini par le quitter, quand le père Sevin rencontra en Anjou Jacqueline Brière (cheftaine de Meute de la 1ère Saumur) en 1935. Ce sera un nouveau départ avec celles qui aspirent à la vie consacrée. Il parvient à les regrouper en communauté en pleine occupation allemande. Ce seront les sœurs de la Sainte Croix de Jérusalem, religieuses portant à l'origine le nom ancien de "Dames".

En 1938, le P. Sevin commença la rédaction du commentaire de ses *Positions Spirituelles*, ainsi que d'un *Mémoire n°1*, pour que l'Ordre scout puisse un jour prendre corps, même s'il venait à disparaître.

Suivant son plan, il envisage :

1° une branche sacerdotale,
2° une branche pour les chefs,
3° une branche pour les cheftaines.

Mais dans un *Mémoire n°2* de janvier 1941, apparaissent nettement des différences entre l'Ordre Scout de 1931 et le Cercle spirituel, qui fut seul autorisé à continuer.

> Le Père Sevin avait "rêvé de l'équipe de missionnaires scouts qui sous la robe ou la tunique kakie s'enfonceraient dans la brousse africaine… ; pour faire aux tribus comme aux petits garçons de France le cadeau somptueux d'un scoutisme toujours jeune, vivant héraut de l'Évangile vraiment vôtre, mes chers fils, et vraiment leur…"

Dans ses *Positions Sacerdotales*, il voulait faire naître des vocations pour que les prêtres ainsi formés deviennent des prêtres scouts, non point des aumôniers de scoutisme, hypothèse qui de soi n'était pas écartée, mais pour reprendre un mot du Pape Pie XI, "*des prêtres qui apportent à l'exercice de leur sacerdoce les vertus que l'on exige des scouts, y compris celles que parfois on serait tenté de qualifier de mineures…*"

Sur les conseils du P. Sevin, certains chefs étaient entrés au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux comme Jean Rupp, ou l'abbé Marc Lallier, animant une sorte de cercle spirituel pour ces séminaristes scouts [10]. Le Père Lucien-Marie Dorne [11] – fondateur plus tard des missionnaires de N-D des Neiges – fut de ceux qui attendirent en vain que la branche masculine puisse être autorisée…

10.– Le bulletin de liaison des aumôniers scouts avant guerre parle souvent de ces regroupements de "S.S." (attention aux anachronismes) !

11.– https://fmnd.org/Qui-sommes-nous/Fondation-et-fondateurs/La-fondation.

Finalement, après la mort du P. Sevin, le père Forestier révéla qu'en prenant la suite du Chanoine Cornette, il avait reçu en 1936 de l'Assemblée des Archevêques et Cardinaux une consigne secrète : celle de s'opposer à tout ordre religieux issu du scoutisme !

Au pèlerinage de Vézelay en 1946, le P. Sevin assis sur le bord de la route montante de la basilique, vit passer un jeune prêtre de Calais entouré de Routiers à l'allure dynamique. À l'issue de la messe, il échangea quelques mots avec ce jeune aumônier qui était le Père Revet.

Le 13 décembre de la même année, le Père Sevin lui écrivait une lettre, précisant son idée de fondation d'un ordre masculin.

En 1947, c'est le grand jamboree international de la Paix tenu à Moisson. Jean Rupp est l'aumônier général de ce rassemblement des scouts du monde entier. Le Père Sevin (oublié dans les invitations) aura quand même la joie de pouvoir y assister, et les Dames de la Sainte-Croix d'y veiller devant le Saint Sacrement.

Il avait toujours son projet d'école scoute, et suscita en 1948 avec les sœurs de la Sainte Croix, la création d'un pensionnat de jeunes filles dont la règle et le projet pédagogique sont inspirés du scoutisme. En 1949, cette "Maison Française" et le prieuré furent transférés à Boran-sur-Oise.

Ses projets de branche masculine de la Sainte-Croix demeurent toujours empêchés, alors "*qu'actuellement, 3 Prêtres (2 du diocèse d'Arras, 1 du diocèse de Luçon) demandent 'à commencer absolument' cette année 1950.*" [12] Et un an avant sa mort, un ultime sacrifice va lui a être demandé.

En mars 1950, il reçoit une lettre de la part de ses supérieurs afin que "*vous vous trouviez un successeur comme Directeur, confesseur ordinaire et aumônier résident à Boran. Réfléchissez à ce problème et proposez-moi la solution qui vous semble la meilleure pour l'Institut.*" La réponse est immédiate, le jour même il écrit : "*Un jésuite n'a pas deux réponses aux décisions de ses supérieurs : le T. Révérend Père Général et vous-même pouvez compter sur mon obéissance absolue, sans marchander…*"

Le Père Sevin est âgé, et il s'agit de "passer la main". Son héritage spirituel, il le confie alors à l'abbé Jean Rupp [13], un de ses anciens assistants de Chamarande, qui sera sacré évêque auxiliaire de Paris en 1954.

En décembre 1950, le Père Sevin fête encore son jubilé de 50 ans de vie religieuse. Il savait l'importance de chacune des messes célébrées. À son retour à Dieu quelques mois plus tard, il aura offert 13 433 messes notées dans son carnet personnel.

Tombé malade après une dernière BA, le Père Jacques Sevin entre à la

12.– Compte rendu p.3.

13.– Le Père H. Vanderhaghen SJ le rappelait encore en 1959: "Mgr Rupp qui célèbre la messe au milieu de nous ce soir, c'est à lui qu'avant de mourir le Père avait confié ses filles…"

Les pères fondateurs du scoutisme en France. On reconnaît ici le Père Jacques Sevin (2ème en partant de la gauche) et le chanoine Cornette (6ème).

Maison du Père au début de la nuit du 19 au 20 juillet 1951. Il repose au cimetière communal de Boran-sur-Oise.

En 1959 le Père Revet sera de la retraite organisée à Boran. À la demande de Mgr Rupp, des Sœurs de la Sainte-Croix de Jérusalem participeront même à l'encadrement de certains de ses camps.

Mgr Rupp obtiendra la reconnaissance canonique comme "congrégation diocésaine" de la branche féminine de la Sainte Croix de Jérusalem en 1963.C'est encore lui qui présidera en 1968 le chapitre général de la Sainte Croix de Jérusalem à Lens, où le Père Albert Revet présentait une conférence sur la spiritualité scoute. Après une "pieuse union" dans les diocèses d'Arras et de Monaco, *l'institut de la Sainte Croix de Riaumont* sera finalement reconnu par Jean-Paul II (commission *Ecclesia Dei*) à Pâques 1991. Le Cardinal Augustin Mayer OSB viendra de Rome par deux fois conférer l'ordination sacerdotale au village de Riaumont. ■

Jean-Jacques Scherrer, *Jeanne d'arc entre dans Orléans.*

Deux jésuites apôtres de sainte Jeanne d'Arc

Abbé Jacques Olivier, FSSP

À l'occasion du centenaire de la canonisation de sainte Jeanne d'Arc, proclamée par Benoît XV le 16 mai 1920, il est intéressant de redécouvrir le rôle essentiel de plusieurs pères jésuites dans la promotion de la patronne secondaire de la France.

Sur la longue liste de pères de la Compagnie de Jésus ayant participé à sa notoriété par leurs écrits tout au long des siècles, s'inscrivent Martín Antonio Delrío, Fronton du Duc, Juan de Mariana et François Poiré au XVIe siècle, Nicolas Caussin, René de Ceriziers, Philippe Labbe, François Lahier, Pierre Le Moyne et Michel Pexenfelder au XVIIe, Guillaume Berthier, Jean-François Colas et Gabriel Daniel au XVIIIe, Jean-Baptiste Ayroles, Joseph de Bonniot, Frédéric Bouvier, Victor Delaporte, le P. Leclercq, Guy Lhande, Jean-Nicolas Loriquet, Joseph Stevenson et le P. Truck au XIXe, Louis Billot, Jean Daniélou, Paul Doncœur, Bernard Gaudeau, Denis Lynch, Eugène Roupain, Alfred Van den Brule et Bernard Vaughan au XXe. Parmi ceux-ci, deux célébrités se détachent en raison de leurs études décisives sur l'épopée johannique : le père Jean-Baptiste-Joseph Ayroles et le père Paul Doncœur.

En effet, la Pucelle n'appartenant à aucune famille spirituelle, chacun s'en est emparé au gré des intérêts, des opportunités ou des nécessités ; les clarifications nécessaires apportées par ces deux jésuites furent déterminantes dans le processus de canonisation et le développement du culte de sainte Jeanne d'Arc.

Le P. Jean-Baptiste Ayroles : Écrire l'histoire

Jean-Baptiste-Joseph Ayroles [1] naît le 28 novembre 1828, au village de Py, dans le Lot. Issu d'une famille chrétienne dont la grand-mère avait caché un prêtre réfractaire dans la grange de Bouzols pendant la période révolutionnaire, il est l'aîné d'une fratrie de huit frères et sœurs.

Sa vocation s'exprime dès l'âge de neuf ans lorsqu'il manifeste à sa mère son désir de devenir prêtre. En tant qu'aîné, la tradition le destinait à être "le bâton de vieillesse" de ses père et mère et à assurer leur succession à la ferme. Pourtant, sa mère accepte en lui disant "qu'il n'y avait pas de sacrifice que son père ne fût résolu pour cela".

Après avoir passé deux ans au grand séminaire de Montauban, il entre chez les jésuites en 1850, puis est ordonné prêtre au Puy-en-Velay en 1861. Admis à la profession solennelle des quatre vœux jésuites le 15 août 1865, il est nommé professeur à la maison d'étude de Vais-près-le-Puy et responsable des jeunes religieux de son ordre. Expulsé comme tous les jésuites en juin 1880, il se réfugie dans un monastère des environs de Madrid avec les membres de son ordre dépendant de la province de Toulouse. Il consacre alors ses recherches d'historien à Jeanne d'Arc dont il devient le grand spécialiste, étant surnommé "*l'historien de Jeanne d'Arc*".

En effet, l'ouverture de la cause, sollicitée en 1869, est acceptée par Rome en 1894, Jeanne d'Arc étant alors déclarée vénérable. De l'aveu même de

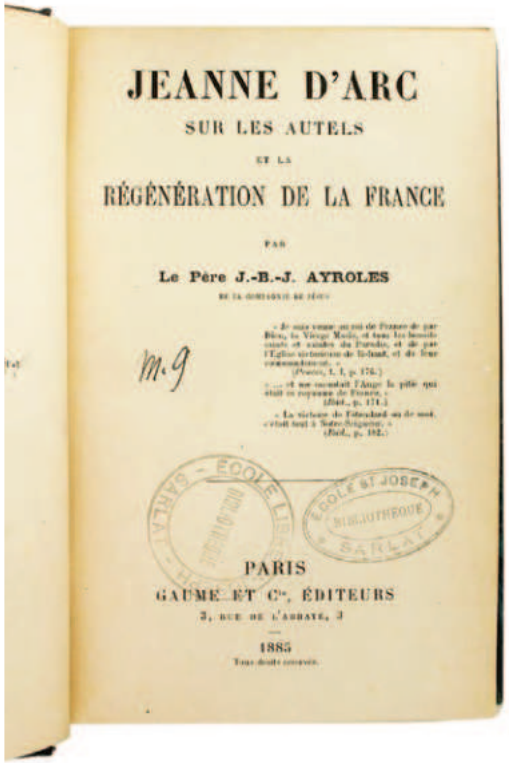
1.– Une biographie complète, source de ce résumé, écrite par plusieurs membres de sa famille, peut être consultée dans J.B.J. Ayroles, *Œuvres complémentaires*, GdG Éditions, 2019, p. 7-49.

l'auditeur de la Rote, membre de la congrégation des rites, "l'ouvrage du R.P. Ayroles a été pour beaucoup dans l'avancement de cette cause". Le bref du Pape Léon XIII qui saluait son travail, le félicitait et l'encourageait, est très éloquent et mérite d'être cité intégralement [2] :

> À notre Bien-aimé fils, Jean-Baptiste Ayroles, de la compagnie de Jésus, à Paris, Léon XIII, Pape. Bien aimé fils, Salut et Bénédiction Apostolique.
>
> Dans l'œuvre vaste et laborieuse depuis longtemps entreprise par vous, de mettre en lumière la figure de la Vénérable Vierge, Jeanne d'Arc, vous répondez dignement à l'attente des doctes, et par la richesse de l'érudition et par la sagesse de vos jugements ; et encore que pour la continuer et la poursuivre, vous n'ayez besoin ni d'exhortation ni d'éloges, il nous plaît, à raison de l'importance de l'œuvre, de vous départir encouragements et louanges.
>
> C'est qu'en effet, celle qui est l'insigne honneur de votre patrie, l'est en même temps de la religion catholique dont les lumières et la direction plus que tout autre cause, ont en tout temps fait conquérir à la France les fleurons de la vraie gloire.
>
> Conduisez donc votre travail en sorte que – ce qui est votre but principal – tout ce grand fait de la Pucelle, non seulement ne soit en rien amoindri par les coups des ennemis de la religion, mais en ressorte plus constant et plus éclatant.
>
> En tête de ces ennemis, il faut placer ceux qui, dépouillant les exploits de la magnanime et très pieuse Vierge de toute inspiration de la vertu divine, veulent la réduire aux proportions d'une force purement humaine ; ou encore ceux qui, de son inique condamnation portée par des hommes ennemis très acharnés de ce Siège apostolique, osent en faire un thème d'incrimination contre l'Église. Réfuter, à la lumière et sur la foi de documents pareilles assertions et celles qui s'en rapprochent, est de très grande importance ; c'est une excellente manière de bien mériter de la religion et de l'état. Ne cessez pas, bien-aimé fils, de poursuivre allègrement ce travail, maintenant surtout que notre récent décret a ouvert le cours canonique et régulier de cette sainte cause. Que la bonté divine vous continue son assistance pour le reste de l'œuvre et l'exécution de votre plan tout entier : c'est ce que nous souhaitons très affectueusement en vous départant notre Bénédiction Apostolique.
>
> *Donné à Rome, à Saint Pierre, le XXV jour de Juillet de l'an MDCCCXCIV, de notre Pontificat le dix septième*
> *Léon XIII, Pape*

Avec de tels encouragements, le père Ayroles poursuivit avec une ardeur décuplée son œuvre commencée, dès 1885, par la publication de son premier ouvrage, *Jeanne d'Arc sur les autels et la régénération de la France*, qui présentait les grandes lignes de son œuvre. Le fruit de son labeur de vingt ans de recherches fut publié progressivement, par souscription, dans cinq fort volumes [3] d'environ 700 pages chacun :

2.– Ces lignes sont une traduction de l'original en latin.
3.– La plupart de ces ouvrages sont disponibles en réimpression aux Éditions Saint-Remi.


JEANNE D'ARC
SUR LES AUTELS
ET LA
RÉGÉNÉRATION DE LA FRANCE
PAR
Le Père J.-B.-J. AYROLES
PARIS
GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, 3
1885

I - *La Pucelle devant l'Église de son temps.* (1890)
II - *La Paysanne et l'Inspirée.* (1894)
III - *La libératrice d'après les chroniques et les documents français et anglo-bourguignons.* (1897)
IV - *La Vierge Guerrière, d'après les aveux, les témoins oculaires, les poètes du temps, les registres et la libre pensée.* (1898)
V - *La Martyre d'après le procès, les témoins oculaires et la libre pensée.* (1900)

De nombreux ouvrages et articles, souvent reflets des polémiques de l'époque et des mises au point nécessaires seront ensuite publiés : *L'Université de Paris au temps de Jeanne d'Arc et la cause de sa haine contre la libératrice* (1901), *M. Thalamas contre Jeanne d'Arc* (1905), *Les diocèses de France et la bienheureuse Jeanne d'Arc* (1909), *La prétendue Jeanne d'Arc de M. Anatole France, monument de cynisme sectaire* (1910), *Jeanne d'Arc et l'Action Française* (1911), *Jeanne est-elle martyre ?, Jésus, Christ-Roi, point culminant de la mission de Jeanne d'Arc, Jeanne prophétisée et prophétesse*, etc.

L'ensemble constitue un travail impressionnant, fait de patientes recherches, de compilations, de vérifications et de contrôles dans le but de prouver de la façon la plus formelle que l'action providentielle de Jeanne d'Arc a été essentielle dans la libération de la France du joug anglais : délivrance d'Orléans et des villes de la Loire, destruction à Patay de la puissance militaire de l'envahisseur, retour à l'obéissance au roi Charles VII de nombreuses villes, et rétablissement de sa légitimité par le sacre de Reims. Et surtout, le bon père n'omettait jamais de mettre l'accent sur l'inspiration divine de sa mission, que la Pucelle n'a jamais cessé de revendiquer.

Le père Ayroles puise ses sources dans des documents authentiques tirés des archives nationales, de différentes villes françaises et de pays étrangers, allemands, italiens ou anglais. Il analyse de nombreuses chroniques ; celles du parti national comme celles du parti adverse ; il publie des documents inédits comme la chronique de Morosini ou un décret du roi d'Angleterre daté

du 12 décembre 1430 qui ordonnait de rechercher les déserteurs qui regagnaient leurs foyers.

Le 2 février 1909 un décret du Pape Pie X fixe la fête de la béatification de Jeanne d'Arc, pour laquelle le Père Ayroles a tant travaillé, au 18 avril 1909. Ce dernier est alors invité aux cérémonies et rencontre le Pape qui lui adresse quelques mots en français : "Que Dieu vous récompense de vos travaux, vous avez fait une œuvre bonne et utile, pour la France, pour l'Église et pour moi."

Avec humilité, le père Ayroles célèbre en 1910 son jubilé cinquantenaire d'entrée en religion chez les jésuites : *"Il lui fallut faire bonne contenance et se laisser complimenter."* En octobre 1917, une chute due à un grand état de faiblesse lui occasionne une profonde blessure à la tempe. Après deux mois de convalescence il peut reprendre son travail et avoir la joie de vivre la canonisation de sainte Jeanne d'Arc, le 16 mai 1920.

Il rend son dernier soupir le 16 octobre 1921, chez les jésuites de la rue Calvé à Bordeaux : il avait 93 ans. Ses obsèques sont célébrées en la cathédrale de Bordeaux, en présence de toutes les communautés religieuses et de nombreux amis. À cette occasion, sa passion pour Jeanne d'Arc fut rappelée aux oreilles attentives :

> Jeanne d'Arc l'avait occupé de bonne heure. Il demanda à son général d'alors, la permission de se consacrer à l'étude des documents qui la concernent. Le général comprenant l'intérêt qu'il y avait pour l'Église, à ce que les pièces de débats cinq fois séculaires fussent revues, analysées, contrôlées, autorisa le jeune Ayroles à suivre son attrait. Celui-ci se mit à la besogne, sérieusement, passionnément. […]
>
> Le père Ayroles ne se piquait pas de sérénité. Quand il rencontrait l'erreur sur son chemin, volontaire ou involontaire, il la maltraitait sans nulle miséricorde pour la première, avec compassion pour la seconde. *"J'appellerai toujours*, nous disait-il, *un chat un chat et Rollet un fripon*." Notre ami commun, le regretté Chanoine Cochard, le gourmandait parfois pour son allure combative : "*Ce n'est pas tout à fait ça*, lui disait-il d'un air bonhomme, *vous donnez trop de coups de poing*." Le père Ayroles regardait en riant de toutes ses dents son contradicteur, redressait un peu sa haute taille, montrait ses fortes mains qu'il fermait d'un geste rude et répondait, subitement grave : "*Dieu ne m'a pas fait cadeau de ces poings pour rien. Et puis, voyez-vous, déflorer Jeanne d'Arc de sa couronne surnaturelle, en faire sans scrupule, une malade, une hystérique, une folle, c'est découronner la France. C'est trop stupide*."
>
> Il fut notre principal témoin dans la cause de sainte Jeanne d'Arc lors du procès des vertus. Il déposa devant notre tribunal pendant près d'un mois, à raison de six ou sept heures par jour. Il possédait étonnamment les sources, et ne se fatiguait jamais de les ouvrir. Nous lui fîmes une peine nécessaire mais assez cuisante en présentant la cause de Jeanne d'Arc comme cause de vierge et non pas comme cause de vierge-martyre. Elle est martyre, elle est vierge et martyre, nous répétait-il. – Mais la congrégation des rites, mais le cardinal Ponent Parocchi ne permettent pas que la cause soit présentée ainsi. – Il faut contraindre respectueusement la congrégation et le cardinal ponent… Contraindre la congrégation et le cardinal Ponent : toute l'humeur du Père Ayroles se révélait en ce conseil.
>
> C'était avec cela une âme toute candide, toute pénétrée de la plus fraîche piété, toujours émue du bonheur de sa vocation. "Ainsi, nous confiait-il, les pouvoirs publics ont rêvé que nous abandonnerions la compagnie de Jésus… Mais quel malheur a-t-elle fait aux pouvoirs publics la compagnie ? À moi elle n'a jamais fait que du bien, elle est ma mère…" Soixante-douze ans, il fut son fils. L'un de ses frères nous écrivait ce 16 octobre : "Depuis quelques jours il s'était affaibli de façon à ne pouvoir mettre la dernière main à un manuscrit auquel il tenait beaucoup sur le surnaturel dans l'histoire de France. Il n'en suivait pas moins les exercices de la communauté, il participait à sa vie dans toute la mesure où sa surdité, de plus en plus prononcée, le lui permettait. Il s'intéressait à la vie de l'Église et à tout ce qui touchait le culte de sainte Jeanne d'Arc. […] En résumé le père Ayroles fut un beau religieux, un érudit de bonne marque, un admirable fidèle de la sainte, de la patrie pour les trois bons motifs : le zèle du vrai, l'honneur de la France et celui de la religion. [4]

Le P. Paul Doncœur : Établir les documents

Paul Doncœur naît le 6 septembre 1880 à Nantes. Il entre en 1898 au noviciat des jésuites à Saint-Acheul, puis est expulsé, en raison des lois anti-congrégationistes de 1901. Il poursuit sa formation en Belgique et est ordonné prêtre à Enghien, en août 1912.

Pendant la première guerre mondiale, il est aumônier militaire ; il reçoit une blessure sur la Somme. Décoré de la croix de guerre avec sept citations, il est nommé officier de la Légion d'honneur, ce qui lui donne un grand prestige. En 1924, dans un contexte à nouveau anticlérical qui a succédé aux quelques années "d'union sacrée", il fonde le DRAC, la ligue des Droits du Religieux Ancien Combattant qui obtiendra l'abandon du processus d'expulsion des religieux par le cartel des gauches.

C'est à cette époque, qu'inspiré par son ami jésuite le P. Jacques Sevin, il devient aumônier des clans routiers

4.– D'après un article paru dans les *Annales religieuses d'Orléans*.

La chapelle du Père Domcœur, en 14-18.

scouts d'Île-de-France, mouvement qui va se développer sous son impulsion. Impressionné par la figure de Charles Péguy, mort au champ d'honneur en 1914, il y puise un grand amour de Jeanne d'Arc : il va le transmettre à ses Cadets, qu'il fonde dans la perspective de former une élite de la jeunesse catholique française, généreuse et virile. Il lance aussi le cercle Sainte-Jeanne d'Arc, rassemblant de nombreux chefs et cheftaines.

Il publie alors *Qui a brûlé Jeanne d'Arc ?* (1931), puis des carnets de route sous la forme d'un calendrier racontant au jour le jour la vie de Jeanne, afin de pouvoir suivre l'année complète à l'occasion des 500 ans des évènements : *La chevauchée de Jeanne d'Arc* (1928) et *Le mystère de la Passion de Jeanne d'Arc* (*La trahison* 1929 ; *La Passion* 1930). Son apostolat culmine avec le pèlerinage du Puy, qui rassemble dix mille jeunes, le 15 août 1942 : cette démarche est présentée comme une pénitence pour laver les péchés de la France frappée par la défaite de 1940. À cette occasion, il fait chanter aux jeunes les paroles d'un cantique qu'il vient de composer : "Sois fier de ton nom, ô fils de France, redresse-toi, chante à plein cœur ton espérance, France vivra." [5]

Écarté de sa responsabilité d'aumônier national route des scouts de France à la libération en raison de son attitude favorable au maréchal Pétain pendant la guerre, il continue néanmoins son œuvre intellectuelle autour de sainte Jeanne d'Arc. En 1948, il est conseiller de Victor Fleming lors du tournage du film Jeanne d'Arc avec Ingrid Bergman, qui reste l'un des meilleurs films réalisés sur l'épopée johannique. Il écrit *Jeanne d'Arc, épopée ornée d'images* (1949), contribue au *Mémorial du Ve centenaire de la réhabilitation de Jeanne d'Arc* (1956), et rédige *Paroles et lettres de Jeanne la Pucelle* (1960). Mais l'essentiel de son travail va être alors ses études

5.– Il compose aussi pour l'occasion le *Kyrie des gueux* et *Vierge des chemins de France*.

sur "La minute française" du procès de Jeanne, dont il montre l'importance et l'antériorité sur le texte latin. À cette occasion, il remet en ordre le manuscrit d'Urfé qu'il publie conjointement au manuscrit d'Orléans. Il publie aussi divers textes du XVe siècle omis à l'époque des éditions de référence des procès de Jeanne, ainsi que leur traduction française, dans la collection "*Documents et recherches relatifs à Jeanne la Pucelle*". Cinq volumes seront publiés, dont quatre en association avec Yvonne Lanhers :

I. *La Minute française des Interrogatoires de Jeanne la Pucelle,* d'après le réquisitoire de Jean d'Estivet et les manuscrits de d'Urfé et d'Orléans (1952).

II. *L'Instrument des Sentences portées les 24 et 30 mai 1431 par Pierre Cauchon et Jean Le Maître, O.P. contre Jeanne la Pucelle,* texte latin traduit et annoté (1954).

III. *La Réhabilitation de Jeanne la Pucelle,* L'enquête ordonnée par Charles VII en 1450 et le codicille de Guillaume Bouillé, texte latin traduit et annoté (1956).

IV. *La Réhabilitation de Jeanne la Pucelle,* L'enquête du Cardinal d'Estouteville en 1452, texte latin traduit et annoté (1958).

V. *La Réhabilitation de Jeanne la Pucelle,* La Rédaction Épiscopale du Procès de 1455-1456, texte latin traduit et annoté (1961).

Il meurt à Troussures, le 21 avril 1961. Son amour de Jeanne d'Arc s'exprime dans un passage, considéré comme un texte fondateur de ses Cadets, rédigé le 5 septembre 1930 sur la tombe de Péguy à Villeroy :

> Jeanne, sœur tout aimée, pouvons-nous vous parler à genoux ?
>
> Ils ont voulu que la poudre de "votre corps fût jetée par sacs en la rivière, afin que jamais sorcherie ou mauvaiseté on n'en put faire ou propose". Ils ont voulu qu'il n'y eût pas un coin de terre française où vos petits frères puissent venir s'agenouiller pour vous demander le courage.
>
> Sainte Jeanne, sœur tout aimée, cette poussière, c'est dans nos cœurs qu'elle est tombée et repose.
>
> Au pont Mathilde, les 30 mai, vos petites sœurs de Rouen jetteront chaque année des roses blanches pour en couvrir la Seine, votre tombe.
>
> Mais, tant que France sera, sachez que vos sœurs et vos frères cadets renouvelleront ce jour-là, le serment silencieux par lequel, avec vous, ils donneront leurs rêves de 20 ans, et s'il plaît à Dieu, pour la France, brève ou longue, leur vie. [6] ■

6.– P. Doncœur, *Le Mystère de la Passion de Jeanne d'Arc* (1430-1431), p. 459.

Saint Jean de Brébeuf, martyr au Canada

Abbé Vianney Le Roux, FSSP

Les champs d'apostolat des Jésuites sont très nombreux. Ils se sont même diversifiés avec le temps et les opportunités. Cependant, la mission semble être un charisme fondateur.

Saint François-Xavier est un des six premiers compagnons de saint Ignace de Loyola. Le 15 août 1534, à Montmartre, le lieu du martyre de saint Denis, il est un de ceux qui décident de prononcer les vœux religieux de pauvreté, de chasteté et de vie commune. Les sept premiers *compagnons de Jésus* acceptent ainsi de se placer sous l'action de l'Esprit-Saint pour aller porter "la lumière de la Vérité chez les infidèles". Ensuite, ils se mettront à la disposition du Pape. Lorsque le roi du Portugal demande au Souverain Pontife des missionnaires pour évangéliser ses possessions et comptoirs en Asie, celui-ci confie cette tâche à Ignace de Loyola. Le saint fondateur désigne son ami Xavier : "*C'est une entreprise pour vous*." – "*Alors soit, me voici !*", répond celui-ci. Saint François-Xavier va ensuite accomplir une épopée missionnaire d'Inde en Chine, en passant par les Célèbes, le Japon…

Des milliers de vocations missionnaires

Mais à la suite de cette réponse généreuse de saint François-Xavier, des milliers de jésuites sont partis en mission à travers le monde durant six siècles : l'Asie au XVIème, puis les Amériques aux XVIIème et XVIIIème, les Pays de l'Est au XXème. Beaucoup d'entre nous ont en mémoire le beau film *Mission* (1986). Même si ce film ne raconte que le cadre particulier des Réductions en Amérique du Sud, il n'en est pas moins une belle et assez juste évocation de ce que pouvaient être l'esprit et la vie d'une mission construite par les Jésuites.

Parmi les nombreuses histoires des missions jésuites, l'une peut retenir notre attention en raison d'une conjonction de particularités : un temps d'évangélisation très bref (1625-1649), de nombreux saints et martyrs et une fécondité apostolique assez incroyable. Il s'agit de la première mission des Jésuites au Canada, en Huronie. Le 15 septembre 1984, le pape Jean-Paul II prêchait au sanctuaire de Midland, sur les bords de la Baie Georgienne :

> "Évoquons quelques instants ces saints héroïques que nous honorons en ce lieu et qui nous ont transmis un précieux patrimoine. Six d'entre eux étaient des prêtres jésuites venus de France. Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier et Noël Chabanel. Brûlant de l'amour du Christ et inspirés par saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier et d'autres saints de la Société de Jésus, ces prêtres sont venus au Nouveau Monde pour proclamer l'Évangile de Jésus-Christ aux peuples autochtones de cette contrée. Et jusqu'au bout, ils persévérèrent, malgré les embûches de toutes sortes. Deux frères laïcs faisaient partie du groupe missionnaire : René Goupil et Jean de la Lande. Avec autant de courage et ferveur, ils aidèrent les prêtres dans leur labeur, manifestant envers les Indiens une grande compassion et un non moins grand intérêt ; ils donnèrent leur vie et gagnèrent ainsi la couronne du martyre."

Ces huit saints martyrs ont tous offert leur vie entre en 1642 et 1649. Ils ont été canonisés par le pape Pie XI le 29 juin 1930. On pourrait y ajouter le Père François-Joseph Bressani (1612-1670) qui a subi en 1644 tous les tourments du martyre avant d'être réduit en esclavage. Le pape Innocent X va baiser les plaies que le missionnaire a reçues pour Jésus Christ et lui permettre de célébrer la messe malgré des doigts très mutilés. N'ayant pas été

martyrisé jusqu'au bout, il n'a pas reçu les honneurs de l'autel. Il paraît juste de mentionner sa vie sacerdotale exemplaire.

Les Jésuites sont donc arrivés au tout début de l'histoire de ce qui était à l'époque la province de la Nouvelle-France. Après quelques tentatives de peuplement ou d'établissement de comptoirs commerciaux, Champlain fonde la ville de Québec en 1608. Les Récollets, de la famille des Franciscains, sont les premiers prêtres accompagnant les colons. Les débuts de la colonie sont très modestes. Les Récollets demandent aux Jésuites de les aider dans l'évangélisation. Cette coopération apostolique semble se dérouler au mieux, pour le bien des âmes.

Carte de la Nouvelle France, d'après : Bressani, *Novæ Franciæ accurata delineatio*, 1657.

Le Père Chrétien Le Clercq, l'auteur de *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France*, écrit : "La venue de nos Pères dans ce projet est de procurer au Canada l'établissement d'une Compagnie, non seulement savante, éclairée pour l'accroissement, et la propagation de la Foi ; mais encore puissante pour soutenir l'ouvrage commun par leur crédit… "

À travers cette description, nous pouvons discerner les caractéristiques principales du Jésuite : c'est un religieux, un colonisateur, un missionnaire accompli. Le missionnaire récollet se considère davantage comme un défricheur qui n'a "pour partage que la parole apostolique".

Religieux, colonisateurs, missionnaires

Ces saints martyrs canadiens ont des vies et des morts édifiantes : le donné [1] René Goupil, tué par un coup de tomahawk parce qu'il fait un signe de croix sur la tête d'un enfant, s'écroule la face contre terre en proférant le nom de Jésus. Le Père Daniel s'avance à la fin de la messe devant les assaillants afin de gagner du temps pour que ses ouailles aient le temps de se sauver, il meurt aussi en invoquant le nom de Jésus. Le Père Garnier, blessé, continue d'assister les mourants jusqu'au moment où il sera achevé brutalement. Isaac Jogues a le privilège de subir les tortures iroquoises à deux reprises, la deuxième lui étant fatale. Le Père Chabanel est assassiné par son compagnon de route, un chrétien Huron apostat. De constitution fragile, le Père Gabriel Lalemant subit des souffrances inimaginables pendant une journée et une nuit entières, ne respirant que pour soupirer après Dieu. Cependant la figure qui va retenir notre attention est le compagnon de martyre de ce dernier, le Père Jean de Brébeuf.

1.– Un "donné" est un laïc consacré temporairement.

Jean de Brébeuf est né à Condé-sur-Vire, en Basse Normandie le 25 mars 1593. Il entre au noviciat des Jésuites de Rouen en 1617. Après quelques années d'enseignement au Collège de Rouen, le Provincial de France, Pierre Coton, le désigne pour rejoindre le premier groupe de cinq missionnaires sous la conduite du Père Charles Lalemant. Ils quittent Dieppe pour la Nouvelle-France en 1625. À son arrivée, le Père Jean de Brébeuf va mener des mois de vie errante durant l'hiver, avec un groupe de Montagnais, pour apprendre la vie missionnaire. Puis il part en direction du pays des Hurons pour une première course apostolique. Il y reste trois années où le seul profit est d'apprendre la langue huronne. À la suite de la prise de Québec par les Anglais, il est rappelé en France, obéissance oblige.

La Nouvelle-France est restituée au traité de Saint-Germain-en-Laye en 1632. Jean de Brébeuf y retourne avec les Pères Daniel et Davost. Comment ces missionnaires ont-ils fait ? René Latourelle exprime avec justesse une admiration teintée d'interrogation :

> "Ces hommes qui ont vécu dans des conditions effroyables de climat, de nourriture et de logement, ont affronté des difficultés inédites d'évangélisation, sans outillage linguistique, obligés de créer eux-mêmes dictionnaire, grammaire et catéchisme. Or ces hommes avaient reçu la formation en apparence la moins adaptée à un genre de vie qui les immergeait littéralement dans une action aussi contraignante qu'imprévue. Comment expliquer leur persévérance dans l'une des missions les plus dures et au destin le plus tragique de l'histoire des missions ? Comment expliquer cette joie en eux qui surabonde au milieu des plus cruelles persécutions ?"

Un religieux exemplaire

Tout d'abord, Jean de Brébeuf suit avec une grande docilité la formation au noviciat des Jésuites. C'est un bon fils de saint Ignace et des *Exercices Spirituels*. Il est l'homme de Jésus-Christ. Il a décidé de centrer sa vie sur le Christ et de suivre le Christ jusqu'à

la Croix : “Jésus Christ est notre vraie grandeur : c’est lui seul et sa croix que l’on doit chercher, courant à travers ces peuples, car si vous cherchez autre chose, vous ne trouverez qu’une affliction du corps et de l’esprit.”

Il appartient également au mouvement du grand renouveau spirituel du XVIIème. En effet, Jean de Brébeuf a certainement bénéficié de l’influence d’un de ses contemporains le Père Louis Lallemant S.J. Ce dernier fut l’un des auteurs spirituels les plus marquants de la première partie du siècle. Maître des novices, il va former de nombreux Jésuites. Plusieurs vont devenir des compagnons de Jean de Brébeuf en Huronie. L’un des points essentiels de sa *Doctrine Spirituelle* est la deuxième conversion, nécessaire pour monter vers la sainteté :

> “Nous combattons contre Dieu des années entières, et nous résistons aux mouvements de la grâce […]. Accablés de notre amour-propre, aveuglés de notre ignorance, retenus par de fausses craintes, nous n’osons franchir le pas […] et nous donner pleinement à Dieu, qui ne veut nous posséder que pour nous affranchir de nos misères. Il ne faut donc que renoncer une bonne fois à nos intérêts et à toutes nos satisfactions, à tous nos desseins, à toutes nos volontés, pour ne dépendre plus désormais que du bon plaisir de Dieu et nous résigner entièrement entre ses mains“ (*Doctrine Spirituelle*, 20-21).

Jean de Brébeuf vit sa vie religieuse avec une grande fidélité. En plus de ses vœux de religion, il prononce en 1631 la promesse de service, le vœu du martyre en 1637 et le vœu du plus parfait [2] en 1645. Il a osé en plusieurs étapes franchir ce pas vers les sommets de la sainteté. Voici le texte intégral du vœu du martyre :

> “Mon Dieu et mon Sauveur Jésus, que pourrais-je vous rendre pour tous les biens dont vous m’avez prévenu ? Je prendrai de votre main le calice de vos souffrances et j’invoquerai votre nom. Je fais vœu en présence de votre Père éternel et du Saint-Esprit, en la présence de votre Mère très sacrée et de son très chaste époux, devant les anges, les apôtres et les martyrs, et mes bienheureux Pères saint Ignace et saint François-Xavier : oui, mon Sauveur Jésus, je vous fais vœu de ne jamais manquer de mon côté à la grâce du martyre, si, par votre infinie miséricorde, vous me la présentez quelque jour, à moi votre indigne serviteur. Je m’y oblige en telle façon que je prétends que tout le reste de ma vie ce ne me soit plus une chose licite, qui demeure en ma liberté, de fuir des occasions de mourir et de répondre mon sang pour vous, n’était-ce que, dans quelque rencontre, je jugeasse pour lors qu’il fût des intérêts de votre gloire de m’y comporter autrement. Et quand j’aurai reçu le coup de mort, je m’oblige à l’accepter de votre main avec tout l’agrément et la joie de mon cœur ; et, partant, mon aimable Jésus, je vous offre, dès aujourd’hui, dans les sentiments de joie que j’en ai, et mon sang et mon corps et ma vie, afin que je ne meure que pour vous, si vous me faites cette grâce, puisque vous avez daigné mourir pour moi. Faites que je vive en telle façon qu’enfin vous m’octroyiez cette faveur de mourir si heureusement. Ainsi, mon Dieu et mon Sauveur, je prendrai de votre main le calice de vos souffrances et j’invoquerai votre nom. Jésus, Jésus, Jésus.”

2.– Le vœu du plus parfait se présente comme l’engagement religieux de faire ce qui est, en la circonstance concrète le plus agréable à Dieu. C’est une des pratiques religieuses de ce temps de Réforme catholique.

Jean de Brébeuf est donc l’un des premiers mystiques de la Nouvelle France, avec sainte Marie de l’Incarnation et la vénérable Catherine de Saint-Augustin. Un mystique apostolique.

Un colonisateur persévérant

Saint Vincent de Paul disait à ses propres missionnaires : “Malheur à nous si nous nous rendons lâches à nous acquitter des obligations que nous avons de secourir les pauvres âmes. Car nous nous sommes donnés à Dieu pour cela et Dieu se repose sur nous.” Évangéliser pour tous ces missionnaires implique d’œuvrer à pouvoir vivre en chrétienté. Le rôle du missionnaire ne saurait se cantonner à une dimension purement spirituelle. Jean de Brébeuf apprend les langues, il constitue un dictionnaire, il bâtit des missions bien organisées et défendables. C’est un bon supérieur, non seulement pour ses confrères jésuites, les donnés et un bon père pour les quelques français présents. Les Hurons ne sont pas dupes même s’ils peuvent se montrer changeants. À son retour en Huronie, en 1634, il est bien accueilli : “Quoi, Echon (surnom du Père en huron), mon neveu, mon frère, mon cousin, es-tu revenu ? Nous voilà bien aises. Les blés ne mourront plus ; pendant ton absence, nous n’avons eu que famine.”

Cependant, les débuts de son deuxième séjour sont très difficiles car les missionnaires font face à une grande résistance, en particulier de la part des sorciers qui utilisent les épidémies pour accuser les robes noires d’influence néfaste. Aucune difficulté ne leur est épargnée : les privations, les trahisons, l’insécurité constante. Et pourtant, inlassablement, lui et ses confrères vont se déplacer, construire de nouvelles missions en des lieux plus sûrs. Malheureusement, la haine ancestrale des Iroquois va aboutir, à partir des années 1647-1648, à l’extermination de la Huronie. Tous les villages sédentarisés aux noms de Saint-Louis, Saint-Ignace, Saint-Joseph… sont massacrés les uns après les autres. Les derniers Jésuites partiront pour Québec en 1650 avec 300 Hurons survivants. Jean de Brébeuf et Champlain les estimaient à plus de 30000 en 1626.

Un missionnaire héroïque

Le premier supérieur des Jésuites, le Père Jérôme Lalemant énumère ainsi les qualités d’un bon missionnaire : “Aimer Dieu, faire beaucoup, bien souffrir, et s’estimer au bout fort inutile.” Un épisode de la vie de Jean de Brébeuf résume bien ces qualités recommandées.

Le Père de Brébeuf revient enfin au pays des Hurons. Après un long et pénible voyage de près d’un mois, il est abandonné par ses guides en pleine forêt. Il s’efforce de les retenir, en vain. Il écrira plus tard : “Ils partent et je me prosterne aussitôt à genoux pour remercier

MORT DES PP. LALEMANT ET DE BRÉBEUF.

Dieu, Notre Dame et saint Joseph des faveurs et grâces que j'avais reçues durant le voyage." Il appelle ce coup "une petite disgrâce, Notre Seigneur nous voulant faire connaître dès l'entrée, qu'Il nous appelle ici pour durer." Pendant quinze années, il va tout donner pour annoncer le Royaume de Dieu aux Hurons et aux Pétuns, suivant ce commandement du Christ : *Allez donc, de toutes les nations, faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (Mt 28, 18-20). Ces missionnaires prennent pour modèles les apôtres. Ne sont-ils pas les premiers disciples du Christ à venir prêcher l'Évangile en ces terres boisées et perdues ? Leur vocation est motivée par cette devise formulée par le grand saint Vincent : "Nous sommes établis pour réconcilier les âmes à Dieu, et les hommes avec les hommes."

Nous savons bien que le Christ a promis à ses apôtres qu'ils seront persécutés en son nom. Nous savons que le chrétien est appelé à être un signe de contradiction. Le Christ est venu sur terre pour rétablir l'alliance entre son Père et l'Humanité, le ministre du Christ qu'est le missionnaire est appelé aussi à être à travers sa vie et sa prédication un conciliateur. Un médiateur pour le Médiateur. Saint Jean de Brébeuf a été appelé à être ce prêtre médiateur d'une manière à l'identifier au Maître.

Pressentant le danger, le Père de Brébeuf et ses confrères écrivent une magnifique lettre-testament dont voici simplement un extrait : "Nous sommes tous marris de ce que les pauvres barbares par leur propre malice bouchent la porte à l'Évangile et à la grâce. Quelque conclusion que l'on prenne, et quelque traitement qu'on nous fasse, nous tâcherons avec la grâce du Seigneur de l'endurer patiemment pour son service […]. C'est maintenant que nous nous estimons être vraiment de la Compagnie." Une grande partie d'entre eux va subir et accepter le martyre envisagé, les uns après les autres.

Saint Jean de Brébeuf est supplicié le 16 mars 1649. Un Français, Christophe Régnaut, a pu se rendre sur les lieux le lendemain. Voici son récit d'une émouvante simplicité :

> "Je les considérai avec loisir (les corps de Brébeuf et Lalemant) plus de deux heures de temps, pour voir si ce que les sauvages nous avaient dit de leur martyre et de leur mort, était vrai [...]. Le Père de Brébeuf avait les jambes, les cuisses et les bras tout décharnés jusqu'aux os. J'ai vu et touché quantité de grosses ampoules qu'il avait en plusieurs parties de son corps, de l'eau bouillante que ces barbares lui avaient versée en dérision de son baptême. J'ai vu et touché la plaie d'une ceinture d'écorce toute pleine de poix et de résine qui grilla tout son corps. J'ai vu et touché les brûlures du collier de hache qu'on lui mit sur les épaules et l'estomac. J'ai vu et touché ses deux lèvres qu'on lui avait coupées à cause qu'il parlait toujours de Dieu pendant qu'on le faisait souffrir. J'ai vu et touché tous les endroits de son corps qui avait reçu plus de deux cents coups de bâton. J'ai vu et touché le dessus de sa tête écorchée. J'ai vu et touché l'ouverture que ces barbares lui firent pour lui arracher le cœur. Enfin, j'ai vu et touché toutes les plaies de son corps, comme les sauvages nous l'avaient dit et assuré."

"Quelque traitement qu'on nous fasse, nous tâcherons avec la grâce du Seigneur de l'endurer patiemment pour son service […]. C'est maintenant que nous nous estimons être vraiment de la Compagnie."

La suite est encore plus belle. Au Canada aussi, le sang des martyrs fut semence de chrétiens. La prière et le sacrifice des uns, prêtres et néophytes hurons, l'exemple et la fidélité de nombreux chrétiens hurons réduits en esclavage dans les tribus iroquoises, la persévérance des missionnaires jésuites vont conquérir les âmes et les cœurs des persécuteurs.

Sainte Kateri Tekakwitha.

Les Iroquois vont se convertir et, quelques années après, une des plus grandes saintes du Nouveau Monde va grandir parmi eux, sainte Kateri Tekakwitha (1656-1680), une âme d'oraison qui saura répondre à une inconnue : "*En vérité, Dieu aime les chapelles de bois dans lesquelles il habite, mais il préfère encore habiter en nos âmes.*" ■

Bibliographie

- *Jean de Brébeuf*, René Latourelle, Bellarmin, 1999.
- *Croire et faire croire, Les missions françaises au XVIIème siècle*, Dominique Deslandres, Fayard, 2003.
- *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France (1632-1672)*, Léon Poulliot,SJ, Collection des Studia, Montréal, 1940.
- *Dictionnaire biographique du Canada*, T. 1, Les Presses de l'Université de Laval 1966.

Saint Ignace et la Sainte Vierge

Robert Brevelay

On sait combien saint Ignace a été marqué lors de sa conversion par Ludolphe le Chartreux ou par la Légende dorée *de Jacques de Voragine. Mais souligne-t-on suffisamment le rôle que joua la très Sainte Vierge dans sa conversion ? Prend-on la peine d'analyser la place qu'elle tient dans les* Exercices Spirituels *comme dans la fondation de la Compagnie de Jésus ? C'est pour mettre en lumière ces différents aspects que nous vous livrons les lignes suivantes.*

En réalité, la piété mariale de saint Ignace est un élément important de sa physionomie spirituelle. Chevalier jusqu'aux moelles, comme on l'était à la fin du XVème siècle, Ignace de Loyola en avait toutes les délicates qualités comme les plus brillants défauts. Il avait tout d'un fougueux jeune homme : tempérament ardent, épris d'idéal, désireux d'immortaliser son nom par de belles prouesses au service de belles causes, il n'en est pas moins extrême dans les passions du cœur et dans les désordres de son ardeur juvénile. [1]

Conversion et vocation de saint Ignace

Malgré tout, ses faiblesses, ses frasques de jeune homme, paraissent elles-mêmes idéalisées et comme purifiées à la flamme d'un amour très noble et très constant que n'altéraient point les amours profanes et passagères auxquelles il se laissait entraîner en étourdi et en amateur d'aventures. *Iñigo*, tel était alors son nom, avait, comme les autres chevaliers de son temps, la "dame de ses pensées". Elle n'était pas un rêve, elle n'était pas une abstraction ; elle existait dans la réalité. Tout ce qu'on sait d'elle, c'est ce qu'il en raconta lui-même : "Elle n'était ni comtesse, ni duchesse, mais d'une condition bien plus haute que celles-là." Certains ont pu essayer de deviner son nom mais on ne l'a jamais vraiment su. [2]

En se libérant de ces vains attraits par une conversion radicale, le jeune mondain ne fera que hausser encore son idéal ; il restera chevalier, toujours, mais Marie sera désormais l'unique "dame de ses pensées". Elle

1.– M.H.S.I. (*Monumenta Historica Societatis Jesu*), mon. Ign. sér. 4, t. I, nn. 32-36. *Process. contra Ign.* (1515), p. 580-598.

2.– M.H.S.I. *Fontes narrativi*, t. I, mon. 12. *Acta S.P. Ign.*, n. 6, p. 370. – A.H.S.I. (Archiv. Hist. S.J.), anno 5, p. 84-92. P. Leturia, *Notas criticas sobre la dama del Capitán Loyola*.

Sebastiano Conca, *Saint Ignace écrivant les* Exercices spirituels.

le sera dans le sens le plus chevaleresque du mot : son idéal très purement aimé, son introductrice et sa patronne auprès du Souverain, l'inspiratrice de ses grands desseins, l'animatrice de ses périlleuses audaces. Le souvenir et l'amour de Marie hantent son esprit, surtout durant les longues insomnies de sa convalescence. Une nuit, même, pleinement éveillé, il la voit [3]. Elle se tient près de son chevet, avec l'Enfant Jésus dans les bras et, pendant un temps assez notable, elle le comble d'abondantes consolations. La vie désinvolte d'Ignace lui apparaît alors sous un jour repoussant de laideur, sa conduite élégante et volage lui semble d'une pesante vulgarité. Mais le sourire de l'Immaculée dissipe le cauchemar de la nuit et, à dater de cette aurore, les imaginations et les pensées mauvaises ne feront plus passer leur ombre sur lui. Ceux de sa maison ne manquèrent pas de noter, émerveillés, le changement.

"Le sourire de l'Immaculée dissipe le cauchemar de la nuit et, à dater de cette aurore, les imaginations et les pensées mauvaises ne feront plus passer leur ombre sur lui."

3.– M.H.S.I., *Fontes narrativi*, mon. I2, n. 10, p. 374.

Tout le monde connaît le pèlerinage héroïque par lequel il inaugure sa vie nouvelle : la halte au sanctuaire d'Aranjuz où, probablement, il fit un vœu de perpétuelle chasteté, le don de quelques derniers écus pour restaurer un tableau de la Sainte Vierge à Navarrete. On sait surtout sa fameuse rencontre avec un Sarrazin et la dispute sur la virginité de Marie ; le sang d'Ignace ne fait qu'un tour dans ses veines : le paladin de la Reine des Vierges va se mettre en devoir de pourfendre le mécréant, mais le disciple du Christ en a scrupule. Dans sa perplexité, il s'en remet au jugement de Dieu, et sa mule, à qui il a laissé la bride sur le cou, le porte pacifiquement à Montserrat.[4]

C'est là que, selon tous les rites qu'il avait lus dans Amadis de Gaule [5], il fait sa veillée d'armes ; c'est là qu'il suspend son épée à l'autel de la Madone, qu'il se consacre définitivement au service de la Mère de Dieu. C'est de là que, au tout petit jour du 25 mars 1522, fête de l'Annonciation, vêtu d'un sac grossier, mais portant sur sa poitrine l'image si dévotement dénommée "Notre Dame du Cœur", il part pour Manrèse.

La "dictée de Marie"

C'est près de la ville de Manrèse, dans "la Santa Cueva", une grotte surplombant le Cardener, une rivière de Catalogne, que saint Ignace passe près d'une année, du 25 mars 1522 à février 1523. Là, dans une vie de prière et d'extrême ascèse, il cherche à découvrir où Dieu le conduit. En août ou septembre, il y connaît un ravissement mystique durant lequel il se sent transformé en profondeur [6]. Tandis qu'il est assis au bord du Cardener, "les yeux de son intelligence s'ouvrent. Ce n'est pas une vision, mais il apprend et comprend beaucoup de choses, dans le domaine spirituel et celui de la foi. Il a une telle illumination que tout lui semble nouveau et clair dans leur unité. Rien dans tout ce qu'il apprit plus tard […] n'équivalait à cette illumination." [7]

Le chevalier du Christ part alors à la conquête du monde, armé de pied en cap avec son minuscule livret des *Exercices spirituels*, dicté par la Vierge Marie, et surtout les *Constitutions* de la future Compagnie de Jésus [8]. C'est ce que rapportent les récits primitifs de la Compagnie de Jésus. Mais cette dictée de Marie, qu'est-elle au juste ? On sait bien que les *Exercices* et surtout les *Constitutions*, loin d'être l'œuvre jaillie en quelques heures ou quelques jours de l'abondance du cœur, sont au contraire le fruit de longues et laborieuses méditations ; on en connaît, par exemple, différents

4.– *Ibid.*., n. 15-16, p. 382 et suivantes.
5.– Amadis de Gaule (*Amadís de Gaula*) est un roman de chevalerie espagnol qui, sous la forme où nous le lisons fut publié en 1508.
6.– André Ravier, *Les chroniques Saint Ignace de Loyola*, 1973, p. 27.
7.– Ignace de Loyola, *Récit du pèlerin* ; autobiographie, Éditions fidélité, 2010, n° 30.
8.– H. Watrigant, *La très Sainte Vierge a-t-elle aidé saint Ignace à composer le livre des Exercices ?*

Miguel Cabrera, *La conversion de saint Ignace de Loyola.*

ajouts que le saint fondateur effectuera avec le temps, au fur et à mesure qu'il mûrit son œuvre. Cependant, le Pape Pie XI dans l'encyclique *Meditantibus nobis* du 3 décembre 1922 écrit : "Dans la retraite de Manrèse, saint Ignace apprit de la Mère de Dieu elle-même comment il devait combattre les combats du Seigneur. Ce fut comme de ses mains qu'il reçut ce code si parfait – c'est le nom qu'en toute vérité nous pouvons lui donner – dont tout bon soldat de Jésus-Christ doit se servir…" Il est certain que les méditations et prières de Manrèse, sous l'illumination surnaturelle, ont été le point de départ des *Exercices* et qu'elles ont marqué de leur empreinte tout l'édifice élevé ensuite petit à petit.

Par la formule universellement usitée que "Marie a dicté à saint Ignace les *Exercices spirituels*", faut-il entendre une dictée au sens écolier du terme, comme si la Très Sainte Vierge avait suggéré, mot pour mot, au simple scribe le texte du petit carnet ? Ou bien est-ce par une inspiration mariale comparable à l'inspiration divine des saintes Écritures qu'il coucha sur le papier les grâces reçues ?

Il est certain que ce serait bien trop peu de limiter l'intervention de Marie à une influence générale et vague.

Marie dans les Exercices

La place matérielle que la Vierge Marie occupe dans les *Exercices* et dans les *Constitutions*, si grande soit-elle, nous intéresse ici moins que le caractère de cette place. Nous y trouvons incontestablement la lumière de Manrèse : Ignace, chevalier converti, mais toujours chevalier, conçoit désormais la vie comme un don complet et absolu de soi-même à la "divine Majesté" dans les armées du Christ, chef humain et divin, sous le regard et le patronage de la "Dame", son introductrice et médiatrice.

C'est à elle qu'il recourt avec son retraitant pour s'arracher aux passions

mondaines ; c'est sur elle qu'il compte pour "obtenir de son Fils et Seigneur la faveur de sentir le désordre de ses propres actions et de ses affections" [9] ; c'est en sa présence et sous ses auspices qu'il fait son oblation au service d'élite du divin Roi [10] ; c'est à son patronage et à sa médiation qu'il recourt pour se faire "enrôler sous l'étendard de son Fils et Seigneur" [11]. Désormais cette "Dame [qui] n'est ni comtesse ni duchesse, mais d'une condition plus haute que tout cela", est la Mère du Christ-Roi, la Mère de Dieu. Aussi saint Ignace ne sépare-t-il jamais le Fils de la Mère. Et, tout en contemplant la vie de Jésus, avide "de la connaître toujours plus intimement pour l'aimer lui-même avec toujours plus d'ardeur et le suivre de plus près" [12], il s'arrête, en chaque rencontre, à savourer aussi les mystères de la vie de Marie : il assiste à la visite de l'Ange et s'intéresse à regarder "dans le détail, la maison et la chambrette de notre Dame" ; il ne perd aucun geste, aucune parole de l'ange et de "notre Dame" [13] et il ne manque pas non plus, avant de prendre congé, de s'adresser *ad Matrem et Dominam nostram* pour s'entretenir avec elle et se recommander à elle [14]. Il la suit à Hébron, à Bethléem et, pas à pas, dans toutes ses démarches. Il assiste aux adieux de Jésus partant pour sa vie publique ; il est avec elle durant la Passion [15] ; il se tient près d'elle au pied de la croix ; il attend avec elle la joie de la résurrection dans la maison où elle s'est retirée avec Jean, et dont les détails, chambre, oratoire… lui sont familiers [16]. Son amour a des intuitions, des certitudes absolues. Et qu'on ne vienne pas lui dire que l'Évangile est muet sur l'apparition du Christ ressuscité à sa mère ; on s'attirerait alors la réponse déjà toute prête sur ses lèvres et qu'il emprunte à Jésus : "Mais vous non plus, vous n'avez donc pas de bon sens !"[17]

La Compagnie de Jésus

Sous la conduite de la Providence, à Paris, ses desseins se précisent : il a recruté quelques compagnons, un petit peloton, bien petit (sept, lui compris), mais réellement décidé à se consacrer au service du divin Roi. Pour faire les choses bien en règle, selon l'esprit d'Ignace, le matin de l'Assomption 1534, sur la colline de Montmartre, dans une église dédiée aux douleurs de Marie, tous ensemble se vouent à

9.– 1re semaine, 3e exercice, n° 63.
10.– *Appel du Christ-Roi*, n° 98.
11.– *Méditation des deux étendards*, n° 147.
12.– *Méditation sur l'Incarnation*, 3e prélude n° 104.
13.– *Méditation sur l'Incarnation*, nos 102, 103, 106, 108.
14.– *Ibid*. n° 109.
15.– n° 199.
16.– n° 219, 229.
17.– n° 299
18.– M.H.S.I., *Memoriale Fabri*, n. 15.

Juan de Valdés Leal,
Saint Ignace et saint François de Borgia.

la milice du Christ [18]. Quelques années passent ; officiellement approuvé par le Saint-Siège, l'Ordre nouveau qui, encore bien menu, s'est grossi de quelques unités, a pris logis à l'ombre de Notre-Dame de la Strada à Rome et, le 22 avril 1541, il se rend à la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs pour s'y engager, cette fois par une profession solennelle, toujours aux pieds de la Très Sainte Vierge [19], dans la Compagnie qui désire "être honorée du nom de Jésus et combattre sous l'étendard de la croix et servir Dieu seul et le Pontife romain son vicaire sur la terre". [20]

On lit dans les Constitutions de la Compagnie de Jésus : "La dévotion envers la Bienheureuse Vierge Marie que notre Compagnie a toujours honorée comme une Mère très douce, et au Cœur Très Pur de laquelle elle s'est dédiée et consacrée, est recommandée à tous… Que tous s'emploient à propager partout son culte et son honneur." [21]

Voyons, pour finir, comment les jésuites ont hérité de leur saint fondateur leur piété mariale.

La piété envers l'Immaculée

Selon la 3e révélation qui a été faite à saint Alphonse Rodriguez, S.J., († 1616), la Compagnie de Jésus a été voulue par Dieu en vue de propager et de défendre l'Immaculée Conception [22]. De fait, comme nous l'avons vu, l'Immaculée Conception a été l'objet de la première et de la plus tendre dévotion de saint Ignace envers la Madone. Les premiers membres de

19.– Ribadeneira, *Vie de saint Ignace*, l. 3, c. 1. Le jeune Pierre Ribadeneira avait accompagné, à Saint-Paul, Ignace et son petit groupe.
20.– Formule de l'Institut approuvée et confirmée par Jules III
21.– *Epitome*, 673,
22.– A. Drive, *Maria e la Compagnia di Gesù*, 1898, p. 98.

la Compagnie, saint François-Xavier, saint François de Borgia, saint Fr. de Girolamo, saint Pierre Claver, saint Bernardin Realino, saint Alphonse Rodriguez, saint Jean Berchmans se sont engagés par vœu à défendre cette dévotion. Le fameux théologien jésuite, Vasquez († 1604), fait la remarque qu'il n'a jamais rencontré un membre de l'Ordre qui se soit opposé à ce privilège de Marie, soit verbalement, soit par écrit. G. E. Nieremberg († 1656), remarquable propagateur de l'Immaculée par ses nombreux écrits, comptait en son temps soixante-dix auteurs de la Compagnie, qui avaient écrit en faveur de l'Immaculée Conception. Le nombre des œuvres de jésuites en cette matière jusqu'à la deuxième moitié du XIXème siècle dépassait le chiffre de trois cent cinquante.

La position des grands théologiens jésuites en ce domaine fut en outre très importante. Au Concile de Trente, A. Salmeron et J. Lainez ont défendu énergiquement cette doctrine. Par leurs écrits pour la défense du même privilège, se sont distingués, entre autres, saint Pierre Canisius et le plus grand théologien de la Compagnie, Suarez, qui soutenait que cette vérité pouvait être définie, quand il plairait à l'Église de le faire [23]. À la demande du Pape Paul V, si la doctrine de l'Immaculée Conception pouvait être définie, le

Andrea Sacchi, *Notre Dame entourée de saint Ignace, de saint François-Xavier et de saint Côme et saint Damien.*

Cardinal Bellarmin répondait : "Je suis d'avis que cette doctrine pourrait être définie […] qu'elle devrait être acceptée par tous les fidèles comme pieuse et sainte, de sorte qu'il ne soit plus permis de soutenir ni d'adopter le sentiment contraire sans témérité, sans scandale et sans être suspect d'hérésie" [24] . Dans la Compagnie renaissante au XIXème, parmi les artisans les plus actifs de la préparation dogmatique, il faut compter Fr. Patrizi, exégète remarquable, qui soutenait le sens mariologique et l'Immaculée Conception dans le Protévangile ; C. Pasaglia qui, avec l'aide de Schrader, a écrit son ouvrage classique en trois volumes [25], et le grand

23.– *Dico (…) veritatem hanc, scil. Virginem esse conceptam sine peccato originali, posse definiri ab Ecclesia, quando id expedire judicaverit*. Comment, et Disput. in Tertiam Partem D. Th. Q. 27. disp. 3, sect. 6, n. 4.
24.– A. Drive, *op. cit.*, p. 122-123.
25.– *De immaculato Deiparae Virginis conceptu*, 1854.

Couronnement de la Sainte Vierge en présence de saint Charles Borromée et de saint Ignace de Loyola, cathédrale de Lucques, Toscane.

théologien de la moitié du siècle dernier, Jean Peerone, qui fut consulteur de Pie IX pour la définition. Par son fameux ouvrage [26], qui eut dix éditions, il défendit la définibilité de l'Immaculée Conception. La Bulle de la définition a été faite d'après les ouvrages de ces grands auteurs.

Quelle gloire pour saint Ignace d'avoir su transmettre à son œuvre une telle piété envers l'Immaculée ! Mais ce n'est pas le seul titre sous lequel elle est honorée à la suite du fondateur.

La piété envers Marie Reine

Enfin, soulignons que la dévotion mariale des jésuites est tout spécialement une dévotion à "Marie Reine". En effet, chez saint Ignace, l'amour filial qu'il porte à Marie est caractérisé par l'attitude chevaleresque d'un vassal vis-à-vis de sa Reine. Cet amour a jailli de la conception médiévale de l'amour courtois et de l'accolade. Saint Ignace s'en est inspiré au moment décisif de sa vie lorsque, après avoir fait sa veillée d'armes devant l'image miraculeuse de Montserrat, il s'est, le lendemain matin, agenouillé aux pieds de sa Reine, lui a offert ses armes et s'est revêtu d'une nouvelle armure : celle du Christ, le vêtement du mendiant.

Cet esprit d'hommage respectueux vis-à-vis de l'auguste Reine Marie, le fondateur l'a légué à ses fils. Ainsi, après que la Société de Jésus a été reconstituée au XIXème, les Jésuites expriment avec ferveur cette vénération, en ajoutant aux Litanies de Lorette l'invocation à Marie : *Regina Societatis Jesu, ora pro nobis*. Le 25e général de la Compagnie, le R. P. Wernz, dans sa circulaire du 25 décembre 1913, a décerné solennellement le titre de "Reine de la Société de Jésus" à la très Sainte Vierge. Dans une suite logique de reconnaissance de cette royauté, trente ans plus tard, à l'occasion du quatrième centenaire de la Société, le 26e général de la Compagnie de Jésus, le R. P. W. Ledochomski pouvait donner, dans sa circulaire du 8 septembre 1942, la joyeuse nouvelle que le Saint-Siège, par un décret de la Congrégation des Rites, lui avait accordé une

26.– *De immaculato B. M. Virginis conceptu*, 1847.

fête spéciale pour la *Regina Societatis Jesu*, avec messe et office propre. Cette fête est ainsi célébrée, annuellement, au jour mémorable du 22 avril, anniversaire de la profession solennelle de saint Ignace et de ses premiers compagnons à Saint-Paul-hors-les-murs.

"Portant à travers l'immensité des continents et des mers le Nom adorable de Jésus, ils n'ont point cessé de publier en même temps et partout le Nom très doux de sa divine Mère. "

Voici pour conclure le bel hommage que le Pape Benoît XIV, dans *Gloriosae Dominae* du 27 septembre 1748, rendait à la piété mariale de saint Ignace et de son Institut :

> *Le cœur tout plein de ces pensées,* écrit-il, *le bienheureux confesseur Ignace, ce chef d'une nouvelle phalange de l'Église militante, levée par lui sous l'étendard du très saint Nom de Jésus pour promouvoir toujours davantage la gloire de Dieu, ayant conscience des rudes combats qui l'attendaient, lui et les siens, dans la poursuite de leur propre salut et du salut de leur prochain, estima très sagement qu'il ne saurait se placer sous un patronage meilleur et plus opportun que celui de la bienheureuse Vierge.*
>
> *À peine franchi le seuil de la maison paternelle, l'esprit déjà tout préoccupé de vastes projets et désormais décidé à faire son apprentissage dans la milice des saints, il commence par se rendre auprès de cette Vierge pour se mettre sous ses auspices avant de gravir le chemin ardu de la perfection.*
>
> *Plus tard, ayant fait choix de ses premiers compagnons d'armes, et déjà prêt à les mener au combat, c'est encore dans une chapelle consacrée à la Vierge sur le Mont des Martyrs, à Paris, qu'il s'engage avec eux par un serment sacré et solennel. C'est là, comme sur une roche inébranlable, qu'il pose les premiers fondements de son Institut.*
>
> *Et comme il avait lui-même coutume de ne rien décider, de ne rien entreprendre d'important sans avoir invoqué le secours de Marie, il voulut que, à son exemple, dans tous les ministères et travaux de leur vocation, ses disciples, obligés d'affronter tant de dangers pour la religion, choisissent avec confiance pour leur patronne auprès de Dieu, pour leur refuge et leur rempart devant la face des ennemis, cette Tour inexpugnable à laquelle* sont suspendus mille boucliers *(Cant 4, 4). Aussi, portant à travers l'immensité des continents et des mers, devant les rois et devant les nations, le Nom adorable de Jésus, ils n'ont point cessé de publier en même temps et partout le Nom très doux de sa divine Mère et, avec la lumière de la foi, avec la sainteté des mœurs, ils ont merveilleusement propagé dans toutes les contrées des deux mondes, le culte et l'honneur de Marie.* ■

Le Greco, *L'agonie du Christ au Jardin des Oliviers.*

Contempler la Passion
avec saint Claude La Colombière

Abbé Alexis Garnier, FSSP

***Tout chrétien, régulièrement au cours de sa vie, trouvera profit dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ. Les supports peuvent être fort divers pour cela, depuis la* lectio divina *des évangiles et des bons commentateurs jusqu'au chemin de croix, particulièrement recommandé les vendredis de Carême* [1].**

Dans cet article, nous aimerions faire redécouvrir un maître spirituel, Claude La Colombière, apôtre intrépide du Sacré Cœur de Jésus. Nous lui devons une série de méditations sur la Passion, données à l'occasion du Carême. Fidèle à l'école de vie spirituelle des exercices de Saint-Ignace, il centre toutes ses considérations sur le principe du colloque, échange affectueux dans la foi avec notre Seigneur : "Je considère ce que Notre-Seigneur a fait pour moi, et ce que je dois faire pour lui."

Saint Claude La Colombière retire de la Passion non seulement des sentiments, mais des actes. Il vise l'imitation de Jésus-Christ. Il réveille dans nos âmes l'esprit de résolution. Il parle à la raison et au cœur, pour ame-

1.– Le chemin de croix accompli publiquement le vendredi de Carême, devant les stations, est une œuvre indulgenciée (remise totale de la peine due pour le péché, applicable à une âme du purgatoire, aux conditions ordinaires ; confession sacramentelle les jours précédents ou le jour-même, communion sacramentelle, prière aux intentions du Souverain Pontife, et détachement intérieur de tout péché, même véniel). Cf. Sacrée Pénitencerie Apostolique, *Enchiridion indulgentiarum*, n° 63.

Les dix méditations peuvent être classées de la façon suivante :

THEME	TITRE	DATE et LIEU
Les vertus de Jésus en sa Passion	1. De la Pénitence de Jésus souffrant.	Prédication des vendredis de Carême 1677, Londres.
	2. De la Charité de Jésus souffrant.	
	3. De la Patience de Jésus souffrant.	
	4. Du mépris du monde de Jésus souffrant.	
	5. De l'abnégation de Jésus souffrant.	
	6. Du zèle de Jésus souffrant.	
Les protagonistes de la Passion	7. La trahison de Judas.	Prédication des vendredis de Carême 1678 (incomplet), Londres.
	8. La chute de saint Pierre.	
	9. La conduite de Pilate.	
	10. L'empressement de Madeleine.	

ner l'âme à la décision et l'acceptation des sacrifices nécessaires. [2] Encourageant le lecteur à méditer directement ces textes en tout ou partie, nous nous arrêterons surtout au propos sur la pénitence, la charité, puis sur saint Pierre.

LES VERTUS DE JÉSUS SOUFFRANT

Jésus a souffert en sa Passion non seulement pour expier le péché des hommes, mais aussi pour nous donner un exemple des vertus chrétiennes, "exprimées en sa personne et ramassées en ce mystère". Il est donc notre Rédempteur mais aussi notre modèle. Il nous inspire la reconnaissance pour un si grand amour, mais aussi le désir d'imitation et de conformité.

La pénitence

C'est l'une des premières dispositions pour le pécheur qui vient à Dieu. Elle afflige et humilie l'âme (vertu intérieure) et le corps (vertu extérieure). C'est une douleur pour le péché comme offense à Dieu. Jésus l'éprouve vivement, pour des péchés qui ne sont pas les siens ; "Mon âme est triste à en mourir."

Pourquoi notre pénitence ne rejoint-elle pas cette douleur de Jésus, "grande comme la mer" ? C'est que "je vous connais peu, ô mon Dieu ! Que je vous aime peu ! C'est encore que

2.– "De quoi s'agit-il ? On nous parle tant de ce Salut, de cette âme, de cette éternité ! On nous en a tant prêché ! Est-il vrai que je ne suis au monde que pour me sauver ? Est-il bien vrai que Jésus-Christ ne s'est fait homme que pour cela ? Est-il bien vrai que je dois mourir, être puni ou récompensé éternellement ? Si ce sont des vérités, comme je le crois, si cela est vrai comme il est vrai que je vis, que je parle... À quoi est-ce que je songe ? Mais mon Dieu, dira-t-on, il faudrait bien vivre d'une autre manière... Je ne songe pas à ce que je suis !"

Le Greco, *Partage de la tunique du Christ.*

je ne m'aime guère moi-même. Je ne connais pas bien le nombre, ni l'énormité de mes péchés".

Aussi le spectacle de Jésus souffrant pour moi éveillera-t-il la componction [3] et la pénitence en mon cœur. Il tempèrera aussi la joie sensible et désordonnée liée au péché (apparence de bien).

Saint Claude nous arrête sur l'innocence de Jésus. Innocence sans impatience ; nulle hardiesse, nulle plainte, nul cri ou protestation… Nous écoutons ici la patience et le silence de Jésus. Cela éveille l'humilité pour le péché, acte volontaire déraisonnable, injuste, ingrat. Ici s'éteint l'étonnement devant les peines ou les souffrances à endurer – les reproches et la confusion pour le péché – les maladies ou épreuves physiques – et même les injustes souffrances. Ainsi "l'âme chrétienne sait se comporter comme il faut dans les petites occasions de souffrir dont la vie est remplie" ; parole dure ou vive, manque d'attention, lenteur ou négligence envers soi… Manque de respect d'un enfant… Maladresse ou faute d'un subordonné… "C'est à un homme qu'on fait cela – et moi, à Dieu." Ces choses doivent être, non pas recherchées, mais acceptées au moins intérieurement et surnaturellement.

> "Ça donc, mon âme, travaillons, ce carême, à exciter dans nous-mêmes de véritables sentiments de pénitence. Ayons sans cesse devant les yeux, et ce que Jésus a souffert pour nos péchés, et ces mêmes péchés, pour lesquels il a souffert. Que la douleur que nous concevons à cette vue nous rende incapable de toute vaine joie ! Que l'humiliation qu'elle nous inspirera

3.– Componction (*compungere* : percer avec). C'est le regret vrai et profond des fautes passées, déjà pardonnées. On peut le distinguer de la contrition (*contere* : briser, broyer). C'est le regret des fautes présentes, en vue d'en demander et obtenir le pardon.

nous défende de toute impatience, de tout murmure !"

Dans les applications pratiques, le saint jésuite indique avant tout la pénitence de précepte [4] (demandée par l'Église à tout fidèle). Il recommande notamment le jeûne, et pas seulement alimentaire. "Le Carême n'est point un temps de divertissement pour ceux qui ont un peu de christianisme." On reconnaît ici l'écho de la liturgie : "Usons donc de moins de paroles, de nourritures, de boissons, de sommeil et de loisirs, et demeurons davantage dans la vigilance spirituelle." [5] On ne trahit pas la pensée du saint en l'étendant à des domaines plus modernes : temps et mesure dans la consultation et participation aux réseaux sociaux, forum, consommation journalière d'écran, etc.

La charité de Jésus ne le pousse pas seulement à soulager notre misère, mais à la partager.

Une réflexion sur *la totale abstention de plaisir* peut laisser perplexe le lecteur [6]. Il faut ici rappeler que ce propos ne relève pas de l'excès de zèle ou de l'imprudence, mais d'une sainteté particulière. Les saints ont des lumières spéciales sur la Passion de Jésus et des inspirations spéciales pour s'y unir. *Nous leur devons alors, sinon l'imitation, du moins l'admiration. Vivre absolument sans plaisir n'est pas possible, sans doute – mais vivre pour le plaisir seul n'est pas souhaitable, et sans doute fort peu salutaire.*

Finement, l'auteur rappelle une distinction pratique entre la mesure de la tempérance (choses agréables dont il n'est jamais permis d'user) et celle de la *pénitence* (choses agréables et légitimes dont il est bon de se priver en temps de pénitence).

Vigoureusement, il encourage aussi le chrétien à ne pas "*avoir deux religions*" en matière de pénitence, l'une à l'église, l'autre en dehors…

Bonnement enfin, il termine sur la confiance en Dieu pour celui qui accepte l'affliction et l'humiliation de la pénitence, en son cœur et son corps.

La charité

La Passion de Jésus est un excès, nous dit saint Claude. Un *excès de charité* : "Cette vertu lui a fait souffrir ce qu'il ne devait pas souffrir, plus qu'il ne devait souffrir, et pour des gens pour qui il n'avait pas sujet de souffrir."

La charité de Jésus ne le pousse pas seulement à soulager notre misère, mais à la partager. Cette charité demande nos reconnaissances et notre imitation. D'où cette sublime prière pour demander un cœur de chair, qui compatit à la peine de Jésus. Compatir envers un malfaiteur qui reçoit une juste sanction nous est familier ; mais ici, c'est un innocent qui est à la peine. Cette charité s'incarne et s'exerce à travers le prochain : compassion, aumône. "Il ne faut pas que la pénitence épargne pour l'avarice. Ce qu'on retranche […] doit être pour les pauvres […] Informez-vous de ces misères. J'avoue qu'il y en a qui les cachent. Mais la charité découvre tout avec un peu de soin ; cela mérite qu'on en prenne."

4.– Pour mémoire, la mesure de jeûne alimentaire demandée à l'époque est de 40 jours complets avec un seul repas solide quotidien.

5.– *Bréviaire Romain, hymne des Matines au temps du Carême.*

6.– "*Non, désormais mon plaisir sera de faire souffrir cette chair, laquelle aussi bien n'est bonne qu'à ça. Mon plaisir, durant ce Carême, sera de me retrancher l'usage de tous les plaisirs.*"

Le Greco, *Les larmes de saint Pierre.*

Nous entrons ensuite dans les excès de la Passion de Jésus. Ce "*trop*" en regard de la justice du Père, de la haine de ses ennemis, de la rémission des péchés et de l'enfer à éviter […] ne sera-t-il "*pas assez*" pour toucher le cœur et inspirer la reconnaissance ? Ici c'est la tiédeur qui est visée, et ce doux reproche prolonge ceux des Impropères du Seigneur du Vendredi saint ; "*Que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je affligé ? Qu'aurais-je dû faire de plus, que je n'aie pas fait ?*"

"*Il n'y a que Vous, ô mon Dieu, qui soyez capable d'aimer ainsi. On ne trouve rien de pareil parmi les hommes.*" Les efforts de Carême trouvent ici leur motif le plus beau ; répondre à l'amour pur de Jésus par un amour de purification. "[…] Vous trouvez des obstacles en mon cœur […] Je m'en vais le purifier, je vais rompre ces attaches […] Je suis sûr que quand je vous l'offrirai vide, vous ne refuserez pas de le remplir de votre amour, d'y venir habiter vous-même, […] de le disposer à cette charité parfaite."

SAINT PIERRE

Sa chute n'est "ni moins surprenante, ni moins instructive" que celle de Judas. D'où vient qu'il a fait une chute si funeste ? D'où vient que Jésus Christ a permis que le premier de ses apôtres tombât d'une manière si radicale ? Quelle pénitence en a-t-il fait ?"

L'auteur rappelle alors la *présomption*, la *négligence* et l'*imprudence* de saint Pierre.

◆ **Présomption d'abord**, d'estimer sa force au-dessus de la faiblesse que Jésus lui met devant les yeux. "Tu don-

nerais ta vie pour moi ? […] Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois." S'ensuit un avertissement au "saint Pierre qui sommeille en chacun de nous". Il faut du courage, certes, pour être chrétien… mais aussi de la crainte (Philippiens, II, 12). "Si une servante a fait tomber la principale colonne, la pierre fondamentale de votre Église […]". Avis typiquement ignatien ; si Dieu ne retire jamais la grâce suffisante, il prive parfois de la consolation pour instruire. L'homme apprend alors le peu (ou le pire !) dont il serait capable sans l'appui divin.

◆ **Négligence, ensuite**, de ne pas veiller et prier sur le conseil du Seigneur (Mt 26, 41). Ce conseil semble une excuse par avance, comme si le Christ disait : "Je sais bien que, si vous m'offensez, ce sera bien plus par fragilité que par malice ; l'esprit et le cœur sont pleins d'amour." Mais si la charité est comme les jambes de l'âme, la prudence en est comme les yeux (saint Padre Pio). Et dans la vie intérieure, aussi, *il faut regarder devant soi, et où l'on met les pieds !*

Vigilate ; c'est la fuite des occasions dangereuses, notamment. "Mais quelle peine, quelle contrainte de marcher toujours avec tant de circonspection ! Oui, quand c'est par une crainte servile, mais quand c'est par amour, il n'y a point de peine. S'il y en a, on est récompensé par la pureté du cœur, par la pensée que Dieu en est témoin, par la paix." Consolante réflexion !

Le Greco, *Le Christ descendu de la croix.*

Michel Ange, *Pieta.*

Orate. "Un peu d'oraison tous les jours ; nulle chute que faute de cela." Le fruit de la prière est justement de tenir l'âme éveillée ; c'est dans le reste de la journée, les générosités plus grandes à accepter ou les tentations à éviter, que l'on recueille ce fruit.

◆ **Imprudence, enfin.** Il est presque plus grave de se mettre en occasion de chute que de tomber. Si toutefois, malgré cette vigilance, la chute arrive, "je viendrai me jeter à vos pieds, avec confiance, et je vous dirai ; Seigneur, vous connaissez de quoi je suis fait, et que je suis poussière…" (Job 14, 4). L'auteur s'arrête sur les occasions de personne, et la prudence à avoir dans les compagnies et amitiés que l'on peut se choisir. "Je veux peu d'amis ô mon Dieu, […]. Mais si j'en ai, ils seront les vôtres. Ou je les choisirai tels, ou je les rendrai tels, si je puis."

Du côté de Dieu, qu'en est-il ?

On connait la plaisanterie qui dit que Notre Seigneur a guéri la belle-mère de saint Pierre parce qu'il connaissait d'avance la trahison de l'apôtre… Plus sérieusement, c'est effectivement une punition de sa présomption. Mais il y a une raison divine plus haute à cette permission du mal même dans les bons : prévenir les scandales. "Car qui s'étonnera de voir des chutes, après que le premier des apôtres est tombé ?" C'est une vue très haute, une suprême charité, une lumière du don de sagesse. C'est aussi un éclairage très profitable aux temps de crise dans l'Église, et de contre-exemples avérés.

"*Homines eris capiens…* Tu seras pécheur d'hommes" (Lc 5, 10). Selon saint Grégoire, Jésus a ainsi tempéré d'avance le zèle de saint Pierre, pour qu'il ne soit ni dur ni amer lorsqu'il aura à avertir ou reprendre le pécheur.

"Est-il bien vrai que vous voulez, non seulement nous pardonner, mais encore qu'on nous traite avec douceur ? Que nous sommes malheureux de vous avoir offensé ! Que nous sommes misérables de ne pas retourner à vous au plus tôt !"

C'est peut-être ce que Pierre a compris, entre autres, en croisant le regard de Jésus [7] après son reniement (Lc 22, 61) Beau sujet de méditation ! [8]

Notre Seigneur travaillait à rendre saint Pierre plus humble et plus prudent. Bref, *Dieu fait tout servir au bien de ceux qui l'aiment* (Rm 8, 28), et saint Augustin n'a pas craint d'ajouter (en ce sens bien précis qu'on vient de voir) ; "*même les péchés*" …

La pénitence de saint Pierre fut prompte, amère et continuelle.

Elle a inspiré à l'art chrétien des chefs-d'œuvre autour des "larmes de saint Pierre". Mais revenons à notre commentaire.

7.– *Pierre renia une première fois, et ne pleura pas ; car le Christ ne l'avait pas encore regardé. Pierre renia une deuxième fois, et ne pleura pas. Pierre renia une troisième fois, et il pleura très amèrement, parce que le Christ l'avait regardé.* (Commentaire de saint Ambroise sur saint Luc).

8.– *O vertu ! O force des regards de Jésus ! Mon Dieu, quand est-ce que vous me regarderez de la sorte ? Domine, quando respicies ?* (Ps 34, 17, 8ème méditation).

Promptitude… Ici, saint Claude souligne que tous sont pécheurs, mais que seuls certains s'endurcissent. Il oppose l'âme tombée "pour un moment ; à peine le mal est-il fait qu'on s'en repent, et qu'on le répare. La première inspiration, la première grâce, le premier bon mot qu'on entend perce le cœur de douleur." Et au contraire, le pêcheur endurci qui "pèche et demeure dans son péché. Il s'y plait, et s'en glorifie. On a beau prêcher et crier, ce n'est pas pour lui qu'on parle". Notons ici que le ferme propos, partie nécessaire de la contrition, consiste, non à savoir que l'on ne pèchera plus, mais à le vouloir et à prendre les moyens. "*Je voudrais bien pouvoir vous promettre que je ne vous offenserai plus. Mais du moins ne dormirai-je plus sur mon péché.*"

"Je voudrais bien pouvoir vous promettre que je ne vous offenserai plus. Mais du moins ne dormirai-je plus sur mon péché."

Amertume… Saint Pierre s'arrache (enfin) à la situation dangereuse de personne et de lieu. Il perçoit le mal fait à son âme. Dans un admirable réalisme, l'auteur compare notre réaction (vive) au (moindre) mal physique, et notre réaction au mal moral.

Perpétuité… "Quelle plaie au cœur de saint Pierre, qui ne cessa de saigner jusqu'à sa mort !" Et c'est sans doute cela que Jésus a comme avivé par sa triple interrogation après la résurrection : *Pierre, m'aimes-tu ? Pierre fut peiné.* Ici, on fera le point sur notre acceptation de la pénitence ; celle, sacramentelle, imposée par le prêtre lors de la confession – mais aussi les autres, en particulier celles du carême. "Mais cela est triste. – Demandez-le à ceux qui en ont la pratique. Cette tristesse s'accorde avec une joie incroyable." Et là encore, comment ne pas lire en filigrane les mots de saint Paul : *Il y a une tristesse selon Dieu, qui conduit à la pénitence en vue d'affermir le salut* (2 Co 7, 10), et ceux même de Jésus (Lc 15, 7) : *Il y a de la joie au ciel parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit et fait pénitence ?*

CONCLUSION

On peut sans exagérer compter saint Claude parmi les maîtres contemplatifs de la Passion de Jésus. Bien au-delà du temps et des lieux, ses réflexions peuvent stimuler nos cœurs et nos intelligences, et inspirer nos décisions de ce temps favorable, et jour de salut. "Pour apprendre cette leçon, que le Cœur de Jésus soit notre école ! Faisons-y notre séjour durant ce Carême. Étudiant dans les mouvements, et tâchons d'y conformer le nôtre. Oui, divin Jésus, je veux m'y loger." ■

Rubens, *Les miracles de saint Ignace.*

La direction spirituelle chez saint Ignace

Abbé Quentin Sauvonnet, FSSP

Volontarisme ! C'est à cette étiquette que beaucoup réduisent la physionomie spirituelle de saint Ignace. S'il est vrai qu'il donne une grande place à la volonté, jusque dans la façon de faire oraison, il n'en n'est pas moins un maître délicat avec les âmes. Dans la direction spirituelle en particulier, on s'étonnera de constater à quel point il met en garde ses disciples contre des abus, hélas, trop souvent répandus…

Saint Ignace est parfois présenté comme l'initiateur dans les temps modernes de la direction spirituelle. Cette idée reçue n'est pas exacte. Il suffit pour s'en persuader de regarder de plus près ce que vivaient les Pères du désert ou ce que rapportent de grands saints antérieurs à saint Ignace. Pour mémoire, rappelons-nous ce qu'écrivait saint Bernard à Ogier, chanoine régulier du Mont-Saint-Eloi : "*Celui qui se*

constitue son propre maître, se fait le disciple d'un sot. J'ignore ce que les autres pensent d'eux-mêmes à ce sujet ; pour moi je parle d'expérience, et je déclare qu'il m'est plus facile et plus sûr de commander à beaucoup d'autres que de me conduire moi seul. Vous avez donc été d'une prudente humilité et d'une humble prudence, en vous rendant compte de votre insuffisance personnelle dans l'affaire de votre salut, et en vous décidant à vivre sous la direction d'un autre." [1]

C'est faire donc trop d'honneur à saint Ignace que de lui attribuer la paternité de la direction spirituelle. Il a cependant eu une influence notable sur cette pratique à laquelle vont s'adonner les membres de la compagnie de Jésus [2]. Nous essaierons en ces quelques pages de préciser quelques-uns des enseignements de saint Ignace en cette matière [3]. Nous verrons comment saint Ignace lui-même pratiqua la direction spirituelle, la place qu'elle occupe au sein de sa fondation, et enfin les conseils concrets qu'il donne en ce domaine.

Comment saint Ignace pratiqua lui-même la direction spirituelle

Ignace de Loyola raconte dans son *Autobiographie* comment, à Manrèse, de nombreuses personnes venaient à lui pour s'instruire des choses spirituelles (n. 21, 26 et 34). Ainsi, dès 1522, simple "pèlerin", comme il disait, il avait créé un mouvement spirituel intense, notamment chez les femmes dévotes.

De retour de la Terre Sainte, en 1524, à Barcelone, il exerça une action considérable sur les monastères de clarisses, de hiéronymites, de dominicaines et dans un cercle étendu de familles ferventes [4] Ainsi fera-t-il encore, plus tard, à Alcala et à Salamanque. À Venise, les contacts avec divers personnages lui permirent d'initier aux *Exercices spirituels*, qui étaient une manière de direction des consciences. À son retour en Espagne, puis à Paris, il dut à ce genre d'action son rayonnement surnaturel et ses ennuis avec l'Inquisition. Jusqu'à la fin de sa vie, il resta le conseiller prudent et apprécié des personnages les plus divers.

Cependant, de plus en plus, avec bien des déboires, il s'appliquait à discerner parmi les étudiants ses futurs compagnons d'apostolat. On sait comment à Paris son action s'exerça sur Favre, Xavier, Laynes. Dans la période qui précéda la fondation de son ordre, surtout durant son séjour en Espagne, ses entretiens comprenaient une formation

1.– *Epistola* LXXXVII, 7.
2.– Souvenons-nous de ces illustres exemples : St Louis de Gonzague dirigé par St Robert Bellarmin ou de St Jean Berchmans dirigé par Virgile Cepari.
3.– Pour tous ceux qui voudraient poursuivre l'étude de saint Ignace comme Docteur spirituel, nous conseillons la lecture du P. Dudon, *Saint Ignace de Loyola*, ch. XIV, et surtout du livre si nuancé du P. Brou, *Saint Ignace, maître d'oraison*.
4.– Voir Dudon, *Saint Ignace de Loyola*, Paris, 1934, pp. 92, 126-132.

"D'après les Constitutions de la Compagnie de Jésus, la direction spirituelle est l'un des moyens les plus efficaces de maintenir l'unité de la vie commune."

à la vie intérieure, qui supposait une ouverture confiante du dirigé au directeur. Ignace appelait cette sorte de catéchisme pratique : "aider les âmes". Cette expression formule le but général qu'il assigna à sa Compagnie.

Ainsi, peu à peu, de directeur simplement, on le sent devenir maître, puis chef. Quand, en 1539, il jeta à Rome les premières bases de son Institut, il concentra sur cette œuvre, "d'autant plus divine qu'elle sera plus étendue", toutes ses puissances. C'est désormais *par ses fils* qu'il agira, en orientant leur action spirituelle et singulièrement en assurant la fécondité de leur ministère de direction.

Place qu'occupe la direction spirituelle dans la Compagnie de Jésus

Saint Ignace, avant tout soucieux de sa tâche de fondateur et de chef, n'a donné lui-même à la "direction" qu'une place très limitée dans son œuvre. Alors qu'il s'y était lui-même longuement adonné, il en restreint quelque peu l'exercice. Ce fait porte en lui un enseignement.

Dans les *Constitutions*, traitant des ministères spirituels auxquels s'adonneront ses religieux, il précise que la règle sera "de toujours se proposer un service de Dieu plus *grand* et un bien plus *universel*, puisque *plus il est universel plus il est divin*. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, la Compagnie préfère les ministères qui procurent *un résultat plus étendu et plus durable*. Elle exclut, par contre, les ministères, – fort louables en eux-mêmes, – qui seraient une entrave à la liberté d'action qui lui est nécessaire ou nuiraient à des travaux plus utiles."

Comme il est de l'essence de la "direction" de s'occuper des "individus", on voit que saint Ignace la range à une place secondaire et ne l'accepte que dans la mesure où elle n'empêche pas des travaux plus importants. Là encore il marquera des degrés :

> "Du point de vue des personnes (dont on s'occupera), toutes choses égales d'ailleurs, il faut cultiver d'abord ceux qui sont de la maison (c'est-à-dire de la Compagnie), puis ceux de l'extérieur ; parmi ceux-ci, avant tout, il faut se dévouer à ceux

qui en ont le plus grand besoin et à ceux de qui on peut espérer des fruits plus parfaits, plus durables et plus étendus ; d'une façon générale aux hommes plutôt qu'aux femmes."

Ainsi, comprendra-t-on qu'à mesure qu'il avançait dans la création et le gouvernement de sa Compagnie, il renonçait à exercer la "direction" des personnes externes afin d'en faire profiter avant tout les membres de l'ordre.

D'après les Constitutions de la Compagnie de Jésus, la direction spirituelle est l'un des moyens les plus efficaces de maintenir l'unité de la vie commune. Dévolue à l'autorité du supérieur, elle lui permet d'inculquer à chacun la ligne de conduite qui s'harmonise avec l'ensemble de la communauté. Aux côtés du supérieur est désigné un père spirituel, choisi parmi les religieux qui ont la confiance de leurs confrères (p. IV, c. 10, n. 7). "*L'esprit de charité*" commande les rapports des membres avec la tête. Une ouverture loyale est réclamée vis-à-vis de ceux qui représentent, aux yeux de la foi, Jésus-Christ (p. VI, c. 3, n. 2). Saint Ignace a voulu faire de ce "compte de conscience" une obligation, qui sollicite la confiance filiale plutôt qu'elle n'entraîne une contrainte disciplinaire. La sincérité doit être le garant du don total que chacun fait de soi à Dieu (*Examen général*, ch. 4, n. 34-35). L'expérience des choses spirituelles et le discernement que celles-ci impliquent sont les qualités maîtresses requises des supérieurs et des pères spirituels (p. IV, c. 10, n. 4).

Cette direction assidue prépare ceux qui seront à leur tour les guides de leur prochain. Les premiers compagnons d'Ignace ont fait preuve de remarquables aptitudes pour le ministère de la direction, un Pierre Favre, un Claude Le Jay, un Laynez, un Simon Rodriguez, ou un François-Xavier. Leur zèle à donner les *Exercices* et l'expérience du fruit que les retraites produisaient firent de ces premiers jésuites d'excellents guides spirituels.[5]

Les *Constitutions* expriment, cependant, une réserve qui peut surprendre : les ministères ordinaires dans les communautés de femmes et, en général, la direction féminine sont à éviter (p. VI, ch. 3). Une telle restriction est d'autant plus étonnante que le fondateur fut un directeur particulièrement apprécié des dévotes. Sa correspondance contient nombre de lettres qui leur sont destinées. En fait, les jésuites du XVIe siècle ont eu leur part, et même considérable, dans la réforme des couvents. La proscription vise à calmer l'ardeur de ceux qui affectionneraient un peu trop ce genre de ministère de second plan en y absorbant trop de temps. Cela risquerait alors de gêner des œuvres plus générales ou plus efficaces ; elle ne touche

5.– C'est ce que le P. Iparraguirre développe dans les *Monumenta historica Societatis Jesu* 76, Rome, p. 141 et suivantes.

Un dogme fondamental de la conduite des âmes selon saint Ignace est que l'homme doit s'y montrer humblement respectueux des initiatives et du bon plaisir du souverain et unique maître des âmes : le Seigneur Dieu.

pas la direction spirituelle considérée en elle-même. [6]

Ce qu'il recommande en direction spirituelle

C'est dans les instructions qu'il donne aux jésuites que nous connaîtrons comment saint Ignace conçut et promut la "Direction".

Si nous allons aux sources authentiques, nous verrons combien s'égare à ce propos une opinion généralement reçue, selon laquelle saint Ignace serait l'instigateur de la plus brillante méthode de "taylorisme" appliquée aux âmes. Il est vrai que par la suite les jésuites vont s'illustrer dans de fort nombreuses directions spirituelles. Mais est-ce pour autant la pensée du fondateur ? N'est-il pas bien remarquable que la première règle de conduite formulée par saint Ignace, dans le recueil des trente-sept *Sentences* que la tradition de la Compagnie vénère comme l'héritage de son Père, condamne directement cette erreur de la taylorisation spirituelle :

> VIII. C'est une chose pleine de dangers que de vouloir forcer [sic : *cogere*] à la perfection toutes les âmes par le même sentier. Celui qui agirait ainsi ne comprend pas combien divers et combien multiples sont les dons du Saint-Esprit.

Ainsi met-il en garde le directeur contre cet autoritarisme sans nuance

6.– J. M. Aicardo, *Comentario a las constituciones de la Compañía de Jesús*, t. 4, Madrid, 1924, liv. 3, ch. 3 ; H. Rahner, *Ignatius von Loyola, Briefvechsel mit Frauen*, Fribourg-en-Brisgau, 1956, surtout p. 304-449.

qui nous porte à imposer des formules toutes faites, à généraliser ce qui a réussi une fois, et, en particulier, à ne concevoir comme possibles et sûrs que les moyens qui ont convenu à notre propre tempérament. Ici saint Ignace dénonce une sorte d'attentat non pas tant à l'autonomie de l'homme qu'à la liberté du Saint-Esprit. Ainsi touchons-nous au dogme, fondamental selon lui, de la conduite des âmes, à savoir que l'homme doit s'y montrer humblement respectueux des initiatives et du bon plaisir du souverain et unique maître des âmes : le Seigneur Dieu.

L'unique objet de nos efforts chrétiens est de connaître et accomplir la volonté de Dieu. Pour peu qu'on ouvre au hasard le *Recueil des Lettres de saint Ignace*, on retrouvera cent fois, mille fois sous sa plume cette clausule : "*Qu'en son infinie et souveraine bonté, Dieu veuille nous donner sa grâce parfaite pour que nous sentions sa sainte volonté et l'accomplissions entièrement.*" Sur la fin de sa vie, saint Ignace ne connaît plus d'autre souhait. Mais à la première page des *Exercices*, déjà, il assignait au retraitant cet objectif essentiel : "de chercher et de trouver la divine volonté touchant la conduite de sa vie".[7]

Par suite, nul mieux que Dieu ne peut faire connaître à l'âme ses desseins, en sorte "que lui-même, *le Créateur et Seigneur, se révèle à l'âme* qui lui est dévouée et, l'embrasant de son amour et de sa gloire, *la dispose à aller vers Lui par la route qu'il sait lui mieux convenir*". D'où la scrupuleuse déférence où doit se tenir le directeur, "qui ne devra ni glisser ni pencher" vers le parti qu'il tient pour préférable, "mais, en parfait équilibre, comme une juste balance, *laisser le Créateur agir sans intermédiaire avec sa Créature, et la Créature avec son Créateur et Seigneur* [8]. Ce respect va si loin que, chose étrange, saint Ignace prend soin de marquer que le directeur "n'a pas à connaître ni à examiner les pensées intimes et les péchés du retraitant" ; mais proprement à observer les influences exercées sur lui par les Esprits bons ou mauvais pour le conseiller en de tels assauts. C'est pour discerner leur jeu que saint Ignace a formulé ces fameuses règles *ad discernendos spiritus* qui forment la pièce maîtresse de son enseignement. Reconnaître sûrement quand c'est le démon ou le Saint-Esprit qui agit sur l'âme, et par suite la faire résister à l'un et obéir à l'autre, telle est la tâche propre du "Directeur" : mettre l'âme en état de réceptivité divine, en l'aidant à faire en elle le silence et la solitude ; car "plus notre âme arrive à se faire seule et séparée, plus elle se rend capable d'approcher de son Créateur et Seigneur et de le saisir ; et plus elle le saisit, plus elle se dispose à recevoir les grâces et les dons de sa divine et souveraine Bonté".[9]

7.– *Annotation* I, 5.
8.– *Annotation* XV.
9.– *Annotation* XX.

Ainsi, celui-là même qui a pour mission de diriger l'âme pendant les *Exercices*, de lui fournir matière à méditation, doit-il se garder de l'ingérence si fréquente des prédicateurs indiscrets. Saint Ignace proscrit l'éloquence abondante et la subtilité du discours qui accablent l'attention, nourrissent la curiosité, encouragent l'inertie du dirigé. Le thème de la méditation, qu'il le donne en "courant", *discurrendo per puncta*, par les sommets, "n'ajoutant qu'une explication brève et sommaire" ; car, "celui qui contemple, s'il découvre une vérité ou par son effort personnel ou par l'illumination divine, y trouvera plus de goût et de fruit spirituel que si le prédicateur lui avait longuement développé son discours. En effet, ce n'est pas l'érudition abondante qui rassasie l'âme et la satisfait, mais c'est de sentir et de goûter les choses par l'intérieur." [10]

Tels sont les traits dominants de la pensée de saint Ignace en matière de direction. II est très vrai que saint Ignace a voulu faire de la direction spirituelle le régime intérieur d'un gouvernement tout de charité. L'ouverture de conscience au supérieur, il la considère comme la condition indispensable d'une obéissance qu'il veut "entière et sans réserve", mais qui suppose un commandement parfaitement informé du besoin des inférieurs. Il presse d'autre part ses religieux de s'ouvrir en toute confiance au "directeur", "père spirituel" qui leur est assigné ou qu'ils ont choisi.

Il n'est pas douteux que, en conséquence, les jésuites ont préconisé chez les fidèles une confidence analogue à leur "directeur" et que les enseignements et la pratique des *Exercices* les ont faits des confesseurs très attentifs à la conduite des âmes, en sorte que, sous leur influence, au XVIIe siècle surtout, la "direction" spirituelle a pris une place de plus en plus considérable dans la vie des chrétiens fervents.

Il se peut même que, chez certains, la pratique de la direction ait entraîné une déformation professionnelle et se soit nuancée parfois de subtilité ou d'autoritarisme intrusif. Telle n'était cependant pas la vision du saint fondateur pour lequel la direction est avant tout une affaire de religieux : il faut l'appliquer avec prudence aux âmes du monde.

Nous avons fait voir ainsi combien saint Ignace a professé de réserve et de discrétion ; combien il se montrait respectueux de la spontanéité des âmes et plus encore de l'autorité du Saint-Esprit. En admirable manieur d'hommes, il excella à leur faire rendre tout ce dont ils étaient capables pour la gloire de Dieu. Les chefs médiocres obtiennent de pauvres résultats parce qu'ils contraignent leurs subordonnés à se couler en de rigides formules. Les grands chefs sont ceux qui épanouissent leurs inférieurs et qui, selon le mot du *Magnificat*, laissent Dieu faire en ses enfants de "grandes choses". ■

10.– *Annotation* II.

Charles Philippe Larivière, *La bataille de Montgisard.*

L'appel du Christ-Roi

Méditation d'un exercice

Abbé Christophe Toulza, FSSP

Seconde semaine. Considération de l'appel d'un roi temporel pour aider à contempler la vie du roi éternel.

L'oraison préparatoire est la même qu'à l'ordinaire. Le premier prélude est la composition de lieu. Il consistera ici à voir, des yeux de l'imagination, les synagogues, les bourgs et les villages que parcourait notre Seigneur Jésus-Christ en annonçant son Évangile. Le second prélude consiste à demander la grâce que je veux obtenir. Ce sera ici de demander à Notre-Seigneur la grâce de n'être pas sourd à son appel, mais prompt et diligent à accomplir sa très sainte volonté.

Entrée dans la méditation :

Cette méditation constitue une sorte de nouveau Principe et Fondement par rapport aux trois semaines qui vont suivre. Elle détermine et complète le Principe et Fondement par l'exemple et la présence du Christ que nous allons désormais contempler pendant la deuxième, la troisième, et la quatrième semaine.

On appelle aussi cette méditation : "Le règne de Jésus-Christ" ou "Le règne de Dieu" car Jésus-Christ nous y appelle à l'aider dans l'établissement du règne de Dieu sur toutes les âmes.

Composition de lieu : on peut imaginer les ruines de Capharnaüm, la ville à peu près telle qu'elle était à l'époque de notre Seigneur Jésus-Christ … Imaginez que notre Seigneur commence sa visite dans un village par un miracle ! La foule accourt…

Grâce à demander : ne pas être sourds à l'appel du Christ. Vous êtes venus ici pour entendre ce que Jésus a à vous dire : soyez à l'écoute comme le jeune Samuel à qui le vieux prêtre Héli donnait cette consigne : *Parlez, car votre serviteur écoute.* [1]

Première partie de la méditation

92. Premier point. **Je me représenterai un roi que la main de Dieu a choisi, et à qui tous les princes et tous les peuples chrétiens rendent respect et obéissance.**

Pour nous autres, enfants de France, lorsque nous entendons saint Ignace nous inviter à nous représenter "un roi que la main de Dieu a choisi, et à qui tous les princes et tous les peuples chrétiens rendent respect et obéissance", nous pensons aussitôt à saint Louis, à qui rendaient respect non seulement tous les princes et tous les peuples chrétiens … mais aussi les musulmans !

93. Second point. **Je m'imaginerai entendre ce même roi parlant à tous ses sujets, et leur disant : "Ma volonté est de conquérir tout le pays des infidèles. Que celui qui voudra**

1.– Samuel 3, 1-21 : *Le jeune Samuel servait Yahweh en la présence d'Héli. La parole de Yahweh était rare en ces jours-là, et la vision n'était pas fréquente. En ce même temps, comme Héli était couché à sa place, or ses yeux avaient commencé à se troubler et il ne pouvait plus voir ; la lampe de Dieu ne s'était pas encore éteinte, et Samuel était couché dans le temple de Yahweh, où était l'arche de Dieu, Yahweh appela Samuel ; il répondit : "Me voici !" Et il courut auprès d'Héli, et lui dit : "Me voici, car tu m'as appelé." Héli répondit : "Je n'ai point appelé ; retourne te coucher." Et il alla se coucher. Yahweh appela de nouveau Samuel ; et Samuel se leva et, étant allé auprès d'Héli, il dit : "Me voici, car tu m'as appelé." Héli répondit : "Je n'ai point appelé, mon fils ; retourne te coucher." Samuel ne connaissait pas encore Yahweh, car la parole de Yahweh ne lui avait pas encore été révélée. Yahweh appela de nouveau Samuel pour la troisième fois. Il se leva et, étant allé auprès d'Héli, il dit : "Me voici, car tu m'as appelé." Héli comprit alors que c'était Yahweh qui appelait l'enfant. Et Héli dit à Samuel : "Va, couche-toi, et si l'on t'appelle encore, tu diras : Parlez, Yahweh, car votre serviteur écoute." Et Samuel s'en alla et se coucha à sa place. Yahweh vint et se tint là, et il appela comme les autres fois : "Samuel ! Samuel !" Samuel répondit : "Parlez, car votre serviteur écoute."*

me suivre se contente de la même nourriture, de la même boisson, des mêmes vêtements que moi. Qu'il travaille durant le jour, qu'il veille pendant la nuit, comme moi, afin de partager un jour avec moi, selon la mesure de ses travaux, les fruits de la victoire."

Charles Philippe Larivière, *La bataille de Montgisard* (détails).

Saint Louis nous appelle, ni plus ni moins, à la croisade : "Ma volonté est de conquérir tout le pays des infidèles !" Quant au deuxième aspect, voici le discours adressé à ses soldats, en 387 av. J.-C., par le navarque (chef militaire) de Sparte Téleutias, pourtant païen :

> Soldats, je viens sans argent mais, si Dieu le veut et si vous me secondez, j'essaierai de vous procurer le plus possible ce qui vous fait besoin. Sachez bien que, tant que je vous commanderai, je souhaite que vous n'ayez pas moins de quoi vivre que moi. Pour le ravitaillement, vous vous étonneriez peut-être, si je disais que je veux que vous le possédiez plutôt que moi ; pour moi, par les dieux, je choisirais d'être plutôt deux jours à jeun que de vous voir, vous, l'être un seul […]. C'est seulement quand vous aurez dans sa plénitude ce qu'il vous faut, que vous me verrez manger avec abondance. Si vous me voyez supporter les froids, les chaleurs, l'insomnie, pensez qu'il vous faut aussi endurer tout cela. Je ne vous ferai rien faire en ce genre pour vous molester, mais pour que vous en ayez profit. Notre patrie, soldats, dans la mesure où elle est heureuse, a conquis ces biens non par la négligence, mais par la volonté, en peinant et en risquant, lorsqu'il le fallait. Vous-même déjà auparavant, je le sais, étiez braves ; maintenant il faut essayer de devenir encore meilleurs, pour que nous peinions ensemble avec joie, afin d'être aussi joyeusement heureux ensemble.
> Il parlait ainsi, poursuit Xénophon, et tous lui crièrent de commander ce qu'il fallait ; ils étaient prêts à obéir.

Notez la fin du paragraphe ("afin de partager avec moi les fruits de la victoire") : ce Roi est dans une situation très avantageuse, puisque, en partant à la guerre, il sait déjà qu'il sera vainqueur, même si la victoire lui coûtera des fatigues et sacrifices. Notez également qu'il est clair que ceux qui le suivront partageront la récompense en proportion de leur engagement à ses côtés, ce qui est juste.

94. Troisième point. **Je considérerai ce que devraient répondre de fidèles sujets à un roi si généreux et si bon, et combien celui qui n'accepterait pas de telles offres serait digne du mépris de tout le monde, et mériterait de passer pour le plus lâche des hommes.**

Pendant la guerre de 1914-1918, les hommes qui restaient à l'arrière étaient conspués et devaient se justifier…

Mais revenons à nos croisades, et à saint Louis… Lorsqu'on lit le récit de la croisade qu'en a fait le sénéchal Joinville, ami du roi, au chapitre 77, l'auteur présente une très belle figure de chevalier croisé qui illustre l'enthousiasme qui doit animer ceux qui répondent oui à l'appel de se croiser, mais aussi le sacrifice que cela peut entraîner :

> En cette rue était monseigneur Gautier de Châtillon, l'épée au poing. Quand il voyait que les Turcs se mettaient dans cette rue, il leur courait sus, l'épée au poing, et les jetait hors du village ; tout en prenant la fuite devant lui, les Turcs le couvraient de flèches. Quand il les avait chassés hors du village, il se débarrassait de ces flèches qu'il avait sur lui, et remettait sa cotte d'armes sur lui, et se dressait sur ses étriers, et tendait les bras avec l'épée, et criait "Châtillon, chevalier ! Où sont mes prud'hommes ?" Quand il se retournait et qu'il voyait que les Turcs étaient entrés par l'autre bout, il recommençait à leur courir sus l'épée au poing, et les en chassait. Et ainsi fit-il par trois fois de la manière susdite.
> (…) Quand l'amiral des galères m'eût amené vers ceux qui furent pris à terre, je m'enquis à ceux qui étaient autour de lui ; [on] trouva un Turc qui était monté sur le cheval de monseigneur Gautier de Châtillon, et qui [répondit] qu'il lui avait coupé la gorge sur son cheval même.

Seconde partie de la méditation

La seconde partie de cet exercice consiste à "appliquer à Jésus-Christ, notre Seigneur, les trois points de la parabole précédente".

95. Et quant au premier point, **si l'appel d'un roi de la terre à ses sujets fait impression sur nos cœurs, combien plus vivement ne devons-nous pas être touchés de voir Jésus-Christ, notre Seigneur, Roi éternel, et devant lui le monde entier, et chaque homme**

en particulier, qu'il appelle en disant : "Ma volonté est de conquérir le monde entier, de soumettre tous mes ennemis, et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père. Que celui qui veut venir avec moi travaille avec moi ; qu'il me suive dans les fatigues, afin de me suivre aussi dans la gloire."

Dans l'application de la similitude entre les deux parties, le premier point de la seconde partie (95) répond à la fois au premier (92) et au second (93) point de la première partie.

Nous sommes les soldats du Christ en tant que confirmés. Voici l'analyse que fait saint Thomas d'Aquin du caractère (marque spirituelle indélébile) qu'imprime la confirmation dans l'âme du chrétien :

> Comme nous l'avons dit, le caractère est une puissance spirituelle ordonnée à certains actes sacrés. Or nous avons dit que, si le baptême est comme une naissance spirituelle à la vie chrétienne, la confirmation est la croissance spirituelle qui amène l'homme à l'âge adulte dans la vie spirituelle. Or, il est visible, par l'analogie de la vie corporelle, que l'activité de l'homme à sa naissance, et celle qui lui convient quand il est parvenu à l'âge adulte, sont différentes. Aussi le sacrement donne-t-il à l'homme le pouvoir d'accomplir certaines actions sacrées autres que celles dont le baptême lui donne le pouvoir. Dans le baptême, il reçoit le pouvoir de faire ce qui concerne son salut personnel, en tant qu'il vit pour lui-même ; mais *dans la confirmation, il reçoit le pouvoir de faire ce qui concerne la lutte spirituelle contre les ennemis de la foi.* On le voit par l'exemple des Apôtres qui, avant de recevoir la plénitude du Saint-Esprit, étaient au cénacle, persévérant dans la prière (Ac 1, 13) ; mais ensuite ils en sortirent, et ne craignirent pas de confesser publiquement leur foi, même devant les ennemis de la foi chrétienne. Il est donc évident que la confirmation imprime un caractère. (*Somme théologique, III*[a], q. 72, a. 5)

Et dans les réponses aux objections, saint Thomas précise sa pensée : par la confirmation, le chrétien reçoit le pouvoir de confesser la foi du Christ publiquement, et comme en vertu de sa charge.

> Le combat spirituel contre les ennemis invisibles est le fait de tous les baptisés. *Mais combattre contre les ennemis visibles, c'est-à-dire contre les persécuteurs de la foi,* en confessant le nom du Christ, *est le fait des confirmés*, qui ont été conduits spirituellement jusqu'à l'âge adulte, selon saint Jean (1 Jn 2, 14) : *Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le malin.* Ainsi le caractère de la confirmation est un signe qui distingue non les fidèles des infidèles, mais ceux qui ont grandi spirituellement de ceux que saint Pierre appelle (1 P 2, 2) des enfants nouveau-nés. (*Ibidem, ad 1*[um])
> Tous les sacrements sont des protestations de foi. Par conséquent, si le baptisé reçoit le pouvoir spirituel de protester sa foi en recevant les autres sacrements, *le confirmé reçoit le pouvoir de confesser la foi du Christ publiquement, et comme en vertu de sa charge.* (*Ibidem, ad 2*[um])

***96. Je considérerai, dans le second point,* que tout homme qui fait usage de son jugement et de sa raison ne peut pas balancer à s'offrir généreusement à tous les sacrifices et à tous les travaux.**

Ce que saint Ignace met sur les lèvres de Notre-Seigneur ("Que celui qui veut venir avec moi travaille avec moi ; qu'il me suive dans les fatigues, afin de me suivre aussi dans la gloire") fait écho à la parole authentique relatée dans l'Évangile : *Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.* (Jn 12, 26) On peut interpréter ainsi la parole du Christ : "Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive… sur la croix, et là où je suis, demain sur la croix et plus tard dans la gloire, là aussi sera mon serviteur, sur la croix en ce bas-monde, et dans la gloire après cette vie terrestre. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera… au Ciel."

Dans l'application de la similitude entre les deux parties, le second point de la deuxième partie (96) répond au troisième point de la première partie (94).

Tout le nerf de cette méditation repose sur un argument a fortiori : Si déjà pour un roi temporel on est capable de faire cela, que ne peut-on faire, que ne doit-on faire pour le Roi éternel qu'est notre Seigneur Jésus ? Effectivement, combien d'hommes ont pu se sacrifier, et tout ce qu'ils ont pu souffrir, pour des chefs purement humains simplement parce que ceux-ci avaient du charisme ! Les hommes de la garde impériale de Napoléon Bonaparte… Combien de soldats nazis se sont sacrifiés à Berlin dans les derniers jours du Reich, pour un chef purement humain, Hitler…Ils acceptaient de souffrir la faim, la soif, les blessures, la mort, pour un mégalomane sanguinaire !

Pendant toutes les guerres de l'humanité, combien de millions d'hommes ont accepté de monter à l'assaut, même pas parce qu'ils défendaient une noble cause, mais tout simplement parce qu'ils étaient gagnés par la ferveur et l'enthousiasme de leurs chefs : de leur lieutenant, de leur capitaine, de leur général !

Comparons :

1 ***Le Christ l'emporte infiniment sur tous ces chefs,*** même sur ceux qui étaient le plus remplis de qualités humaines et chrétiennes. Le Christ l'emporte infiniment sur un saint Louis ou un maréchal Foch, qui furent pourtant de grands chefs chrétiens.

Bien sûr, les disciples de Jésus l'ont suivi en partie parce qu'ils ont vu tous les miracles qu'il faisait : *Il y avait parmi les pharisiens un homme nommé Nicodème, un chef des Juifs. Il vint, de nuit, trouver Jésus et lui dit : "Rabbi, nous savons que tu es un maître qui vient de la part de Dieu, car personne ne peut opérer les signes que tu fais si Dieu n'est pas avec lui."*

(Jn 3, 1-2) Cependant, admirons la séduction qu'exerçait le seul regard du Christ lorsqu'il invitait ses disciples à le suivre : *Jésus vit, en passant, un homme, du nom de Matthieu, assis à son bureau de collecteur d'impôts. Il lui dit : "Suis-moi." L'homme se leva et le suivit.* (Mt 9, 9)

Quel ascendant avait Jésus pour que Matthieu, à sa seule injonction, se soit levé et l'ait aussitôt suivi ! De la personne du Christ se dégageait manifestement une grâce et une autorité naturelles.

Voici ce qu'écrit sainte Thérèse d'Avila dans son autobiographie :

> Ô Roi de gloire et Seigneur de tous les rois ! Votre royauté n'est point défendue par de frêles barrières, car elle est éternelle. Oh ! Comme, sans introducteur, on peut arriver jusqu'à vous ! Il suffit de vous voir, pour comprendre que vous seul méritez de porter le nom de Seigneur. Sans cortège et sans gardes, la majesté de votre personne révèle en vous le souverain. Il n'en est pas ainsi d'un roi mortel : en vain, quand il est seul, voudrait-il se faire reconnaître ; comme il n'a rien de plus que les autres, il faut voir les insignes de sa royauté pour y croire. Aussi s'entoure-t-il, à juste titre, de cette autorité d'emprunt sans laquelle il n'obtiendrait pas un regard. Aucun rejaillissement de puissance n'émanant de sa personne, l'autorité doit lui venir des autres. Ô mon Seigneur, ô mon Roi ! Que ne puis-je peindre en ce moment l'éclat de votre gloire ! Il est impossible de ne pas voir que la source de votre suprême puissance est en vous-même. L'effroi saisit, quand on contemple une majesté si haute. (*Vie par elle-même*, ch. 37)

Ce qui nous pousse également à suivre Jésus, c'est qu'il nous rend l'abnégation aimable : saint François de Sales dit que les mondains ne voient dans la vie fervente (la dévotion) que l'aspect extérieur (réprimer ses passions, jeûner, pardonner…), mais qu'ils ne voient pas la dévotion intérieure, qui rend facile la dévotion dans ses pratiques extérieures.

2 Surtout, la cause qui est en jeu mérite infiniment plus les efforts et sacrifices que nous ferons : Il ne s'agit pas de préserver quelques milliers de kilomètres carrés d'une province comme l'Alsace-Lorraine en 14-18 ; il s'agit de sauver des âmes immortelles ! Par notre dévouement, préserver nos frères de ce drame qu'est l'enfer éternel et leur assurer un bonheur éternel…

> *Et Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité.* Et, en voyant cette multitude d'hommes, il fut ému et plein de compassion pour eux, parce qu'ils étaient harassés et abattus, comme des brebis qui n'ont pas de pasteur. *Alors il dit à ses disciples : "La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson."* (Mt 9, 35-38)

La mission propre des laïcs est d'évangéliser dans leur milieu de vie : au travail, dans leur quartier, dans leur famille… Aujourd'hui certains laïcs veulent remplacer les prêtres dans l'Église, et ils ne font pas ce que

Charles Philippe Larivière, *La bataille de Mons en Pévèle.*

Dieu attend d'eux. Ce que Dieu attend d'eux, ce n'est pas qu'ils prennent le rôle des prêtres, mais qu'ils parlent du Christ dans leur milieu de vie, aux personnes qui ne vont pas à l'église.

Dites-vous bien que dans nombre de cas, lorsque vous croisez quelqu'un, vous êtes vraisemblablement le seul catholique fervent qu'il croisera de toute sa vie : c'est par vous que Dieu veut toucher cette âme. Pour sauver ces âmes, ne comptez pas sur les autres alors que précisément Dieu compte sur vous…

Entendre l'appel :

Sainte Anne-Marie Javouhey, fondatrice des sœurs de Saint-Joseph, et tant d'autres missionnaires ont entendu l'appel du Christ… L'Afrique était aux mains du diable, de tous les démons de l'animisme en particulier ; l'Église a arraché ces âmes des mains du diable par la fatigue et le sacrifice des missionnaires. L'Amérique latine aussi ; aujourd'hui le plus grand pays catholique au monde est le Brésil évangélisé par les missionnaires.

Mais point n'est besoin d'aller loin : notre pays, la France, est une terre de mission aujourd'hui. Nous avons trouvé la perle de grand prix : c'est Jésus, c'est l'Évangile. Nous ne pouvons pas le garder pour nous. Jésus veut passer par des hommes en chair et en os pour répandre son œuvre de salut.

97. Je considérerai, dans le troisième point, **que tous ceux qui voudront s'attacher plus étroitement à Jésus-Christ, et se signaler au service de leur Roi éternel et Seigneur universel, ne se contenteront pas de s'offrir à partager ses travaux ; mais, agissant contre leur propre sensualité, contre l'amour de la chair et du monde, ils lui feront encore des offres d'une plus haute importance et d'un plus grand prix, en disant :**

98. **"Roi éternel et souverain Seigneur de toutes choses, je viens vous présenter mon offrande : aidé du secours de votre grâce, en présence de votre infinie bonté, sous les yeux de votre glorieuse Mère et de tous les Saints et Saintes de la cour céleste, je proteste que je désire, que je veux, et que c'est de ma part une détermination arrêtée, pourvu que tels soient votre plus grand service et votre plus grande gloire, vous imiter en supportant les injures, les opprobres, la pauvreté d'esprit et de cœur, et même la pauvreté réelle, si votre très sainte Majesté veut me choisir et m'admettre à cet état de vie."**

Charles Philippe Larivière,
La levée du siège de Malte.

Dans l'application de la similitude entre les deux parties, le troisième point, qui parle de services plus éclatants, n'a pas d'équivalent dans la première partie. Il a été ajouté tout entier, non pour tous, mais pour ceux qui, non contents de s'acquitter envers leur roi des devoirs indispensables de tout fidèle sujet, veulent faire plus.

C'est d'ailleurs ce qu'a fait saint Louis lui-même par rapport à Dieu son roi. Il ne s'est pas contenté de gouverner saintement son royaume ; il a voulu faire plus, alors qu'il n'y était pas obligé. Il a organisé la croisade alors qu'il aurait pu rester tranquillement en France. Or dans la parabole proposée d'un roi de la terre, quels pourraient être ces éclatants et signalés services ? Ce serait par exemple si un sujet dévoué, résolu d'accompagner son roi dans l'expédition, mettait à sa disposition tous ses biens pour aider au financement de l'opération.

La prière du paragraphe 98, ces paroles adressées à Dieu ne sont pas une simple formule. Saint Ignace veut que nous ne nous arrêtions pas au service ordinaire du soldat du Christ décrit au second point (96). Il souhaite, au terme de cette méditation, nous amener jusque-là, jusqu'à nous faire désirer d'imiter Jésus dans la pauvreté et le mépris, si Dieu le veut… Si vous sentez au fond de vous que vous n'êtes pas d'accord avec cela, ne récitez pas cette prière. S'il y a un point qui bloque, arrêtez-vous et demandez-vous ce qui, dans votre vie, bloque par rapport à cela.

Vivre ce que l'on enseigne

Il y a une très grande implication à prêcher l'évangile : on peut vendre du dentifrice sans vivre moralement bien ; on ne peut pas témoigner efficacement de Jésus-Christ sans payer de sa personne…

Enfants de saint Louis et de sainte Jeanne d'Arc, notre honneur sera de répondre généreusement à l'appel du Christ-Roi. La croisade à laquelle nous sommes appelés ne requiert plus de verser notre sang (quoique… pensons aux quatre volontaires de SOS Chrétiens d'Orient qui avaient disparu…). La croisade, pour être plus spirituelle, ne réclame pas moins d'enthousiasme et d'énergie qu'au siècle de saint Louis… "Montjoie Saint Denis ! Que trépasse si je faiblis !"

Pour conclure, voici une prière ancienne à saint Louis, que j'ai découverte recopiée à la main par un prêtre que j'ai connu et qui illustre bien l'idéal que nous fait entrevoir ici saint Ignace : il s'agit du père Pierre Bouvet, missionnaire spiritain qui a gardé la messe traditionnelle dans son village de brousse au Sénégal [2] et qui, avant de rentrer au noviciat des Pères du Saint-Esprit, fut très engagé dans le scoutisme, puisqu'il reçut la plus haute distinction, le titre de "Chevalier de France" :

Prière à Monseigneur saint Louis,

Sire le roi qui envoyiez vos plus beaux chevaliers en escoute à la pointe de l'armée chrétienne, daignez vous souvenir d'un petit scout de France qui voudrait se hausser jusqu'à vous pour apprendre à mieux servir Sire Dieu et Dame Sainte Église.
Donnez-moi du péché mortel plus d'horreur que n'en eut Joinville et gardez-moi pur comme les lys de votre blason.
Vous qui gardiez votre parole même donnée à un infidèle, faites que jamais mensonge ne passe ma gorge, dût franchise me coûter la vie.
Preux inhabile aux reculades, faites que je marche toujours au plus dru et donnez-moi le goût de me compromettre et de me croiser pour l'honneur du Christ.
Enfin Prince au grand cœur, ne permettez pas que je sois jamais médiocre, mesquin ou vulgaire, mais faites qu'à votre exemple, je serve Dieu à la française – royalement. Ainsi soit-il. ■

2.– Cf. "Le Père Pierre Bouvet, prêtre missionnaire", entretien avec Alain Toulza, in *Tu Es Petrus*, nouvelle série n° XVII, hiver 2018, p. 99-105.

Domenico Zampieri, *Vision du Christ et du Père.*

Trois manières de prier chez saint Ignace de Loyola [1]

On insiste souvent pour que les fidèles, désireux de progresser dans la vie spirituelle, découvrent les voies de l'oraison mentale. Cela est louable, mais il ne faut pas perdre de vue les autres formes de prière. D'ailleurs, sainte Thérèse d'Avila elle-même, dans* Le Chemin de Perfection *le dit : "Dieu peut bien se servir de la prière vocale pour mettre l'âme en état de contemplation parfaite. En ces âmes, prière mentale et prière vocale se confondent. Et qu'est-ce donc que la prière des lèvres sans l'autre ?" Saint Ignace nous donne d'utiles conseils pour prier sans que notre prière soit une contemplation.

"Il faut se reporter à l'époque où Ignace laïc, encore étudiant, mais cherchant déjà sa voie, donnait à qui voulait l'écouter des leçons de vie chrétienne. Cet apostolat, commencé à Manrèse, poursuivi à Barcelone et aux universités d'Alcala, de Salamanque, de Paris, s'adressait à des personnes de conditions les plus variées. Les procès d'Alcala, en 1527, nous montrent le saint réunissant des hommes et des femmes dans les maisons, dans les cours intérieures. Là, il enseignait – dit un témoin – les Dix Commandements de Dieu, les péchés mortels (capitaux), les cinq sens et les facultés de l'âme. C'était précisément le schéma de l'examen de conscience en usage de son temps et avant lui. Il l'expliquait très bien, se servant de l'Evangile, de saint Paul et d'autres Saints. Il recommandait de faire l'examen de conscience deux fois par jour, de se mettre devant une image et de s'efforcer de voir en quoi on avait failli. D'autres nous disent qu'il enseignait à réfléchir sur les prières vocales…" [2]

L'expérience de saint Ignace préparait donc ses *Exercices*. Aux personnes du siècle, non encore habituées à l'oraison, il propose d'utiliser le schéma de l'examen de conscience normal, en l'illustrant par des extraits de l'Évangile ou des ouvrages des Saints. C'était une manière commode d'initier à l'oraison les âmes qui ne l'avaient encore jamais pratiquée, ou de fournir aux esprits incapables de raisonner une forme pratique d'oraison mentale.

À la fin des *Exercices*, saint Ignace codifie ces expériences dans les "Trois manières de prier". L'abondance de détails et de règles minutieuses nous montre que ces formes d'oraison sont particulièrement adressées aux débutants. Le saint avait d'ailleurs pris soin de nous en avertir lui-même tout au début des *Exercices*, dans la 18e Annotation. Aux sujets médiocrement doués et de petite capacité naturelle, à qui, par manque de culture, de forces physiques ou de dispositions, la Méditation serait difficile ou impossible à pratiquer, le saint veut qu'on propose ces *Manières de prier*. Ils y consacreront une demi-heure. Il s'agit donc – nous allons le constater aisément – de méthodes faciles et simples, dans lesquelles l'esprit est guidé par les formules qui forment la trame de ces oraisons. Ces méthodes sont bien adaptées aux débutants et conseillées à ceux qui, pour quelque cause que ce soit, trouvent difficile le raisonnement de la Méditation. Mais elles sont aussi susceptibles d'enrichissements qui concourent à en faire des formes nourries et fructueuses d'oraison, valables pour toutes les étapes de la vie spirituelle.

I — L'EXAMEN MÉDITÉ : Première manière de prier [3]

Saint Ignace l'appelle *prière sur les dix commandements*, et nous la définissons comme un examen de conscience médité. À vrai dire, l'examen de conscience quotidien, tout comme la préparation à la confession,

1.– Cf. M. Meschler, S. J., *Le livre des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola* ; et A. Brou, S. J., *Saint Ignace, Maître d'Oraison*, Paris 1923, chap. V, p. 211 ss.

2.– A. Brou, op. cit., p. 214.

3.– *Exerc*. n. 238-248.

ont aussi, dans le schéma bien défini tracé par saint Ignace, le caractère d'une Méditation [4]. Cependant, cette "première manière de prier", qui ne limite pas sa recherche aux chutes d'une journée ou du laps de temps qui sépare deux confessions, mais fait porter l'attention sur une matière précise qu'on cherche à mieux approfondir, reçoit à plus juste titre le nom d'Examen médité. Son but est, en effet, de donner une connaissance plus profonde de la loi du Seigneur. C'est une des grâces que l'on demande dans la prière préparatoire à cet Exercice.

Le *Directoire* (37, n. 6) observe qu'il ne s'agit pas ici d'examiner sa propre conscience, comme dans la préparation à la confession ou lorsque l'on veut s'exciter à la contrition. Mais l'intention première est de penser au sujet proposé et, par ricochet seulement, à nous-mêmes. Aussi cet examen doit-il être conduit d'une façon plutôt générale, sans s'attarder longuement aux détails.

Dans la présentation qu'il en donne, saint Ignace observe qu'il s'agit moins d'une nouvelle forme d'oraison que d'un moyen de purification du cœur, afin de rendre l'oraison elle-même plus agréable à Dieu (*Exerc*., n. 238).

D'après Rubens, *Saint Ignace et saint François-Xavier.*

A Cet Exercice porte, selon saint Ignace, sur les dix commandements de Dieu, les sept péchés capitaux, les trois facultés de l'âme (mémoire, intelligence, volonté) et les cinq sens du corps (vue, ouïe, odorat, goût et toucher). Peuvent également entrer en ligne de compte les devoirs d'état, les règles de l'Ordre Religieux (éventuellement), les règles des fonctions qui nous sont confiées, les vœux de religion, les œuvres de charité. Ajoutons-y les béatitudes et les dons du Saint-Esprit.

4.– Voici le schéma de l'examen de conscience donné par saint Ignace dans les *Exercices* (1ère semaine, n° 43) :
- remercier Dieu notre Seigneur pour les bienfaits reçus ;
- demander la grâce de connaître les péchés et de les chasser ;
- se demander compte à soi-même de sa conduite en revoyant, heure par heure, ou intervalle par intervalle, le temps qui s'est écoulé depuis le lever et en examinant ses pensées, ses paroles, ses actions ;
- demander pardon de ses fautes à Dieu ;
- prendre la résolution de se corriger, avec sa grâce. Réciter enfin le Pater.

B Comment procéder ?

On consacrera d'abord quelque temps aux préliminaires. On n'oubliera pas l'Exercice de la présence de Dieu, comme avant la Méditation. "Avant d'entrer en prière, qu'on repose un peu l'esprit, assis ou en se promenant, comme il paraîtra mieux, songeant où je vais et pourquoi" [5]. Puis on fera la prière préparatoire, destinée à implorer la grâce d'une parfaite connaissance des commandements (ou de la matière choisie pour l'oraison) pour les mieux observer pour la plus grande gloire de Dieu et la louange de sa Divine Majesté ; la grâce de connaître ses propres péchés ; enfin la grâce de se corriger à l'avenir.

Il convient alors de "considérer le premier commandement, comment je l'ai observé et en quoi j'y ai manqué, prenant comme règle de passer à cette considération le temps de réciter trois *Pater* et trois *Ave* [6]. Si (…) je découvre mes fautes, demander pardon et rémission", puis conclure ce premier examen par un *Pater*. On fera de même pour chacun des dix commandements. "Il faut noter que quand on arrive à la considération d'un commandement auquel on n'a pas l'habitude de manquer, il n'est pas utile d'y rester longtemps." En revanche, on méditera plus longuement sur les commandements que l'on transgresse plus facilement. Dans l'examen sur les péchés capitaux, pour mieux connaître ses fautes, "on considérera les vertus opposées. Et on prendra la résolution (…) d'acquérir et de posséder par de saints exercices les sept vertus opposées" (n. 245). L'examen sur les trois puissances de l'âme portera sur l'usage qu'on a fait de ces facultés, conformément ou non à la loi de Dieu. Il en ira de même dans l'examen sur les cinq sens du corps. On peut sur ce point se proposer d'imiter le Christ et la Sainte Vierge. En ce cas, dès la prière préparatoire, et plus tard dans le colloque, on se confiera à eux pour obtenir leur aide. Et lorsque, dans l'examen sur les sens, on se propose d'imiter la modestie et la mortification de la Sainte Vierge, on récitera un Ave après la considération de chacun des sens.

Suivant la demande faite dans la prière préparatoire de mieux connaître la loi pour l'observer, cette façon de faire oraison peut comporter des développements qui la rapprochent de la Méditation proprement dite. Il suffit d'examiner l'importance de chaque

5.– *Exerc*. n° 239, cf. chap. III.
6.– *Exerc*. n° 241.

commandement, son utilité, sa sainteté, les difficultés, bénédictions ou châtiments qui en sanctionnent l'observation ou la transgression.

De même, en ce qui concerne les sens corporels, nous pourrons considérer les biens que Dieu nous accorde par leur intermédiaire et la façon dont ils peuvent servir à honorer Dieu, en prenant pour exemple le Sauveur. Louis du Pont [7], dans ses Méditations sur les péchés capitaux, nous fournit un modèle du genre. Pour chaque péché, il examine sa nature, ses manifestations, les autres péchés qui en découlent. Il regarde ensuite les châtiments dont Dieu le punit et les avantages de la vertu contraire. De la même façon, celui qui prend comme sujet d'oraison son devoir d'état, les Règles de son Ordre, etc., pourra en considérer le sens, l'importance, les obligations, penser aux avantages de la fidélité, aux inconvénients des transgressions, à la façon dont les Saints les ont pratiqués (*Directoire* 37, n. 3, 6).

Les Affections, en ce genre d'oraison, seront principalement des sentiments de confusion, de repentir, sans omettre l'imploration du secours divin pour se corriger à l'avenir.

On termine par un Colloque en rapport avec le sujet, en s'adressant avec amour à Dieu Notre Seigneur ou à la Vierge.

Les avantages de cette méthode d'oraison peuvent se résumer de la façon suivante :

- C'est une méthode facile. Elle offre cependant une variété suffisante et peut être gardée longtemps sans engendrer fatigue, dégoût ni distractions abondantes.
- Elle purifie le cœur des péchés et préserve des manquements au devoir d'état, en formant à la délicatesse de conscience. Elle est particulièrement apte à faire passer aux actes les bonnes dispositions de la volonté. *Praxim inquirentibus*, la définissait le P. Polanco, secrétaire de saint Ignace [8]. Et saint François de Sales la recommandait aux personnes récemment converties pour lesquelles il voulait une vie meilleure que par le passé. [9]

2–LA PRIÈRE MÉDITÉE : Première méthode [10]

Saint Ignace enseigne deux méthodes de prière méditée. Il définit la première ainsi : contempler le sens de chacun des mots d'une prière.

Elle consiste essentiellement à prendre une formule donnée de prière et à réfléchir sur chaque mot aussi longtemps que l'esprit y trouve une nourriture.

7.– Louis Du Pont, *Méditations*… Ière partie, 18-27.
8.– A. Brou, *op. cit.*, p. 215.
9.– *Directoire*, 37, n° 7.
10.– *Exerc.* nos 249-257

Antonio Puglieschi, *Saint Ignace de Loyola.*

En voici le schéma [11] :

- Il faut d'abord se mettre en présence de Dieu.
- On fait ensuite la prière préparatoire qui, en cet exercice, doit monter vers la personne à qui est adressée la prière vocale qu'on médite. S'il s'agit, par exemple, du *Salve Regina*, la prière préparatoire sera faite à la Sainte Vierge.
- On choisit une prière vocale : le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Salve Regina*, l'*Anima Christi*, un Psaume ou quelque autre prière liturgique. On prononce le premier mot, par exemple : *Pater*, et – dit saint Ignace – "on réfléchit sur ce mot aussi longtemps qu'on trouvera des sens nouveaux, des comparaisons, du goût et de la consolation dans la considération de tout ce qui est contenu dans ce mot". Il faut donc s'attarder avec dévotion sur le sens, sur la valeur du mot, sur les comparaisons qui l'éclairent, sur les applications pratiques qui nous viennent à l'esprit, sur les affections qu'il suscite en nos cœurs. Ce sont ces dernières surtout qui nous en donneront du goût et nous permettront d'en éprouver des consolations. Ainsi commencerons-nous par approfondir ce mot *Pater*, Père, en réfléchissant à ce qu'il signifie, en examinant quelle réalité il recouvre en Dieu, notre Créateur, mais surtout notre Père en tant qu'Il nous donne sa grâce, participation de la Vie Divine. Nous verrons en Dieu toutes les qualités du Père : l'amour, la providence, la miséricorde, la tendresse… ; nous nous réjouirons de nous sentir entourés et protégés par son amour paternel ; nous rendrons grâces pour ses bienfaits ; nous serons pleins de confusion pour avoir, fils prodigues, gaspillé ses dons et si mal correspondu à son amour ; nous dirons notre confiance… ; nous prendrons de

11.– Voir des exemples chez Louis Du Pont, *Méd.*, IIe partie, *méd.* 6 et 12, IIIe partie, méd. 14.

Jeronimo Jacinto de Espinosa,
Apparition du Christ à saint Ignace.

solides résolutions… Puis nous passerons au deuxième mot *Noster*, sur lequel nous nous arrêterons encore à loisir, jusqu'à l'assouvissement de notre âme. Et ainsi de suite.

- Peu importe si l'on ne médite ainsi que quelques mots, ou même un seul. Les autres paroles de la prière seront alors récitées à la manière ordinaire.
- La prière finie, on fera le Colloque, en se tournant (comme pour la prière préparatoire) vers la personne à qui est adressée la formule qu'on a méditée. "On lui demande en quelques mots les vertus ou les grâces dont on sentira un plus grand besoin" (*Exerc*., n. 257).
- En guise de conclusion, on récitera une prière vocale, par exemple le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, l'*Anima Christi*, le *Salve Regina*, sans s'arrêter sur chacun des mots.

Nous pouvons faire quelques remarques sur cette façon de faire oraison.Saint Ignace fixe à cet exercice une durée d'une heure. En réalité, il semble difficile d'arriver en moins de temps au bout d'une des formules citées de prière. Cependant, étant donné qu'il n'est pas nécessaire d'épuiser le texte de la prière en une seule Méditation, il est clair que cette durée pourra être abrégée et ramenée au temps que l'on consacre habituellement à l'oraison.

Le saint laisse toute liberté de choisir la position – à genoux ou assis – qui favorisera le mieux la prière. En revanche il conseille de tenir les yeux fermés ou fixés sur un point, pour qu'on n'ait pas, sur ce chapitre, de sujet de distractions. Ce conseil, qui nous rappelle la destination de cette méthode aux débutants, est valable également pour toutes les autres formes d'oraison et de prière, car nos yeux sont à l'origine d'une grande part de nos distractions, notamment dans le cas où nous nous trouvons pour la première fois dans un milieu donné.

Quand on aura médité, de la manière indiquée, une seule partie de la formule de prière, on la continuera dans un autre exercice, en la reprenant à l'endroit où l'on se sera arrêté et on ira jusqu'au bout.

Le *Pater* médité ainsi en un ou plusieurs jours, on appliquera cette méthode à l'*Ave*, puis aux autres prières mentionnées ci-dessus.

Cette manière de faire oraison pourra être utilement adoptée même pour les colloques des méditations proprement dites : on développe une aspiration, une oraison jaculatoire, une brève formule ou un verset des Psaumes qui exprime bien nos sentiments intimes. Par exemple, à la fin de la Méditation sur nos péchés, on fera un excellent colloque en récitant de la manière que nous venons de dire les paroles de la liturgie : Domine, non secundum peccata nostra facias nobis (*Seigneur, n'agissez pas envers nous selon nos péchés*), ou le cri du fils prodigue de l'Evangile : *Père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils !*

Il reste à marquer les avantages de cette méthode. C'est une méthode facile. Elle permet aisément de remplir un temps de prière suffisant : "les simples fidèles arrivent ainsi à faire souvent des Méditations excellentes et solides" [12]. Elle convient particulièrement aux moments de fatigue et lorsqu'on est exposé à de faciles distractions, notamment en voyage. La formule de prière qu'on utilise fournit un canevas. Les différents mots constituent un objet pour l'imagination et l'intelligence. L'attention a de la sorte un point précis de référence et l'effort demandé est beaucoup moins fatigant.

Enfin, cette méthode nous aide à comprendre la structure, la beauté, le contenu des prières habituelles, car elle fait naître des réflexions et des sentiments excellents qui se retrouveront, pour notre plus grand profit, dans leur récitation habituelle.

Nous tenons à ajouter, avec le P. Brou [13] : "Ce genre d'oraison est naturellement de grande utilité pour ceux qui sont tenus à la récitation de l'office divin. Méditer sur les Psaumes, les oraisons, les répons, les homélies, permet de comprendre ce qu'on dit à Dieu au nom de l'Église et, par conséquent, de faire pénétrer l'oraison mentale dans les prières vocales de précepte. Ce sera un bon moyen (…) de mettre en pratique le précepte de saint Paul : *Orabo spiritu, orabo et mente* : je prierai en esprit et je comprendrai ma prière" .[14]

3 —LA PRIÈRE MÉDITÉE : Deuxième méthode [15]

Il s'agit ici d'un abrégé de la méthode précédente. Saint Ignace en donne la définition suivante : prier par rythme (*por compas ; per intervalla*, traduit la première version latine des Exercices). Cette méthode consiste essentiellement en la récitation d'une

12.– M. Meschler, *op. cit.*, P. 237 SS
13.– A. Brou, *op. cit.*, p. 237 ss.
14.– Le *Directoire* (37, n. 12) le dit cependant de la "troisième manière de prier"
15.– *Exerc*., nos 258 - 260.

Francesco Herrera, *Glorification de saint Ignace.*

prière vocale, en séparant chaque mot par un bref intervalle de réflexion.

En voici les étapes :

- On se met en présence de Dieu.
- On fait la prière préparatoire, en se tournant vers la personne à qui est adressée la formule qu'on méditera.
- Comme précédemment, on choisira de méditer le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Salve Regina* ou toute autre prière.
- Mais on ne s'arrête plus à loisir sur chaque mot pour le contempler de long en large. Il suffit de prononcer chaque parole lentement, une par respiration, d'une façon rythmée, en réfléchissant "dans l'intervalle de temps d'une respiration à l'autre" – "Ceci, bien entendu, ne doit rien comporter de mécanique. Le rythme se ralentira ou s'accélérera suivant les cas. Il pourra même arriver, si un seul mot suffit à occuper l'âme, qu'on passera de cette troisième manière de prier à la deuxième…" [16] Cette méthode se propose ainsi d'éliminer tout mécanisme trop facile dans la prière vocale et permet de mettre en pratique le précepte de saint Benoît : que notre esprit s'accorde avec notre voix, *mens nostra concordet voci nostrae*.
- L'aspect formel de cette méthode réside en ce que, en prononçant ainsi les mots avec lenteur, on pense à leur signification, à la personne à qui la prière s'adresse, à nous-mêmes, à notre propre insuffisance, à notre misère, à nos besoins ou aux relations que nous avons avec la personne que nous prions (Dieu, Jésus, la Vierge). "Par exemple, en récitant le *Pater*, pensez que c'est Jésus en personne qui vous l'enseigne ; et il vous l'enseigne en se tenant près de ses élèves : Sachez – écrit sainte Thérèse – qu'un moyen excellent de bien dire le *Pater* est de demeurer près du Maître qui nous l'a appris".[17]

16.– A. Brou, *op. cit.*, p. 217.
17.– A. Brou, *op. cit.*, p. 219. Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, chap. XXIV.

- Si l'on veut prolonger cet exercice et lui consacrer le temps d'une oraison normale, on ne se limitera pas à une seule prière.
- Saint Ignace ne parle pas ici du colloque final. On le fera pourtant, en suivant la méthode précédente.

Concluons par quelques observations. Cette méthode présente le grand avantage de nous engager à fixer notre attention dans la récitation des prières vocales, par exemple, du Rosaire ou de l'Office divin. Elle nous habitue à être attentifs à l'un ou l'autre des sens si nombreux d'une prière et à nous pénétrer des sentiments qui s'en dégagent. Si la récitation du *Miserere* me rappelle ma condition de pécheur qui a besoin de la miséricorde divine, si le chant du *Magnificat* m'unit à la Vierge et me pénètre des sentiments de reconnaissance à Dieu qu'il exprime, ma prière est certainement très bonne, même si je ne saisis pas le sens exact des mots que je prononce.

Mais quand bien même, en récitant un Psaume, je n'arrive pas à me pénétrer, comme dans le cas précédent, des sentiments qui l'animent, si je me tiens pourtant avec amour et respect devant la Majesté de Dieu que je veux louer et si cette Divine Majesté se rappelle à mon attention pour m'inciter à la louer avec toujours plus de respect et d'amour, alors ma prière n'en est pas moins bonne. "En prononçant les paroles, se pénétrer de cette pensée qu'on parle à Dieu ; faire plus attention à Dieu qu'aux paroles elles-mêmes." C'est encore sainte Thérèse qui encourage ainsi notre prière [18]. De la sorte, la "troisième manière de prier" nous ouvre de vastes perspectives pour mieux faire nos prières vocales en les pénétrant de l'esprit de l'oraison mentale.

Ces trois manières de prier ont un champ d'application très large : "Non seulement l'une est plus adaptée à telle âme, l'autre à telle autre, mais encore la même personne, selon les dispositions variables de son esprit et de son corps, pourra trouver l'une plus adaptée que l'autre." [19] ■

18.– "Or, je vous le dis, mes sœurs, si vous faites bien tout ce qu'il faut pour comprendre ces deux points (à qui allez-vous parler, et qui êtes-vous vous-mêmes) avant de commencer votre prière vocale, vous avez employé beaucoup de temps à l'oraison mentale" (*Chemin de la perfection*, chap. XXIV).
19.– *Directoire*, 37, n. 13

Le Greco, *Portement de croix.*

Au cœur des *Exercices* de saint Ignace

L'indifférence à l'égard des créatures

Abbé Louis Baudon de Mony, FSSP

Dès le début des *Exercices*, dans le Principe et Fondement (n°23), saint Ignace invite le retraitant à considérer de manière nouvelle, les créatures quelles qu'elles soient.

Les créatures : de quoi parle-t-on ?

Quand saint Ignace parle de créatures, il pense à *tout ce qui n'est pas Dieu*. Dieu est le créateur et tout le reste ce sont des créatures qui dépendent de lui, c'est-à-dire quant à leur existence. On pense en premier lieu à tous les biens matériels : ils sont nombreux aujourd'hui, attirants et même fascinants tant la technologie les a rendus performants… Pensons, ne serait-ce qu'aux smartphones… et tant d'autres biens dans tous les domaines : il y a de quoi être grisé ! Mais les créatures sont aussi immatérielles, comme nos compétences, notre culture, nos diplômes et - plus généralement encore - les situations sociales, professionnelles et familiales. Donc tout ce qui n'est pas Dieu.

Notre rapport aux créatures est bancal depuis le péché originel.

Depuis le péché originel, l'homme a tendance à préférer les créatures à Dieu. Le péché, c'est se détourner de Dieu pour se tourner vers les créatures ; se convertir, c'est se détourner des créatures pour se tourner vers le créateur. L'homme, affirme saint Ignace, est fait, non pour les créatures, mais pour le créateur, le Bien infini qui seul pourra combler le cœur de l'homme. Saint Augustin dit dans ses *Confessions* (Livre 1, chap. 1) : *Fecisti nos ad te et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* "Tu nous as faits en vue de toi et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi." Hélas, l'homme en recherche risque de se tromper entre les biens (les créatures) et le Bien (Dieu). Il cherche la perfection (Dieu) dans l'imperfection (les créatures) et *il ne la trouvera pas, évidemment*. Non pas que les créatures ne soient pas bonnes – ce sont des biens ! – mais elles ne peuvent, par elles-mêmes, combler l'homme. Dieu seul peut combler le cœur de l'homme. Se tourner vers les créatures pour y chercher ce que Dieu seul peut donner, *cela s'appelle l'idolâtrie*. C'est adorer un faux dieu. Saint Ignace rappelle à juste titre que l'homme n'est pas fait pour les créatures mais pour le Créateur, que les créatures sont faites pour l'homme et non l'homme pour les créatures. "Laissez vingt ans une paroisse sans prêtre et on y adorera les animaux", disait le saint Curé d'Ars. N'est-ce pas la situation actuelle de la France déchristianisée et sans prêtre ? Les végans, antispécistes, défenseurs des droits des animaux et autres personnes qui préfèrent leur chien aux êtres humains ne pensent-ils pas que l'homme est fait pour les animaux et non l'inverse ? Les écologistes de tout poil ne voient-ils pas l'homme comme un ennemi de la création, alors que la Genèse nous dit que l'homme est le sommet de la création et que l'homme doit la dominer ?

Quel doit être notre rapport aux créatures ?

Les créatures, qui sont bonnes parce qu'elles participent au bien infini qui est Dieu, sont au service de l'homme. Saint Ignace rappelle, toujours dans le Principe et Fondement, que l'homme doit se tourner vers les créatures et en faire usage dans la mesure où, et *avec la mesure qui convient*, elles permettent à l'homme d'atteindre sa fin qui est Dieu. Dans la mesure où la créature permet à l'homme d'aller vers Dieu, elle est bonne pour lui ; si, en revanche, elle l'en détourne, elle est mauvaise pour lui.

Saint Ignace s'interroge alors : comment savoir si cette créature est bonne pour moi ou pas, par rapport à mon éter-

nité bienheureuse, autrement dit, pour me permettre d'aller au Ciel ? C'est cette question que saint Ignace posait à son compagnon François-Xavier : *Quid hoc æternitatem ?* "Qu'en est-il par rapport à l'éternité ?" Ce bien qui est en ma possession ou qui se présente à moi m'en rapproche-t-il, m'y conduit-il ou m'en détourne-t-il ?

Saint Ignace invite l'homme à se tourner vers Dieu pour le savoir ! C'est Dieu qui sait ce qui est bon pour moi ! Dieu me connaît bien mieux que je ne me connais moi-même, il veut le salut de mon âme et il veut me donner tous les moyens pour me permettre de le rejoindre après ce bref temps d'exil qu'est le passage dans cette vallée de larmes ! Avons-nous bien conscience que nous ne nous connaissons pas mais que seul Dieu nous connaît au plus intime de nous-mêmes ?

Interroger Dieu ? Avoir une réponse de Dieu ? Quand, comment ? Voilà bien quelque chose de compliqué et que l'on ne cherche pas souvent car on le croit impossible… ! Saint Ignace nous répond : "*En attendant (sous-entendu de connaître clairement la volonté de Dieu) il est nécessaire de nous rendre indifférents à l'égard de tous les objets créés.*" Qu'est-ce que cette indifférence ?

L'indifférence : ce qu'elle n'est pas !

L'indifférence dont parle saint Ignace, est-ce de ne plus avoir de goût pour les choses, de ne plus avoir de préférence (j'aime le chocolat noir et je le préfère au chocolat au lait !) au risque de nier ainsi ma nature humaine ? Sûrement pas ! Est-ce de se moquer, de ne plus rechercher ce qui est le meilleur pour moi comme si tout se valait et n'avait aucune espèce d'importance ? Encore moins ! L'indifférence n'est pas non plus de ne rien faire, de ne rien entreprendre sous prétexte que Dieu sait, donc Dieu fera ! Ces trois attitudes reviendraient à se moquer de Dieu en méprisant notre nature humaine. Cela ne peut pas être la volonté de Dieu ! L'indifférence dont parle saint Ignace ici est une *indifférence de volonté*. Il l'explicite en disant : "En sorte que, de notre côté, nous ne voulions pas plus la santé que la maladie, les richesses que la pauvreté, l'honneur que le mépris, une longue vie qu'une vie courte et ainsi de tout le reste."

L'indifférence comme attitude de disponibilité à la volonté de Dieu.

Que la santé soit, en soi, un bien désirable et désiré par tout un chacun, cela est évident et le remettre en cause serait absurde. Mais le Seigneur ne nous dit-il pas : "*Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il est avantageux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps entier ne soit pas jeté dans la géhenne.*" (Mt 5, 29) ? Autrement dit, si la santé te conduit au péché, il vaut mieux que tu sois malade… car il vaut mieux arriver malade à la Vie qu'en bonne santé en enfer… Combien de personnes ont pu témoigner que la maladie leur avait fait retrouver le chemin de Dieu ?

Titien, *Portement de croix.*

Ainsi saint Ignace nous dit : ne demandez ni la santé ni la maladie car Dieu sait mieux que vous ce qui vous est nécessaire pour aller au Ciel : "En priant, ne multipliez pas de vaines paroles, comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. Ne leur ressemblez pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez." (Mt 6, 7-8)

Quant aux richesses ou à la pauvreté, chacun sait qu'il est plus agréable d'avoir plus que moins et que cela est un désir légitime. Mais par rapport à mon salut, à la vie éternelle bienheureuse, qu'en est-il ? Si nous considérons avec saint Paul que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu (Rm 8,28), alors l'homme n'a pas à se soucier de savoir s'il doit être riche ou pauvre, s'il le sera ou pas ; dans sa Providence, Dieu le lui montrera.

Les figures bibliques sont des exemples d'indifférence de volonté rendue possible par la foi.

Ainsi, plutôt que de chercher à savoir quel est le rapport juste aux créatures, l'homme indifférent de volonté sera dans une attitude de disponibilité, de réceptivité, d'accueil de la volonté de Dieu comme l'ont été toutes les grandes figures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Abraham que le Seigneur invite à quitter sa terre et sa famille. Moïse qui va devoir faire sortir son peuple de l'esclavage en Égypte et les conduire dans le désert pendant quarante ans. Les prophètes que le Seigneur se choisit pour s'adresser à son peuple. Tous ont été, d'une certaine façon, bousculés dans leur volonté propre pour découvrir ce que Dieu comptait faire avec eux et par eux.

Dans le Nouveau Testament, c'est en particulier la Sainte Vierge et saint Joseph qui sont les plus parfaits exemples. Le fiat de la Sainte Vierge n'est-il pas la plus parfaite expression de cet accueil, de cette réceptivité, de cette disponibilité, de cette indifférence de volonté ? Et saint Joseph, n'est-il pas un merveilleux exemple d'indifférence et de soumission dans la foi au plan de Dieu ? Tous ont adopté cette indifférence

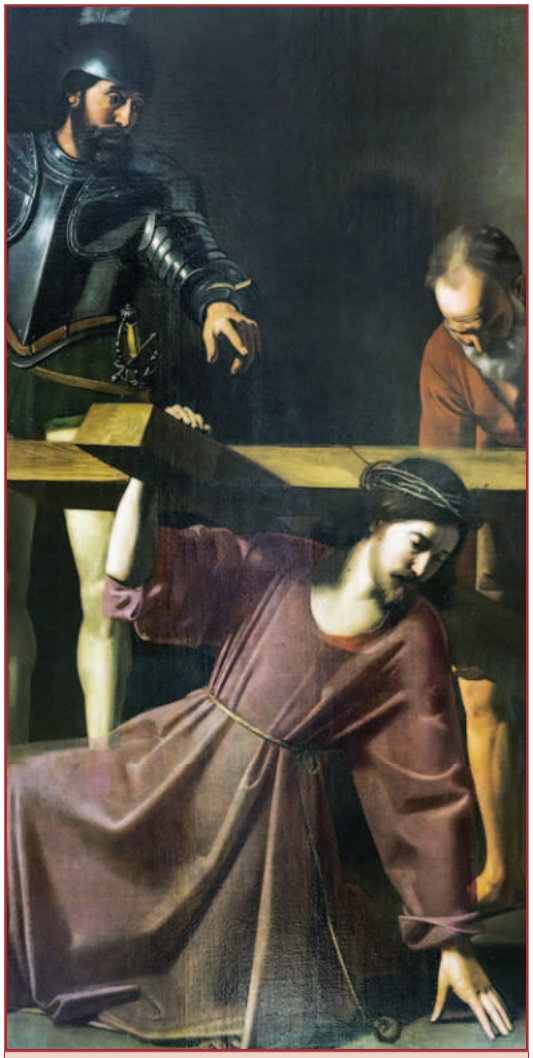
parce qu'ils avaient la foi, persuadés que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper, qu'il ne peut pas vouloir autre chose que notre vrai bien, c'est-à-dire notre salut et les moyens pour nous le donner. Le salut se reçoit, c'est la grâce, et pour cela il faut cette attitude de réceptivité intérieure. Le cas de saint Joseph mérite de s'y attarder car il est un exemple particulièrement intéressant, surtout pour les pères de famille. En effet, on objecte souvent, et les pères de famille en savent quelque chose, que l'on ne peut pas être dans cette attitude d'indifférence alors même que l'on a une grave responsabilité en tant qu'époux et père de nombreux enfants. Saint Joseph, précisément, nous montre comment réagir, lui qui avait la responsabilité de la Vierge Marie d'abord enceinte puis comme mère de l'Enfant Jésus, et comme responsable en tant que père adoptif de Jésus. Une attitude de foi, d'écoute et d'obéissance, d'accueil et de réceptivité à l'égard du Ciel qui parle à travers l'ange. Cela contrarie notre nature humaine qui cherche souvent à "contrôler", à "maîtriser" et qui craint le brouillard, le manque de visibilité, en un mot… le mystère… Il y a une vraie dépossession de soi, une vraie pauvreté de cœur à pratiquer, jour après jour, petit à petit, dans la confiance absolue si chère à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus !

Mes désirs sont-ils légitimes ?

Une grave question demeure : que faire de mes désirs ? sont-ils légitimes ? Oui, ils le sont car ils ont été mis en moi par Dieu ; nous ne désirons que le bien, même quand nous faisons le mal. Mais nos désirs ont besoin d'être purifiés, c'est-à-dire d'être toujours plus orientés vers le vrai bien. Non pas un bien relatif, passager et temporaire comme le péché de mensonge qui permet à l'enfant (ou à l'adulte !) de sortir d'un faux pas, d'une situation embarrassante et ainsi de suite pour tous les péchés, qui cherchent à combler un désir bien bas en comparaison du bien infini et absolu qu'est Dieu. Mais il y a les désirs bien légitimes, comme le salut de ceux qui me sont chers.

L'indifférence ou comment devenir pleinement libre !

Cette indifférence, vécue avec la grâce de Dieu, fait de nous des hommes vraiment libres ! En effet, nous découvrons petit à petit que nous sommes plus ou moins esclaves de nous-mêmes, de nos caprices, de nos attirances et de nos répugnances, de nos goûts et de nos dégoûts et qu'ils sont la cause de bien des conflits avec notre prochain. Découvrir que nous sommes bien trop esclaves de nous-mêmes est libérateur : cette indifférence est un chemin vers la vraie liberté. Cela ne va pas sans un grand renoncement à soi-même mais n'est-ce pas la condition *sine qua non* pour suivre le Christ ? Que celui qui veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même… Mais qu'elle est douce et bienfaisante cette liberté ! Qu'elle est enviable par



Nicolas Tournier, *Le Christ portant la croix.*

celui qui ne la possède pas, à cause de tous les biens matériels qui nous accaparent, nous causent souci et nous troublent ! Le jeune homme riche n'en est-il pas le parfait exemple ?

L'indifférence, source de paix intérieure !

En commençant à vivre cette indifférence, le chrétien va vite en tirer un autre grand fruit, un autre grand profit : celui de la paix du cœur, de la paix intérieure ! Cette liberté conquise et toujours à reconquérir dispose l'âme à recevoir cette paix profonde puisque l'âme n'est plus en conflit permanent avec elle-même, tiraillée entre de petits désirs et des grands désirs, mais avec un désir unifié et purifié, toujours prête à accueillir inconditionnellement ce que Dieu donne de vivre. Ainsi Mère Teresa de Calcutta invitait à "prendre tout ce que Dieu donne et [à] donner tout ce qu'Il prend" dans une continuelle action de grâce.

L'indifférence, source de joie !

Cette paix intérieure, profonde, est source de grande joie, une joie toute surnaturelle, incompréhensible aux yeux du monde puisqu'elle n'est enlevée par aucune adversité ; parce qu'elle n'a sa source qu'en Dieu, dans la foi, l'espérance et la charité. Le monde ne peut la comprendre, bien qu'il la cherche, parce qu'il la cherche au mauvais endroit, là où elle n'est pas, c'est-à-dire dans les créatures qui ne pourront jamais combler le cœur profond de l'homme, comme nous le disait saint Ignace au début du Principe et Fondement. Le chrétien ainsi détaché de lui-même, ancré en Dieu seul, est le plus heureux des hommes ! ■

Fra Angelico, *Le Christ aux outrages.*

Réflexions sur le 3ème degré d'humilité de saint Ignace**

Sacerdos

À LA FIN DE LA DEUXIÈME SEMAINE DES *Exercices*, saint Ignace cherche à nous bien disposer à entrer dans la méditation de la Passion de Notre-Seigneur. Aussi déploie-t-il à cet endroit toutes les considérations de nature à susciter en nous le désir de suivre Jésus jusqu'au Calvaire. C'est à ce moment-là qu'il nous invite à une bonne Élection. C'est également là qu'il nous livre les considérations sur les trois degrés d'humilité. Nous vous donnons pour mémoire ce texte [1], même si nous allons nous pencher plus particulièrement sur le dernier degré.

> *Le premier degré d'humilité* est nécessaire pour le salut éternel. Il consiste à m'abaisser et à m'humilier autant qu'il me sera possible et qu'il est nécessaire pour obéir en tout à la loi de Dieu, notre Seigneur de sorte que, quand on m'offrirait le domaine de l'univers, quand on me menacerait de m'ôter la vie, je ne mette pas même en délibération la possibilité de transgresser un commandement de Dieu ou des hommes, qui m'oblige sous peine de péché mortel.
> *Le second degré d'humilité* est plus parfait que le premier. Il consiste à me trouver dans une entière indifférence de volonté et d'affection entre les richesses et la pauvreté, les honneurs et les mépris, le désir d'une longue vie ou d'une vie courte, pourvu qu'il en revienne à Dieu une gloire égale et un égal avantage au salut de mon âme. De plus, quand il s'agirait de gagner le monde entier, ou de sauver ma propre vie, je ne balancerais pas à rejeter toute pensée de commettre à cette fin un seul péché véniel.
> *Le troisième degré d'humilité* est très parfait. Il comprend les deux premiers, et veut de plus, supposé que la louange et la gloire de la majesté divine soient égales, que, pour imiter plus parfaitement Jésus-Christ, notre Seigneur, et me rendre de fait plus semblable à lui, je préfère, j'embrasse la pauvreté avec Jésus-Christ pauvre, plutôt que les richesses ; les opprobres avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres, plutôt que les honneurs ; le désir d'être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui le premier a été regardé comme tel, plutôt que de passer pour un homme sage et prudent aux yeux du monde.
> Il sera donc très utile, pour celui qui désire obtenir ce troisième degré d'humilité, de faire les trois colloques de la méditation des trois classes, demandant à Notre-Seigneur qu'il veuille l'appeler à cette vertu dans un degré plus élevé et plus précieux que les deux premiers, afin de l'imiter et de le servir plus parfaitement, pourvu que le service et la louange de sa divine Majesté s'y trouvent également, ou davantage.

Les âmes spirituelles entendent sans peine ce que demande d'elles saint Ignace quand il décrit le troisième degré d'humilité. Qu'il soit plus parfait, toutes les fois que nul devoir ne s'y oppose, de choisir, dans un esprit d'imitation du Christ, la pauvreté et les humiliations. Toutefois, à faire la théorie de cette règle pratique, on pourrait rencontrer quelque difficulté. En fait, on lit ou l'on entend des exposés assez divers du troisième degré d'humilité, dès qu'il s'agit de le ramener aux principes premiers de la vie spirituelle. Suarez a dû déjà résoudre des objections qui se rapportent à la présentation spéculative de la doctrine de saint Ignace, à cet endroit des *Exercices*. Et bien que, à notre avis, il n'ait pas fait la lumière complète, peut-être n'a-t-on pas su toujours, dans la suite, conserver les clartés qu'il avait apportées sur ce point.

Exposé de la difficulté

Voici la difficulté fondamentale. Saint Ignace dit : "supposé que la louange et la gloire de la Majesté divine soient égales, que, pour imiter plus parfaitement Jésus-Christ, notre Seigneur, et me rendre de fait plus semblable à lui, je préfère, j'embrasse la pauvreté avec Jésus-Christ pauvre, plutôt que les richesses ; les opprobres

1.– *Exercices spirituels*, n°165-168.

avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres, plutôt que les honneurs ; le désir d'être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui le premier a été regardé comme tel, plutôt que de passer pour un homme sage et prudent aux yeux du monde." Ce texte est assurément magnifique ; mais comment comprendre cette égale louange, cette gloire égale dont parle le texte ? Il semblerait qu'on dût l'entendre ainsi : quand même la gloire de Dieu n'aurait rien à gagner à mon choix, si toutefois elle n'avait rien à y perdre, pour l'amour du Christ, je choisirais plutôt la pauvreté que la richesse. Mais à comprendre le texte ainsi, ne parle-t-on pas de choses impossibles ? Comment la gloire de Dieu peut-elle n'avoir rien à gagner à ce que le Christ soit davantage aimé ?

Tentatives de réponses

Les réponses sont diverses.

1 En voici d'abord une qui semble assez commune. Sans doute, l'hypothèse est irréalisable, impossible. Mais cette hypothèse impossible sert à montrer un plus grand amour. Même si la gloire de Dieu y était indifférente, je préférerais la pauvreté par amour du Christ. Je feins un cas impossible pour mieux exprimer mon amour [2] ; tout comme saint Paul désirait être anathème pour ses frères, supposant l'impossible pour mieux manifester sa charité.

Mais cette explication ne paraît guère recevable. Quelle différence entre un cri de passion poussé par le grand apôtre, et qu'il est d'ailleurs aisé de comprendre sans contradiction, et la proposition doctrinale d'un état de perfection !

Une disposition habituelle de l'âme, qui doit influer sur nos actions concrètes, ne doit point avoir besoin d'hypothèses impossibles. De plus, il y a lieu de distinguer entre les hypothèses dites impossibles : les unes sont simplement fausses, et on peut les feindre ; les autres sont contradictoires, et on ne peut même pas les poser, car elles sont impensables. Dire : "mon Dieu, je vous aimerais, même s'il n'y avait pas de ciel", c'est faire une hypothèse fausse, mais elle n'est pas immédiatement contradictoire. Ne dût-on exister qu'un instant, on pourrait en cet instant aimer le bien suprême. Mais dire : "mon Dieu, je vous aimerais, même si cela ne vous glorifiait pas", c'est dire une chose contradictoire. C'est dire : je vous glorifierais même si je ne vous glorifiais pas. On ne peut penser cela.

2 D'autres croient échapper à toute contradiction et même à une impossibilité quelconque. Supposez, disent-ils, que dans une option, celle de la richesse, il y eût – avant tout choix – un peu plus de gloire pour Dieu, et dans l'option de la pauvreté un peu moins. Mais voici qu'en choisissant la pauvreté pour l'amour du Christ, vous rétablissez l'équilibre. Il y a gloire égale pour Dieu. C'est dans ce cas que saint Ignace demande que vous choisissiez la pauvreté.

Cela est bien subtil encore et n'arrive pourtant pas à satisfaire au texte de saint Ignace. L'auteur des *Exercices* ne parle pas d'une gloire de Dieu devenue égale de part et d'autre en vertu du choix que l'on a fait. C'est ce choix lui-même qu'il veut éclairer. Son hypothèse est qu'avant ce choix, la gloire de Dieu est égale d'un côté comme de l'autre. En ce cas, que faut-il choisir ? II répond : la pauvreté. Dans l'hypothèse que nous évoquons maintenant, la gloire de Dieu étant plus grande avec la richesse, avant tout choix, saint Ignace dirait sans nul doute : "Choisissez la richesse."

3 On peut cependant concevoir des cas dans lesquels la gloire de Dieu sera strictement égale, que l'on choisisse la pauvreté et les opprobres, ou que l'on possède la richesse et les honneurs. On peut supposer, par exemple, que la vie d'un saint Louis, roi de France, et d'un saint Benoît-Joseph Labre, le pèlerin mendiant, ait procuré à Dieu un même degré de gloire. S'il vous était donné de vivre, à votre choix, l'une de ces vies, laquelle préféreriez-vous ? C'est à cette question, et aux questions semblables, que répond le troisième degré d'humilité : il demande qu'on se mette avec saint Benoît Labre.

Eh bien, non ! Ce n'est pas à de telles questions qu'a voulu répondre saint Ignace. Les cas que l'on imagine ainsi ne sont pas ceux dont parlent les *Exercices*. L'apport qui vient à la gloire de Dieu de l'acte même du choix n'y est pas considéré pour l'établissement de l'égalité. Et certainement, il ne peut pas l'être. Mais c'est justement là que réside le nœud du problème. Si l'on suppose, en tenant compte de tout, et même du choix que je puis faire, que les deux partis sont également avantageux à la gloire de Dieu, il n'y a plus aucun moyen de me faire préférer l'un à l'autre. Montrons cela.

Le nœud de la question

Le motif qui doit commander l'action humaine est celui de la fin dernière, et la fin dernière de l'homme consiste à glorifier Dieu. Saint Ignace lui-même ne cesse de le répéter après toute la tradition : "L'homme est créé

2.– C'est, par exemple, ou peu s'en faut, ce que dit le P. Matignon dans sa retraite de trente jours : "Il y a ici une abstraction dans l'esprit car cette égalité de gloire pour Dieu ne saurait exister. Mais on la suppose pour mieux établir le troisième degré." (*Exercices spirituels : Commentaire suivi d'une retraite de trente jours,* p. 286). Cette interprétation, en tant qu'elle suppose la gloire de Dieu égale de part et d'autre, nous apparaît distincte de celle de Suarez dont nous parlerons plus loin. Le P. Matignon donnait une note plus juste, bien que sujette encore à critique, lorsqu'il disait dans son *Commentaire* (*ibid*. p. 155) : "Le troisième degré cherche en tout le plus parfait. Et même en supposant deux partis qui semblent égaux, il se portera de préférence et comme d'instinct vers celui qui offre plus d'abnégation, d'humiliation, de souffrance. On dira : *Pourquoi ? Puisqu'il y a égale gloire de Dieu de part et d'autre ?* C'est qu'au fond le cœur sent bien qu'il n'en est pas ainsi."

pour louer, respecter et servir Dieu Notre-Seigneur, et moyennant cela sauver son âme." Un acte sera d'autant plus parfait qu'il sera mieux orienté vers cette fin. Les autres intentions tirent leur légitimité et leur beauté morale de leur rapport à cette intention fondamentale. Si l'on supprime le motif de la gloire de Dieu, on ôte aux choix humains leur règle de moralité, leur mesure de perfection. Or, c'est ce qui arriverait si, la gloire de Dieu étant, quoique je choisisse, irrémédiablement égale, on me demandait pourtant de choisir – et de choisir de la manière la plus parfaite. Ou le motif que vous me suggérez pour me faire sortir de l'indifférence est ordonné à la fin dernière, et, du coup, la gloire de Dieu devient plus grande ; ou bien il est étranger à cette fin, et par là même il est étranger à la moralité des actes humains.

Il faut donc donner raison à Suarez lorsqu'il concède que, dans le cas proposé par saint Ignace, il y aura toujours une plus grande gloire de Dieu à choisir la pauvreté plutôt que la richesse, c'est-à-dire à se décider, toutes choses étant égales d'ailleurs, pour le motif de l'imitation du Christ. Voici son texte, qui est profond :

> Je l'avoue cependant, de ce motif [celui du troisième degré, l'imitation du Christ], une plus grande gloire de Dieu est inséparable, ainsi qu'un fruit plus grand de grâce et de perfection spirituelle, toutes choses égales d'ailleurs. D'où le même saint Pierre, chap. 4, ajoute : *Réjouissez-vous d'avoir part aux souffrances du Christ, afin d'avoir la joie d'exulter dans la révélation de sa gloire.* S'il y a égalité par ailleurs, jamais ce fruit n'est séparable d'une telle participation. Et la raison en est claire : dans ce motif sont contenus un plus grand amour et un plus grand respect pour le Christ Notre-Seigneur. De plus, dans le choix d'un plus grand détachement des choses temporelles (même si, pour le reste, il y a égalité), il y a toujours l'avantage que cette voie est plus sûre, mieux faite pour mériter, ou du moins pour satisfaire devant Dieu, soit pour nous, soit pour le prochain : en quoi se retrouve aussi une plus grande ressemblance avec le Christ. [3]

Limite de l'opinion de Suarez

À chaque fois que nous pratiquons le troisième degré d'humilité, nous procurons à Dieu une gloire plus grande. Comment s'ordonnent l'un par rapport à l'autre le motif de l'imitation du Christ et le motif de la plus grande gloire de Dieu ? C'est ici que Suarez nous semble avoir faibli et, pour ainsi dire, laissé tomber les rames au moment de toucher au but. Il maintient la distinction des deux motifs et veut qu'en agissant pour imiter le Christ, selon le troisième degré d'humilité, on fasse abstraction de la plus grande gloire de Dieu.

> Abstraire n'est pas mentir, dit-il, et c'est pourquoi, pour purifier le cœur, pour mieux le dégager de l'amour des choses temporelles, on propose avec raison ce parfait degré d'humilité, par lequel l'homme préfère les choses humbles et abjectes, même en faisant abstraction de tout autre avantage, excepté celui de se conformer au Christ dans une profonde humilité. [4]

3.– *De Religione*, l. 9, c. 5, *dubium* 9, n. 26.

Fra Angelico, *Le Christ aux outrages*.(autre version).

Mais cette manière de parler fait perdre à Suarez ce qu'il avait gagné sur les opinions précédentes. Qu'on puisse poser un acte moralement bon en faisant abstraction de la fin dernière, pourvu que cet acte y tende de lui-même, c'est au moins l'opinion de grands théologiens. Mais l'acte ainsi posé n'est pas un acte parfait. La perfection ne peut avoir pour condition qu'on fasse abstraction de ce qui est la fin dernière. Or, ici, il s'agît de perfection, du plus haut degré d'humilité et de soumission à Dieu. Il est impossible que, pour y atteindre, je doive omettre de considérer le rapport de mon acte à la destination que Dieu m'a donnée en me créant. De plus, faire abstraction de la gloire de Dieu, le faire intentionnellement, pour mieux affirmer son désir d'imiter le Christ, n'est-ce pas formuler au moins implicitement l'hypothèse impensable que nous avons justement écartée : même si mon acte ne glorifiait pas Dieu davantage, je le poserais pour imiter les humiliations de Jésus ? Enfin il y a une raison, latente sous toutes les autres, et qui suffirait à elle seule pour ruiner la solution de Suarez. On ne peut, en agissant, faire abstraction d'un motif qui est formel-

4.– *Ibidem*.

lement identique à celui pour lequel on agit. Mais agir pour imiter le Christ, n'est-ce pas identiquement agir pour glorifier Dieu ? Que voulez-vous, en cherchant l'imitation du Christ, sinon aimer le Christ, respecter ses états, vous en tenir à sa sagesse ? Mais cela, est-ce autre chose que de vouloir glorifier le Christ ? Et glorifier le Christ, n'est-ce pas glorifier Dieu ? N'est-ce pas Suarez lui-même qui nous disait quelques lignes plus haut : "dans ce motif sont contenus un plus grand amour et un plus grand respect pour le Christ Notre-Seigneur" ? Le motif du troisième degré d'humilité est donc bien celui-là même de la plus grande gloire de Dieu sous l'aspect d'un plus grand honneur rendu au Christ.

Imitation du Christ, *ad majorem Dei gloriam*

Aussi longtemps que l'on considère le motif de l'imitation du Christ comme un motif formellement distinct du motif de la gloire de Dieu, il n'importe guère que l'on juge cette distinction comme réelle ou que l'on y voie l'effet d'une simple abstraction. Les difficultés demeurent entières. Mais prenons l'imitation du Christ pour ce qu'elle est en réalité, pour ce qu'elle ne peut pas ne pas être, et dont aucune abstraction ne la peut séparer. Reconnaissons qu'elle est un amour de Dieu, un respect de Dieu, et par là même, sans qu'on change autre chose que le nom, une glorification de Dieu. Aussitôt, tout devient intelligible. Et rien n'est modifié dans la qualité du sentiment qui nous fait agir : c'est bien, même en dernière analyse et uniquement, par amour et par respect du Christ pauvre et humilié que nous choisissons de vivre pauvre et humilié. Nous n'avons pas à ramener ce motif à un autre qui serait plus élevé. Nous n'avons pas à le réduire au motif de la gloire de Dieu. C'est que, sans réduction aucune, le motif qui nous entraîne est, par une identité formelle et nécessaire, celui de la plus grande gloire de Dieu.

À ceux qui reprochaient à saint Ignace de n'avoir pas parlé de l'amour de Dieu dans la méditation fondamentale [5], on a très bien répondu que si le mot d'amour en est absent, la chose s'y trouve, et que la louange, le respect, le service de Dieu sont l'amour en exercice. De même, là où nous voyons un plus grand amour du Christ, disons qu'il y a plus grande gloire de Dieu.

Mais cette interprétation s'accorde-t-elle avec le texte des *Exercices* ? Au deuxième degré d'humilité, saint Ignace ne parle-t-il pas de deux partis tels que se trouve en chacun une gloire de Dieu égale ? — Sans doute, mais c'est que, à cet endroit, n'est pas encore intervenue la considération du Christ et de ses exemples. Voici qu'au troisième degré, cette considération intervient et, survenant entre deux cas de gloire égale pour Dieu selon toutes

5.– Par exemple, le P. Bouvier dans son étude sur la Méditation fondamentale, ch. 2 art. 4.

"Le Maître de la Pieta Stoclet", *Christ aux outrages.*

les autres considérations, elle ajoute son poids du côté de la pauvreté et de l'humiliation et fait que ce côté l'emporte. Elle a révélé le secret de glorifier Dieu davantage. Dans le texte qui se rapporte au second degré : **1°** l'égalité de gloire pour Dieu dont parle saint Ignace est mesurée avant le choix qui va être fait, puisqu'elle est mesurée pour l'éclairer ; **2°** cette égalité est celle qui résulte de l'examen de tous les points de vue, excepté le point de vue des exemples du Christ. Si l'égalité persistait, l'indifférence demeurerait. Mais l'égalité cesse, et c'est pourquoi on choisit, si l'on veut s'élever au troisième degré d'humilité.

Lorsqu'on est une fois entré dans cette manière de comprendre les paroles de saint Ignace, on en trouve la confirmation dans tout le contexte des *Exercices*. Non seulement, en effet, elle rend l'exposition des trois degrés d'humilité à la fois limpide, bien suivie et solide, mais elle éclaire en même temps les passages connexes. Qu'il suffise d'en indiquer brièvement les principaux.

Soit d'abord le Principe et Fondement : il devient vraiment le fondement de tous les *Exercices* et même du troisième degré d'humilité. La conclusion du Fondement est qu'il faut toujours choisir ce qui donne à Dieu plus de louange, plus de service, c'est-à-dire qu'il faut choisir selon la plus grande gloire de Dieu [6]. Mais voici que la seconde semaine est consacrée au mys-

6.– *Exercices spirituels*, n. 23

> “Il faut, en outre, que ceux qu’on examine notent bien (y attachant beaucoup d’importance et de prix devant notre Créateur et Seigneur), combien c’est une aide et un profit pour le progrès dans la vie spirituelle d’avoir en horreur, totalement et non pas en partie, tout ce que le monde aime et embrasse, et **d’accepter et de désirer de toutes ses forces tout ce que le Christ notre Seigneur a aimé et embrassé.** De même, en effet, que les mondains, qui suivent le monde, aiment et cherchent avec un grand empressement les honneurs, la réputation et l’estime attachée à un grand nom sur la terre, comme le monde le leur enseigne, ainsi ceux qui avancent en esprit et **suivent vraiment le Christ notre Seigneur aiment et désirent ardemment tout le contraire, c’est-à-dire revêtir le même vêtement et la même livrée que leur Seigneur pour l’amour et la révérence qui lui sont dus** ; à tel point que, là où il n’y aurait pas d’offense envers la divine Majesté, ni de péché de la part du prochain, ils voudraient subir outrages, faux témoignages et affronts, et être tenus et estimés pour fous (sans en donner pourtant aucune occasion) ; et ceci, parce qu’ils **désirent ressembler à notre Créateur et Seigneur Jésus Christ et l’imiter en quelque façon, en revêtant son vêtement et sa livrée puisqu’il les a revêtus lui-même** pour notre plus grand progrès spirituel, nous donnant l’exemple afin que, en tout ce qui nous est possible, moyennant sa divine grâce, nous voulions l’imiter et le suivre, puisqu’il est la vraie voie qui conduit les hommes à la vie. On leur demandera donc s’ils ressentent en eux de tels désirs, si salutaires et si féconds pour la perfection de leur âme.”
>
> ***Constitutions*, ch. 4, § 44**

tère du Christ. On considère sa voie de pauvreté et d’opprobres. On comprend qu’on lui donnera plus de louange, plus de respect, plus de service en prenant cette voie toutes les fois que rien ne s’y opposera. Dès lors, la conclusion du Fondement demande qu’on le fasse : et c’est le troisième degré d’humilité.

Prenons maintenant l’élection, le moment important des *Exercices*. Saint Ignace l’a fait précéder par l’Appel du Christ-Roi, les Deux Étendards, les Trois Classes, les Trois Degrés d’humilité. Y a-t-il la moindre vraisemblance à ce qu’il oublie en cet instant décisif la doctrine qu’il vient de présenter avec tant de soin et tant de force ? C’est ce qu’il faut pourtant dire si l’on conçoit le troisième degré autrement que nous ne l’avons fait. Dans tout le texte qui regarde l’élection, il n’est question que d’indifférence et que du plus grand service de Dieu. [7]

Une continuité parfaite est aussi établie à partir de l’appel du Christ-Roi jusqu’au troisième degré d’humilité. La prière d’offrande [8] du Règne

7.– Voir le préambule, le troisième temps ; dans le premier mode, le 2°, le 3°, le 4°, le 6° ; le second mode et sa note ; la réforme.

est pour toute pauvreté et pour toute humiliation, pourvu que ce soit pour le plus grand service et la plus grande louange du Christ. Au colloque des Deux Étendards [9], on demande la pauvreté réelle, si la divine majesté en est ainsi servie. Aux Trois Classes, l’idéal proposé est de n’être mû que par le service de Dieu Notre-Seigneur. Dans notre explication, toutes ces formules expriment la disposition du troisième degré d’humilité.

Dans les *Constitutions*, le passage si beau de l’examen [10] demande qu’on désire revêtir la livrée de Notre-Seigneur par amour et par respect. Où il y a plus grand respect de Notre-Seigneur, ce sont les principes du Fondement qui décident du choix qu’il faut faire.

Enfin dans les même *Constitutions*, les expressions qui reviennent constamment sous la plume du fondateur, qui certes n’oublie pas la plus parfaite humilité, sont cependant celles de “*la plus grande gloire divine*” et du “*plus grand service de Dieu*”. C’est donc que pour saint Ignace la plus grande gloire de Dieu, si l’on se souvient du mystère du Christ, est le motif le plus parfait, celui-là même du troisième degré d’humilité.

De même qu’il vaut mieux, sans nul doute, sentir la componction que d’en connaître la définition, ainsi il importe plus de pratiquer le troisième degré d’humilité que d’en discuter la théorie. Cependant les questions théoriques en pareille matière ne sont pas vaines. Le cœur lui-même s’élance avec plus d’aisance et de sécurité quand il discerne mieux les voies où sa propre pente l’incline. Le troisième degré d’humilité est affaire de cœur, mais il est en même temps le meilleur conseil que donne la sagesse. ■

8.– N°98 : “Roi éternel et souverain Seigneur de toutes choses, je viens vous présenter mon offrande: aidé du secours de votre grâce, en présence de votre infinie bonté, sous les yeux de votre glorieuse Mère et de tous les Saints et Saintes de la cour céleste, je proteste que je désire, que je veux, et que c'est de ma part une détermination arrêtée, *pourvu que tels soient votre plus grand service et votre plus grande gloire, vous imiter en supportant les injures, les opprobres, la pauvreté d'esprit et de cœur*, et même la pauvreté réelle, si votre très sainte Majesté veut me choisir et m'admettre à cet état de vie.”

9.– N°147 : “Dans un premier colloque, je demanderai à Notre-Dame qu'elle m'obtienne de son Fils et Seigneur la grâce d'être reçu sous son étendard : premièrement, par la parfaite pauvreté spirituelle, et même, *si la divine Majesté l'a pour agréable*, et veut me choisir et m'admettre à cet état, par la pauvreté réelle ; secondement, en souffrant les opprobres et les injures, afin de l'imiter en cela plus parfaitement, pourvu que je puisse les souffrir sans péché de la part du prochain, et sans déplaisir de sa divine Majesté.”

10.– Cf. encadré en page de gauche.

Le Ciel de Pozzo

Catherine Barbey

Cet article est dédié à l'Abbé C.P. Chanut [+] *qui me fit découvrir, comme à tant d'autres, la splendeur du baroque romain.*

Rome 1685 : la ville entière attend fiévreusement l'achèvement de la coupole de Saint-Ignace, l'église jésuite la plus importante à Rome après le *Gesù*. Le pape Innocent XII assiste à l'évènement avec sa cour. Et c'est avec grand enthousiasme que chacun découvre, après lui, ce qui est aussitôt qualifié de "*merveille*". Une magnifique coupole, vraiment, mais qui, curieusement, est l'œuvre non d'un architecte mais d'un peintre. Une coupole peinte en *trompe l'œil* [1] et qui abuse aussi bien les yeux des gens simples que des experts et maîtres, dira un contemporain – et leur fait croire qu'ils ont devant eux une coupole construite en matériaux durs, alors que celle-ci n'est faite que d'une toile.

Cette coupole deviendra, avec le plafond de la même église Saint-Ignace, un des chefs-d'œuvre majeurs du baroque romain, et l'illustration parfaite de l'importance des Jésuites dans l'art lié à la Contre-Réforme. Elle est l'œuvre d'un frère jésuite, Andrea Pozzo, qui en a reçu commande de son Ordre.

Ingratitude de l'histoire ou heureux temps qui voyait le nom de l'auteur s'effacer devant l'œuvre, si chaque amateur éclairé connaît l'église Saint-Ignace et peut au moins citer la coupole, le nom d'Andréa Pozzo est peu connu, à l'inverse des frères Carrache, de Cortone, du Bernin ou de Borromini.

Cette contradiction étonne et nous avons voulu essayer d'en savoir plus sur le mystère Pozzo, à travers les deux œuvres majeures de l'église Saint-Ignace.

Un humble frère jésuite.

Andréa Pozzo est né en 1642 à Trente et profite d'un enseignement dispensé par les jésuites locaux. Entré dans l'ordre des Jésuites en 1665, il découvre qu'il est doué pour la peinture de perspective et commence à peindre ce qu'il affectionne le plus : des décorations illusionnistes et des décors de théâtre pour des occasions festives, peintures malheureusement toutes disparues. C'est après avoir créé beaucoup de ces "*machines*" éphémères qu'il est remarqué par un neveu du pape Innocent XI et qu'on pense à lui confier des décorations durables d'églises entières.

Il séjourne à Mondovi, dans le Piémont, puis il est appelé à Rome, en 1681, par le général de l'Ordre. Il réalise alors un corridor en *trompe l'œil* devant les appartements de saint-Ignace dans la maison professe. Appelé à Milan par le duc de Savoie, le frère Pozzo refuse, et préfère rester à Rome, invoquant qu'il a consacré toute sa vie à la religion et qu'il ne saurait vivre au milieu d'une cour.

1.– Ce procédé technique consiste à représenter en 2 dimensions (support "plan") une image qui donne ensuite l'apparence de 3 dimensions (relief et mouvement).

Une fausse coupole pour saint Ignace

C'est alors qu'il participe au concours de projets pour la fausse coupole de Saint-Ignace, prévue à l'origine par l'architecte de l'église, le jésuite Orazio Grassi, mais dont la construction n'avait pas été possible, à la fois pour des raisons financières et de voisinage de dominicains peu enclins à se voir privés de lumière par cette édification. Pozzo gagne le concours, peut être simplement parce que les Jésuites considèrent qu'il était plus économique de faire peindre cette coupole en *trompe l'œil* par un membre de l'Ordre, plutôt que d'en passer la commande à l'un des grands maîtres du baroque.

En 1685, et faisant fi des critiques de confrères sur son projet, il commence à peindre cette fausse coupole en perspective. Des anges volants jouent de la trompette et sont groupés autour du monogramme christique IHS, l'emblème de la Société de Jésus. La coupole est découpée en un étage en tambour, structuré de colonnes et fenêtres, sur lequel est assise l'hémisphère à caissons avec une lanterne à ouvertures. Les ouvertures des fenêtres sont encadrées de colonnes. La lumière entre par les fenêtres de gauche et se reflète sur les fûts de colonnes situés en face.

Pozzo a construit cette fausse coupole en fonction d'un emplacement précis pour le spectateur. Cet emplacement, indiqué au sol, se trouve au milieu de la nef.

De ce point, on ne peut tenir la coupole que pour vraie. Mais cette perspective ne paraît juste que de ce point unique.

Si le spectateur quitte la croisée du transept, la coupole paraît s'effondrer. La perspective de la coupole devient alors comme une anamorphose [2] quand celle-ci n'est pas regardée du point de vue adapté. La seule solution pour mettre un terme à cette impression à la fois pénible et vertigineuse est de baisser les yeux. Construite en fonction du déplacement dans l'église, la perspective de Pozzo, et son point de fuite excentré, conditionnent ainsi non seulement le regard du fidèle, mais le mouvement entier de son corps, et l'obligent, mécaniquement, à prendre une position d'humilité : les yeux baissés, il ne voit plus alors que ce qui est devant lui, bien réel, le maître autel.

Le ciel de Saint-Ignace

Les pères jésuites, satisfaits du travail de la coupole, décident alors de confier au frère Pozzo la réalisation du plafond de Saint-Ignace, ce qui fut fait entre 1691 et 1694.

Comme Pozzo ne dédaignait pas le paradoxe, alors que la coupole figurait une voûte sur une toile plate, le plafond est

2.– L'*anamorphose* est l'image déformée que donne un miroir courbe, et la représentation de cette image en peinture.

peint sur une voûte en berceau et paraît parfaitement plat.

L'architecture peinte est ouverte vers le haut et dégage la vue vers un ciel, dans lequel volent, au centre, la Trinité, le Christ semblant descendre du Ciel, saint Ignace et un grand nombre d'anges et de saints. Pozzo a expliqué lui-même le programme iconographique du plafond. La clef en serait la phrase "*Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur*" : "*Je suis venu allumer un feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'élève ?*" (Lc 12, 49) laquelle est inscrite dans les cartouches entourés d'anges sur les côtés frontaux de la voûte en berceau. Ce sont les points de rayonnement de ces métaphores de feu ou de lumière.

Le foisonnement des figures, l'effet de profondeur et de trompe-l'œil, le tourbillon qui happe le spectateur vers un ciel mystique et lumineux où Ignace est accueilli par la croix du Christ, tout cela tend à exalter la figure canonisée du fondateur de la Compagnie. À une époque où les Protestants refusent le culte des saints, le peintre le réaffirme au contraire avec fierté.

Avec la voute du *Gesù*, cette composition est peut-être, dans toute la production baroque du XVIIème siècle, la plus grandiose et la plus stupéfiante célébration de l'Église catholique.

Allumer le feu …

Ignace avait dit vouloir mettre le feu de la parole divine au monde. Les *putti* [3] armés de torches précipitent vers le sol les Vices, figures tragiques et contorsionnées. Pozzo nous dit que toute lumière et tout feu céleste a son origine en Dieu ; et c'est pourquoi la lumière part en un rayon de la figure centrale du Christ vers saint Ignace et le frappe au cœur. Le rayon de lumière se divise en cinq. Quatre rayons partent du cœur d'Ignace vers les figures allégoriques des femmes qui représentent les quatre continents. Ceux-ci sont libérés de l'hérésie grâce à cette lumière divine. Partout des groupes de saints et d'anges chantent la gloire du saint et de la Trinité. Le cinquième rayon partant du cœur d'Ignace rejoint un miroir avec le monogramme du Christ tenu par un ange.

Sous les arcs de triomphe, il y a des coupes de feu, l'instrument missionnaire le plus important des Jésuites. Le feu du côté du transept représente les flammes de l'amour divin ouvrant le cœur endurci des mécréants et donnant la force à ceux qui ont la foi faible. Du côté de l'entrée, les flammes symbolisent la crainte du châtiment divin, mais le ciel de Pozzo n'est pas un terrible ciel de jugement dernier. Il est essentiellement un ciel ouvert, un ciel qui nous entraîne, dans un mouvement extraordinaire, vers la Trinité, particulièrement vers le Christ qui descend vers nous.

Il n'y a plus de frontières entre le ciel et la terre, comme il n'y a plus de frontières entre les vraies colonnes et la prolongation de celles-ci par la peinture.

Un catéchisme à ciel ouvert

Pozzo exprime ainsi tout ce que les Jésuites enseignent et évangélisent et son plafond est un véritable résumé des célèbres *Exercices* de saint Ignace : l'âme du

3.– Angelots typiques de l'art baroque.

croyant passant par la *purification* : les quatre continents triomphant des vices de l'hérésie – puis *l'illumination* : les anges et les saints tirant le spectateur vers le haut – et enfin *l'union* de l'âme à Dieu : Ignace lié au Christ par le rayon de lumière.

Rien dans Pozzo n'est de l'art pour l'art. Tout signifie quelque chose et s'inscrit dans l'œuvre d'instruction et d'évangélisation des Jésuites.

L'art doit manifester que rien n'est plus grand que le sanctuaire, la demeure du Très-Haut. Il doit surtout enseigner le peuple, lui rappeler les vérités de la foi et l'aider à atteindre le divin, par l'importance du mouvement.

On a pu dire que la peinture de Pozzo tendait à l'académisme. Les personnages, il est vrai, ne sont pas remarquables par leurs expressions ou leurs couleurs, mais se fondent dans les éléments de l'architecture peinte. C'est plus une mise en scène qu'une volonté de peindre magnifiquement.

Bouger, mais pas divaguer …

L'art doit séduire, exciter l'imagination du fidèle, l'émouvoir au sens propre du mot, sans jamais cependant laisser l'imagination divaguer.

Et c'est cela qui fait l'originalité la plus grande de Pozzo, ce qu'il a voulu démontrer par la perspective, à la fois dans la fausse coupole et dans le plafond de Saint-Ignace.

La prolongation imaginaire de l'architecture réelle dans le ciel ouvert est réalisée magnifiquement mais (et c'est un parti pris très volontaire chez Pozzo), l'illusion ne fonctionne qu'à partir d'un seul point de vue de spectateur, car Pozzo, tant pour la coupole que pour le plafond, au lieu de créer plusieurs points de fuite qui eussent permis au spectateur d'entretenir l'illusion à partir de plusieurs points de vue dans la nef, a souhaité un point de fuite [4] unique. D'un certain emplacement donc, l'illusion est parfaite.

Mais dès que le spectateur quitte cet emplacement, l'illusion s'effondre. La voussure du plafond devient à nouveau visible, l'architecture se distend et se distingue nettement de l'architecture réelle : des colonnes peintes qui semblaient à l'instant monter droit au ciel "basculent" vers l'avant ou sur le côté. On se trouve ici encore en présence d'une anamorphose. – Dans les deux cas, coupole et plafond de la nef, c'est le point de fuite unique qui est la cause de cette vision déformée selon l'emplacement d'où on le regarde. C'est toute l'originalité de Pozzo.

La plaisanterie scientifique des Jésuites

Pozzo a été influencé par les travaux d'optique d'un autre jésuite, Athanasius Kircher. Kircher avait mis en valeur le facteur de l'illusion, de l'illusion des sens, du *trompe l'œil*. Et s'y cachait la réflexion suivante : si l'homme était conscient du caractère trompeur de la perception par les sens, il se rendrait compte de l'insuffisance de sa propre capacité de connaissance. Il ne lui resterait plus qu'à chercher refuge dans la sécurité des enseignements chrétiens

4.– C'est un point imaginaire aidant l'artiste à construire son œuvre, et le contemplatif à la regarder.

et à adorer la nature insondable de Dieu. Les illusions optiques de Kircher servaient donc ce but majeur du rayonnement des Jésuites : *Ad Maiorem Dei Gloriam*.

L'anamorphose est très prisée au XVIIème siècle. Elle se situe même dans la tradition de la "plaisanterie scientifique" répandue particulièrement chez les Jésuites et les Frères Minimes.

Le mystère s'éclaircit peut-être.

Les œuvres de Pozzo, on l'a dit, en tant que telles, n'ont pas la virtuosité de celles des autres maîtres du baroque. Rien de comparable à l'*Extase de sainte Thérèse* du Bernin, à la façade de l'église Saint-Yves de la *Sapienza* de Borromini. Rien n'est là simplement pour de simples raisons esthétiques.

Mais ce qu'a voulu nous dire Pozzo, avec tant d'application de la science à la démonstration, avec tant de soif de persuasion, reste unique. Derrière les choses qui paraissent à première vue absurdes à l'homme, il y a la volonté ordonnatrice de Dieu. Le monde visible peut nous tromper. L'illusion n'est pas la réalité.

La carrière de Pozzo ne s'arrête pas à Rome où il réalisa encore, peu de temps après Saint-Ignace, la superbe peinture du réfectoire du couvent de la Trinité des Monts (les noces de Cana), récemment restaurée. Puis, en 1693 et 1700, Pozzo rédigea deux traités de perspective en expliquant comment il a construit ses œuvres majeures, ouvrages fondamentaux pour comprendre son œuvre et qui, diffusés grâce au grand "*réseau jésuite*", connurent, de son vivant, un grand succès. En 1703 il partit pour Vienne et s'acquitta encore de diverses commandes, mettant inlassablement son talent au service de sa foi chrétienne et de l'enseignement des Jésuites. Et c'est à Vienne qu'il mourut en 1709.

La seule connaissance sûre repose en Dieu et l'Église doit nous rappeler sans cesse, particulièrement par l'art, notre condition imparfaite d'homme en nous montrant la voie pour arriver au Ciel. Comme le disait un autre jésuite, saint Pierre Canisius :"*Si nous étions des anges, nous n'aurions besoin ni d'églises, ni de culte, ni d'images. Mais nous ne sommes que des hommes. Liée à cette lourde chair, notre âme s'élève quelquefois mais elle retombe bientôt.* [...] *il est nécessaire que l'Église nous rappelle sans cesse ce que nous sommes toujours prêts d'oublier.*"

Depuis près de quatre siècles, le merveilleux ciel de Saint-Ignace, de l'humble jésuite Andréa Pozzo, qui fut religieux, savant, théoricien de l'illusion, architecte et peintre, guide le regard et le rappelle à ceux qui le contemplent avec leur cœur et leur intelligence. ■

URGENCES POLITIQUES

Guilhem Golfin : *Babylone ou l'effacement de César*

Paris, Éditions de l'Homme Nouveau, 2019, 125 p. 12 €

Plus qu'un simple phénomène économique, Guilhem Golfin montre dans *Babylone ou l'effacement de César* que la mondialisation a une dimension politique et même spirituelle : elle vise à établir une paix universelle favorable au commerce et à la prospérité, considérés comme les éléments essentiels du bonheur. Mais cette alliance de l'économie et du droit positif en vient à nier le politique comme principe premier d'organisation des sociétés.

Un rejet du politique comme mal

Le phénomène repose en effet sur un rejet du politique comme lieu du mal et de l'affrontement, ayant conduit quasi-nécessairement aux grands conflits et totalitarismes du XXème siècle. Guilhem Golfin montre que ce rejet vise en fait l'état faussé du politique incarné par le modèle de l'État souverain qui, ayant perdu toute référence religieuse à la fin du XVIIIème siècle, a pris son propre pouvoir et sa conservation pour unique fin (p. 46). Cette subversion du politique par un pouvoir hypertrophié a bien engendré des réactions et une opposition du côté de la société civile, et notamment de ses structures économiques, cherchant à contenir l'envahissement du pouvoir étatique et à le réguler par le droit, mais sans pour autant former une communauté, car selon une vision qui ne considère comme naturelle que l'individu (p. 51).

Lutte entre l'État souverain et les institutions supra-étatiques

Cette opposition a débouché sur une lutte de plus en plus forte, dans le contexte mondialisé, où sont nées des structures supra-étatiques, conçues pour défendre les citoyens contre leurs propres États. Ces entités sont devenues vecteurs de l'idéologie commune, libérale et progressiste, et des modes de vie qui l'accompagnent. Elles favorisent une uniformisation juridique fondée sur un positivisme radical, sans aucun lien à la loi naturelle (p. 56). Toutefois ces institutions supra-nationales ont visiblement échoué à mettre fin au principe de souveraineté et aux rapports de force, et on constate aujourd'hui un équilibre subtil entre les pouvoirs économiques et politiques.

Une attaque radicale contre le politique comme tel, qui détruit l'homme entier

Le constat principal de l'auteur est qu'en s'attaquant à la souveraineté, premier principe du politique, la mondialisation s'est attaquée au politique comme tel (p. 64), accentuant la destruction de la société et la disparition de toute notion de bien commun au profit d'un individualisme sans cesse renforcé, car nourri par la promotion d'un bien inférieur et incapable d'être architectonique : la richesse matérielle (p. 69).

La famille est en première ligne et l'homme est réduit à n'être qu'un individu sans aucune attache, interchangeable, toujours plus incapable de développer les vertus morales et spirituelles, condamné par là à se rabattre sur les seuls biens matériels (p. 75). Ce postulat de l'atomicité et de l'interchangeabilité des hommes se décline au niveau supérieur avec la destruction des peuples par la favorisation des migrations, encourageant la parcellisation de la socié-

té et la perte du sens du bien commun. Au niveau inférieur, il correspond à une vision dualiste qui considère l'esprit séparé de la matière comme bon absolument et rejette le mal dans le corps, justifiant l'obsession de la sexualité, la marchandisation du corps ou encore l'utopie transhumaniste de dépassement de ses limites (p. 105).

Appel à un retour à l'humilité face au réel

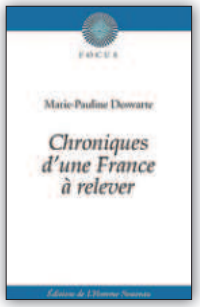
Or la société humaine réelle est politique, elle doit pouvoir instituer librement un gouvernement ayant pour but d'assurer sa vie bonne. Pour renouer avec le politique, l'auteur appelle à retrouver le sens de la vertu patiemment acquise, de la vraie liberté inscrite dans l'ordre naturel, à sortir du paradigme machiavélien qui fait du politique une pure technique du pouvoir, fonder l'ordre international sur le droit naturel et à remettre à sa place l'économie, qui doit chercher à répondre aux nécessités de la vie mais pas à la régenter, et au consumérisme effréné (p. 117).

En un mot, c'est un retour à l'humilité face au réel, aux choses telles qu'elles sont, qui, pour Guilhem Golfin, doit permettre ce retour du politique vrai (p. 119). L'enjeu est de taille pour l'Europe, menacée en premier lieu par cette nouvelle forme de barbarie. Il l'est aussi pour l'Église, du message de laquelle la modernité, racine du phénomène analysé ici, constitue un lointain dévoiement. Face à celle-ci, constate l'auteur, l'Église semble ne pas avoir encore trouvé la réaction adéquate.

Abbé Paul Roy, FSSP

Marie-Pauline Deswarte : *Chroniques d'une France à relever*

Paris, Éditions de l'Homme Nouveau, 2019, 118 p. 10,50 €



Sans attendre de nouveaux graves événements, il convient d'abord de donner envie à nos concitoyens de respirer l'air d'un ordre naturel perdu" (p. 113). Telle est l'ambition de Marie-Pauline Deswarte dans son ouvrage *Pour une politique naturelle*, sous-titré *Chroniques d'une France à relever.*

Mise en perspective de la politique française depuis la Révolution

Le bilan qu'elle tire de la situation politique et juridique de notre pays est sévère mais réaliste. L'illusion d'une nécessaire régénération du corps social, véhiculée par les philosophes des Lumières, a conduit la Révolution française à imposer comme norme suprême la valeur maçonnique de fraternité (p. 18), visage aimable de l'individualisme présent à la racine de cette pensée et qui sera introduit dans notre corps de lois par le Code civil de Napoléon.

Le nouveau système politique ainsi mis en place a voulu rompre radicalement avec tout ce qui relevait de la France d'Ancien Régime. Il se fonde sur une vision pessimiste de l'homme, considéré uniquement en fonction de ses droits et de ses intérêts (p. 42) et mesure de toute chose. Le bien commun est incompréhensible dans ce cadre de pensée, puisqu'on refuse toute valeur morale absolue fondée sur un ordre naturel. Il est remplacé par l'intérêt général, qui renvoie en fait à des liens contractuels exprimés par une prétendue volonté générale, que la loi est censée réaliser (p. 61). Le pouvoir n'est alors plus qu'un mal nécessaire à la conservation de chacun, et la politique une technique pure, indépendante de toute morale.

À cela s'ajoute le refus révolutionnaire des communautés naturelles, bases de la vie organique de la société, au profit d'une centralisation du pouvoir. Autrefois fondée sur un certain nombre de permanences historiques, culturelles et même spirituelles, l'identité de la nation se réduit alors à un pur sentiment de nature réflexive, propre à chacun et susceptible de larges variations. C'est ainsi qu'a pu se développer un communautarisme nouveau, qui ne considère plus les communautés naturelles comme des lieux de vie mais comme des instruments de libération, contre l'ordre naturel des structures sociales. Ce phénomène est facilité et parfois même instrumentalisé par la défense et la promotion du pluralisme (p. 67) dans le cadre plastique et permissif, quand il est n'est pas directement opprimant, du concept de laïcité.

Un système fragilisé

Mais à bien des égards ce modèle est mis à mal. D'abord, parce que le contexte, comme le note l'auteur en citant Marcel Gauchet [1], est celui de la fin d'un cycle, où le règne de l'économie a montré ses limites. Plus fondamentalement ensuite car il apparaît que le soubassement individualiste de la souveraineté démocratique est insuffisant à enrayer la décomposition de la société à laquelle nous assistons (p. 83). Avec un certain décalage lié à la permanence des structures sociales hérités du passé, il apparaît aujourd'hui en pleine lumière que le lien contractuel sur lequel la Révolution entendait fonder sa nouvelle société ne peut constituer un lien social solide. L'individualisme sous-jacent à ce contrat fragilise irrémédiablement la nation et rend impossible toute communauté de vie. Il est lui-même mis à mal car l'État est toujours incité à étendre sa sphère d'action pour répondre à toutes les demandes, satisfaire tous les intérêts. Se creuse ainsi en continu le fossé entre la République et ses territoires, alors même que la diversité des communautés naturelles est niée et combattue. L'homme moderne semble bel et bien être entré en conflit avec le réel et l'univers, et sa forme de vie politique ne peut alors être que la "dissociété" que dénonce Marcel de Corte (p. 73). [2]

Réflexions pour l'avenir et exhortations

Face à cela il importe de renouer avec le "trésor de nos pères" (p. 47) : le sens social est naturel à l'homme, qui a besoin de renouer avec le réel, d'établir des liens d'interdépendance, et non de conflit, avec les autres membres du corps social, pour construire un ordre organique dont la fin soit l'agir bon selon une loi morale d'origine divine, et donc de caractère objectif et universel. En conséquence la société doit tendre vers son bien commun, auquel doivent s'ajuster les biens particuliers. Le pouvoir est alors un service qui naît de cette nécessité d'ajustement, pour que tous agissent ensemble de façon droite. Il ne peut tirer sa légitimité de lui-même mais doit être exercé à des fins plus hautes, puisque son origine réelle est en Dieu (p. 92). Il doit par ailleurs reconnaître l'existence de communautés naturelles et leur organisation hiérarchique, dans laquelle chacune a une fonction propre (principe de complémentarité) et le droit de se voir reconnaître les attributions dont elle peut s'acquitter par elle-même (principe de subsidiarité).

L'objectif est fixé haut, mais l'auteur affirme avec Soljenitsyne que la résistance à la tyrannie individualiste est assurée de la victoire. Pour donner espoir à son lecteur,

1.– Marcel Gauchet, *Comprendre le malheur français*, Gallimard, coll. "Folio actuel", 2017.
2.– Pour une analyse plus ample de ce concept et de la pensée de Marcel de Corte on pourra se référer à l'article "Penser le politique avec Marcel de Corte", dans *Tu Es Petrus* XXI (Hiver 2019), pp. 89-98.

Marie-Pauline Deswarte cite deux cas historiques de retour à un ordre organique : le Portugal et l'Irlande de l'entre-deux-guerres (chapitre 8), et deux cas plus récents allant dans le même sens : la Pologne et la Hongrie (chapitre 9).

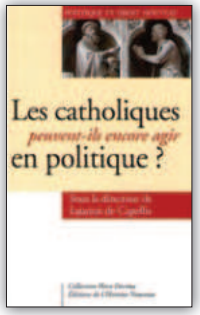
Dans notre cas, elle appelle d'abord à une prise de conscience courageuse de nos faiblesses, à une vraie démarche de pardon pour la violence imposée depuis deux siècles aux structures naturelles de notre pays, et à une purification abandonnant toute compromission dans les principes, afin de rejeter le mensonge individualiste et de reconnaître notre dépendance à l'égard de nos pères, de la nature et de Dieu qui l'a donnée et la gouverne. Telles sont les conditions d'un retour à la normalité (p. 107), c'est-à-dire à une vie politique saine et organique, conforme à l'ordre naturel.

P. R.

PERSPECTIVES D'ACTION

Laurent de Capellis, dir. :
Les catholiques peuvent-ils encore agir en politique ?

Paris, Éditions de l'Homme Nouveau, 2019, 194 p. 13,50 €



En 2016 ont été organisées par l'Homme Nouveau deux journées de formation sur le thème : "*Les catholiques peuvent-ils encore agir en politique ?*" Un ouvrage a été tiré des diverses contributions données à cette occasion, abordant cette question complexe sous plusieurs angles, afin de mettre en relief différents écueils qui empêchent une "véritable action vraiment catholique" dans le champ politique (Introduction par Philippe Maxence, p. 5) : désespoir menant à un refuge exclusif dans le domaine spirituel (surnaturalisme) ou action conçue à un pur niveau humain (naturalisme), activisme irréfléchi ou attentisme, intellectualisme, entrisme… La conception catholique de la politique comme bien et non comme simple nécessité est aux antipodes des principes de l'État moderne, au service exclusif de l'intérêt individuel et de la liberté considérée comme un absolu (P. Maxence, p. 20). Il convient donc d'analyser le système dans lequel nous vivons, avant de réfléchir sur l'action des catholiques en politique.

Conception réaliste de la loi opposée au "droit nouveau"

L'ouvrage commence avec le rappel par Joël Hautebert des principes de base du réalisme politique, qui fait preuve d'humilité face au réel et limite tout excès de pouvoir du législateur ; il s'oppose à la conception volontariste et positiviste du "droit nouveau", qui ne voit dans la loi que son effet : la contrainte au service de la conservation de tous, censée garantir le respect des libertés individuelles.

L'analyse du droit nouveau développée par Léon XIII dans *Immortale Dei* (1885) est reprise par Claude Barthe. Église et État sont deux sociétés parfaites et indépendantes, mais non séparées : le second ne peut faire abstraction de la Révélation qu'enseigne la première. Or c'est bien la caractéristique de la forme étatique née de la Révolution, qui se construit même sur le refus de toute transcendance et fonde l'origine de la loi dans la nation au lieu de la faire découler du droit naturel (p. 45). Avec Émile Poulat [3], l'abbé Barthe regrette que le dernier concile n'ait pas analysé ce trait majeur de la structure politique contemporaine (p. 50).

Les catholiques face au droit nouveau

Dans une perspective historique, deux intervenants analysent deux formes de la réaction catholique face au droit nouveau. Nicolas Huten revient sur la tentative personnaliste, volonté de trouver un terrain d'entente avec la modernité pour ouvrir nos contemporains à la transcendance, condition pour Emmanuel Mounier de la refondation d'un ordre politique (p. 58). Jacques Maritain reprendra cette perspective en essayant de l'intégrer dans une vision réaliste de la politique via le concept de personne humaine comme distingué de l'individu. Pour Maritain, si le bien de l'individu est subordonné au bien commun, le bien de la personne lui est transcendant car il relève de l'ordre surnaturel (p. 65). Charles de Koninck s'opposa à cette vision, ce qui donnera lieu dans les années 1940 à un débat entre thomistes [4] que N. Huten résume et tranche, montrant qu'on ne peut séparer la poursuite du bien commun intrinsèque – de la cité – et extrinsèque – Dieu (p. 67), et que ce qui relève du spirituel ne peut être une fin dans l'ordre temporel.

Sur une durée plus longue, Hugues Duchamp donne ensuite un aperçu des réactions contrastées des catholiques français face à l'envahissement du politique par les idées révolutionnaires, de la Restauration au Ralliement. À travers les évolutions des libéraux ou des intransigeants et les débats et condamnations qu'elles ont engendrées, on voit se dessiner deux attitudes fondamentales, (parfois mêlées comme le montre la figure de Lamennais, p. 78) mais riches d'enseignements pour les catholiques d'aujourd'hui. *La réaction libérale* : recherche de compromis et tentatives de réforme du système nouveau par l'intérieur, d'abord condamnée par les papes puis bénie *in fine* par Léon XIII, s'est rapidement soldée par un échec, confirmé par les lois anticléricales et les expulsions de 1901-1905.

Nécessité d'une analyse systématique du monde moderne

Blandin de Chalain étudie ensuite *la deuxième réaction celle de la foi en l'idée de progrès*, originellement chrétienne : conception progressive du temps jusqu'à la plénitude de la cité de Dieu, opposée à la vision cyclique des anciens. Mais peu à peu l'attention s'est déplacée vers le monde visible pour se centrer sur l'homme, jusqu'aux Lumières qui s'affranchissent totalement de Dieu et donnent ses attributs propres à l'homme (p. 106). L'intervenant résume ainsi les présupposés principaux de cette foi nouvelle : rejet de Dieu mais aussi du péché originel ; compréhension technicienne de la nature humaine et foi dans le caractère inexorable d'un progrès opéré seulement par accumulation (p. 110) ; affirmation de la neutralité de la technique (p. 112).

Laurent de Capellis étudie ensuite le système démocratique actuel comme structure de péché, concept lié à la notion de péché social : personnel mais commis sous l'influence et la pression d'un groupe humain. La démocratie moderne s'appuie pour lui sur l'illusion d'une identité spontanée entre le vouloir individuel et le bien de la communauté, qui ne peut se résoudre que par la prévalence de l'un des deux termes : l'unité forcée autour d'un projet idéologique dans le modèle totalitaire, la dominance de l'intérêt individuel comme norme ultime de

3.– Émile Poulat, "Le grand absent de *Dignitatis humanæ* : l'État", in *Le Supplément Cerf*, décembre 1990, pp. 5-27.

4.– On trouvera les éléments du débat présentés et commentés dans l'édition des œuvres de Charles De Koninck établie par Thomas de Koninck : *Œuvres de Charles De Koninck*, Tome II-2, La primauté du bien commun, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

la loi dans le modèle libéral (p. 121). La démocratie moderne qui a fini par triompher ne connaît ni le bien ni le commun mais seulement des intérêts individuels qui vont contre l'unité du tout. Il s'agit donc bien d'une structure de péché, car elle est fondée sur "l'affirmation volontariste et institutionnalisée du *non serviam*" (p. 129).

Comment agir en catholique ?

Sur la base de ces principes et de cette analyse, quelques directions sont données par l'abbé Barthe pour l'action des catholiques en politique : distinction morale entre la coopération matérielle à un mal, légitime dans certains cas, et la coopération formelle, toujours peccamineuse, appel à un "*agere contra intellectuel*" (p. 140), à une ascèse de non-intégration mentale et morale des codes néfastes du système dans lequel nous baignons. Il insiste sur l'importance du témoignage, tout en rappelant que celui-ci ne doit pas prendre la forme "identitaire" du repli sur soi (p. 143), qui se ramène finalement à l'individualisme que l'on essaie de combattre.

Deux exemples d'action dite "insérée non-insérée", agissant sur le système tout en restant fondamentalement en dissidence, sont enfin proposés. L'*European Center for Law and Justice*, groupe de juristes catholique et pro-vie exerçant son influence sur les institutions européennes, est présenté avec certaines réalisations récentes par Gregor Puppinck. L'action de l'association *Objection !* est ensuite décrite par Philippe Cappello : principalement le soutien à des personnes qui se refusent à poser un choix professionnel contre leur conscience. L'expérience de ces acteurs semble être celle d'une lutte menée certes à contre-courant, mais qui porte néanmoins des fruits sans pour autant avoir à s'intégrer dans la société relativiste et dans son système de pensée.

P.R.

Association des Amis de la Fraternité Saint-Pierre :
5, rue MacDonald
18000 Bourges

Directeur de la publication :
Abbé Benoît Paul-Joseph

Comité de rédaction :
Abbé Quentin Sauvonnet, directeur de rédaction
Abbé Alexis Garnier
Abbé Nicolas Télisson, secrétaire de rédaction

Crédit photos : D.R.

Réalisation graphique :
Blignières Conseil

Impression :
Bialec - Nancy

Dépôt légal :
Avril 2020

ISSN : 0998-2094
Dépôt légal : à parution
Commission paritaire :
0713G88637

Contacter la rédaction de *Tu es Petrus* :
Abbé Nicolas Télisson
Maison Saint-Yves,
13 Rue de Poul An Od
29620 LANMEUR
tuespetrus@fssp.fr

Retrouvez chaque trimestre dans *Tu es Petrus* :

- Méditations sur les mystères de la foi ;
- Analyse des grandes questions de la vie chrétienne ;
- Un éclairage catholique sur l'actualité de l'Église ;
- De nombreuses recensions et pistes de lecture.

Abonnez-vous sans tarder !

Et faites découvrir *Tu es Petrus*
en demandant l'envoi d'un numéro gratuit aux Amis de la Fraternité Saint-Pierre – *Maison Sainte-Solange, 5 rue Macdonald, 18000 BOURGES* –, et en indiquant le nom et l'adresse de la personne concernée.

TU ES PETRUS

BULLETIN D'ABONNEMENT

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M ☐ P

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

.....

Code postal.....

Ville.....

Tél. .....

Courriel.....@.....

❑ Je m'abonne à la revue *Tu es Petrus* (4 numéros par an) :
☐ 35 € (1 an) ☐ 63 € (2 ans) ☐ 43 € (1 an Étranger)

❑ Je m'abonne à la revue *Tu es Petrus* (4 numéros par an) et je reçois *l'Ordo* à tarif préférentiel :
☐ 43 € (1 an) ☐ 77 € (2 ans) ☐ 53 € (1 an Étranger)

❑ J'adhère à l'Association des *Amis de la Fraternité Saint-Pierre* :
☐ Normal 30 € ☐ Soutien 54 € ☐ Bienfaiteur 36 €

Les Amis et bienfaiteurs de la Fraternité Saint-Pierre diffusent gratuitement la revue Tu Es Petrus *auprès de nombreux prêtres et séminaristes. Aidez-nous dans notre œuvre de formation en offrant un abonnement :*

❑ J'abonne un prêtre ou un séminariste.

Adressez-nous votre bulletin :
Secrétariat des Amis de la Fraternité Saint-Pierre
5, Rue MacDonald – 18000 BOURGES, France

Règlement par chèque à l'ordre :
Amis de la Fraternité Saint-Pierre

Ou bien abonnez-vous et réglez en toute sécurité sur le site de la boutique des Amis :
https://boutique.fssp.fr/categorie-produit/tu-es-petrus/abonnement-france/

N° XXVI

TU ES PETRUS

Tu es Petrus

Nouvelle série, n° XXV – Printemps 2020

(avril, mai, juin)

Fraternité Sacerdotale Saint Pierre

La Fraternité Sacerdotale Saint-Pierre a été constituée le 18 juillet 1988.

Regroupant des prêtres et des séminaristes, elle désire, dans la fidélité au Siège Apostolique, assurer une formation solide et rattachée à la Tradition pleine et entière de l'Église catholique.

À cette fin, son premier souci est la formation des futurs prêtres : qu'ils soient capables de livrer la solidité de la foi, la miséricorde des sacrements et la justice de la prière.

Avec l'accord de la hiérarchie de l'Église, les prêtres de la Fraternité Saint-Pierre sont prêts à se rendre là où la Providence divine les enverra pour "semer dans les larmes et moissonner dans la joie".

Le 18 octobre 1988, le Saint Siège a accordé à la Fraternité Sacerdotale Saint-Pierre le statut de droit pontifical.

En couverture :

Statue de saint Ignace de Loyola par Pierre Le Gros (église du Gesù, Rome).

Dépôt légal : Avil 2020.

Être fort

Aux jeunes, pour en faire des hommes

Humbert Bouëssé, O.P.

Face au "déclin du courage" et à la menace du "nivellement de l'humanité dans la mort" prophétisés par Soljénitsyne à Harvard, de nombreux hommes et de nombreuses femmes veulent garder l'honneur de vivre debout, selon la nature concrète de l'homme. La méditation de ces textes courts et simples mais riches et puissants leur permettra de grandir dans la vertu chrétienne de Force et de fonder sur le Christ la noblesse d'âme qui est le ferment du véritable héroïsme et comme de la vraie sainteté.

Éditions Nuntiavit, 2019, 128 pages, préface de Mgr David Macaire, archevêque de Saint-Pierre et Fort-de-France, 5 €

Connaissance de Dieu et vérité du dogme

Peut-on dire quelque chose de Dieu ? Cela relève-t-il de constructions cérébrales, de divagations sentimentales ? En quel sens les formules de foi sont-elles pérennes ?

Pour guérir ou se prémunir de quelques maux contemporains, et entrer dans le mystère de l'être, on lira avec profit ces deux ouvrages du P. Réginald Garrigou-Lagrange O.P.

Le sens commun, La philosophie de l'être et les formules dogmatiques,

Nuntiavit 2016, 270 pages, 15 €

La Synthèse thomiste, nombreuses annexes sur l'immutabilité du dogme,

Nuntiavit 2016, 552 pages, 15 €